RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC,

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

AVRIL, 1857.

No. 12.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.



QUÉBEC :
DES PRESSES À VAPEUR DE
J. T. BROUSSEAU, 7, RUE BUADE, HAUTE-VILLE.

1857.


Graff

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE

AVRIL, 1857.

No. 12.

AVEC APPROBATION DES SUPÉRIEURS.



QUÉBEC:
DES PRESSES À VAPEUR DE
J. T. BROUSSEAU, 9, RUE BUADE, HAUTE-VILLE.
1857.

AVANT-PROPOS.

Des circonstances particulières ont retardé, cette année, la publication du rapport sur les missions du diocèse de Québec, un peu au-delà du temps ordinaire. Ce retard n'ôtera rien, nous l'espérons, de l'intérêt qui s'attache aux lettres des missionnaires ; car l'extension du règne de Dieu et le salut des âmes sont des objets trop graves aux yeux des bons chrétiens pour rien perdre de leur importance par le laps du temps. Aujourd'hui que la plupart des missions du Canada ont été décrites, l'on pourrait croire qu'il est inutile de continuer cette publication ; mais les travaux des missionnaires ont des succès si variés, et la grâce de Dieu opère par fois sur les cœurs d'une façon si merveilleuse et si inexplicable, qu'il se présente tous les ans des faits nouveaux propres à édifier, et des conversions qui portent l'empreinte de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Or, suivant les paroles de l'ange Raphaël, " S'il est bon de tenir caché le secret d'un roi, il y a de l'honneur à découvrir et à publier les œuvres de Dieu." Les récits simples et sans fard des opérations de la grâce de Dieu dans les cœurs sont bien propres à procurer la gloire du Seigneur, à augmenter notre reconnaissance envers lui et à faire naître dans notre esprit de salutaires retours sur nous-mêmes.

Les comptes placés en tête du présent numéro des rapports montreront ce qui a été fait pour les nouveaux établissements, dans l'intérieur du diocèse. Chaque année des missions nouvelles sont ouvertes pour subvenir aux besoins spirituels des enfants du pays, qui laissant les vieilles paroisses vont s'établir au sein des forêts, afin d'y former des établissements pour leurs familles. Encore pauvres, les pionniers de ces futures paroisses ne peuvent suffire à bâtir chapelle, presbytère, sacristie et à acheter tous les ornements nécessaires pour la célébration du saint sacrifice. La société de la propagation de la foi se charge de venir à leur aide et de leur procurer ainsi les moyens d'obtenir de temps en temps la visite d'un missionnaire. En croissant, ces missions finiront non-seulement par subvenir à leurs propres besoins, mais encore à concourir à l'œuvre de la propagation de la foi, et à rendre à de plus jeunes colonies une partie des services qu'elles-mêmes ont reçus dans leur enfance.

Avril, 1857.

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse de Québec, pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1er *décembre* 1854 *au* 1er *décembre* 1855.

Recette.

		£	s.	d.
Notre-Dame de Québec (1),		146	5	10
St. Roch de Québec,		105	5	9
St. Sauveur,		75	8	10
Notre-Dame des Anges,		8	15	0½
St. Pierre, Ile d'Orléans,		27	15	9
St. Laurent,	do,	40	19	0½
St. Jean,	do,	39	6	0
St. François,	do,	8	0	11
Ste. Famille,	do,	12	15	7
Grondines,		26	8	4½
St. Casimir,		6	16	6
Deschambault,		30	18	10
Cap-Santé,				
St. Basile,				
Ecureuils,		2	0	0
Pointe-aux-Trembles,		20	5	0
St. Augustin,		48	0	7½
St. Raymond,		2	10	0
Ste. Foye,		17	8	2
St. Colomb, 2 ans,		24	13	3
Ancienne-Lorette,		29	5	0
St. Ambroise,		23	12	10
Valcartier et Stoneham,				
Laval et Lac de Beauport,		2	17	11
		699	9	3

(1) Dans la somme fournie par N. D. de Québec sont compris : £6 7 6, don des Dames Ursulines ; £10 19 9½ du Séminaire ; £6 0 0 des Dames de l'Hôtel-Dieu.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	699	9	3
Charlesbourg,	21	14	0
Beauport,	48	15	7½
Ange-Gardien,	18	6	1½
Chateau-Richer,	17	13	8½
Ste. Anne de Beaupré,	15	12	2½
St. Ferréol,	1	10	6½
St. Joachim,	17	12	6
Petite-Rivière,	2	5	0
Baie St. Paul,	10	17	6
St. Urbain,	1	5	0
Ile aux Coudres,	13	7	9
Eboulements,			
St. Irénée,	4	0	0
Malbaie,	9	2	6
Ste. Agnès,	0	12	6
Chicoutimi,			
Escoumins,	2	10	2½
St. Alexis,			
Grande Baie Saguenay,	8	0	0
Somerset,	8	5	0
St. Jean Deschaillons,	10	0	0
Lotbinière,	30	0	0
Ste. Croix,			
St. Antoine,	12	19	7
St. Nicolas,	18	6	1½
S. Romuald,			
St. Sylvestre,			
St. Jean-Chrysostôme,	11	19	6
St. Joseph de la Pointe-Lévi,	60	5	6½
Notre-Dame de Lévi,	76	15	9
St. Henri,	40	0	3
St. Anselme,	17	11	1
St. Isidore,	10	0	0
Ste. Claire,	15	13	4
Ste. Marguerite,			
St. Bernard,	7	17	10
	1212	8	5

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1212	8	5
Ste. Marie N. Beauce,			
St. Elzéar,	8	0	0
St. Joseph N. Beauce,	10	15	0
St. Frédéric do,	7	5	0
St. François do, 2 ans,	23	11	3
Ste. Hénédine,	6	1	8
St. George,	1	2	0
St. Gervais,	18	0	0
St. Lazare,	3	16	0
St. Charles,	30	5	0
Beaumont,	24	4	2
St. Michel,	65	0	0
St. Vallier,	26	6	0
Berthier,			
St. François, Riv. du Sud,	8	5	0
St. Pierre, do	18	0	0
St. Thomas,	20	2	0
Ile aux Grues,	23	15	7½
Cap St. Ignace,	10	0	0
Islet,	45	0	0
St. Jean Port Joli,	18	15	0
St. Roch des Aulnets,	30	15	0
Collége de Ste. Anne,	2	5	5
Ste. Anne de la Pocatière,	24	13	11
St. Denis,	29	10	0
Rivière Ouelle,	6	15	0
Kamouraska,	52	0	0
St. Pascal,	17	12	4
St. André,	14	0	0
St. Alexandre,	4	0	0
Ste. Hélène,	13	5	7½
Rivière du Loup,			
St. Modeste,	1	7	10
Kakouna,			
St. Arsène,	11	15	0
Ile Verte,	10	15	3
	1799	7	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1799	7	6
Trois Pistoles,	14	6	4½
Rimouski,			
St. Simon,	4	0	0
St. Fabien et Ste. Cécile,			
Ste. Luce,			
Ste. Flavie,			
Matane,			
Carleton,			
Paspébiac,			
Bonaventure,			
Grande Rivière,			
Percé,			
Douglas Town,			
Frampton,			
St. Ferdinand,			
Intérêts de la Banque d'Epargnes,	12	0	0
do de la Banque N. D. de Québec,	10	1	5
do à la Banque de Québec,	1	1	2
	1840	16	5½
Balance en caisse le 1er Décembre 1854,	2777	10	5½
	4618	6	11
Déduisant la dépense de l'année 1855,	1959	6	9½
Il reste en caisse, ci :	£2659	0	1½

DÉPENSES.

	£	s.	d.
Au Conseil Central de Lyon, pour les Annales,	£234	7	6
Abbittibbi et Chantiers de l'Ottawa,	150	0	0
	384	7	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	384	7	6
Diocèse du Nord-Ouest,	120	0	0
Ste. Agathe et St. Gilles,	12	10	0
Escoumins et Chantiers sur la côte du Nord,	50	0	0
Chicoutimi,	50	0	0
Frampton et Cranbourne,	30	0	0
Halifax,	12	10	0
Kennebec,	10	0	0
Forsyth,	25	0	0
Lambton,	25	0	0
Laval,	50	0	0
Leeds et Broughton,	30	0	0
Paspébiac,	25	0	0
Grande Baie,	25	0	0
do. supplément pour, 1853–54,	25	0	0
Mission du S. Maurice,	175	0	0
S. Modeste,	50	0	0
Ste. Anne des Monts,	30	0	0
Ste. Sophie, 1853–54,	7	10	0
Ste. Sophie, 1854–55,	7	10	0
Tring, supplément, 1853–54,	10	0	0
Tring, 1854–55,	25	0	0
Valcartier,	20	0	0
Côte de Labrador, 1853–54–55,	50	0	0
Ste. Julie,	25	0	0
Eglise de St. Ferdinand,	20	0	0
Chapelle de Cranbourne,	10	0	0
Do de St. Malachie,	6	0	0
Do de Ste. Sophie,	20	0	0
Do de St. Modeste,	10	0	0
Do du Cap des Rosiers,	20	0	0
Do de la Tabatière, Côte de Labrador,	30	0	0
Do de St. Dunstan,	12	10	0
Do et presbytère d'Hébertville,	50	0	0
	1452	17	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1452	17	6
Presbytère de Ste. Anne des Monts,	20	0	0
Sacristie de Valcartier,	10	0	0
Chapelle de la Rivière aux Renards,	10	0	0
Grosse Ile,	80	0	0
Hôpital de Marine,	10	0	0
Ornements, vases sacrés,	100	0	0
Pour aider à l'impression d'un livre en langue sauvage pour la Baie d'Hudson,	22	0	0
Remis à Monseigneur l'Evêque des Trois-Rivières, une somme venant d'une paroisse de son diocèse et envoyée par erreur, l'année dernière, au trésorier de la société,	25	1	3
Chapelle dans les concessions de St. Joachim,	12	10	0
Pour l'impression du Rapport sur les missions,	124	4	0
Pour frais de poste, de transport et distribution des Annales, de douanes, etc.,	92	14	0½
	£1959	6	9½

Québec, 1er décembre 1855.

(Signé) A. A. Parent, T. P. F.

Comptes *de la Société de la Propagation de la Foi, pour l'année finissant le* 1er *décembre* 1856.

RECETTE.

	£	s.	d.
Notre-Dame de Québec (*a*)	246	16	9
St. Roch de Québec,	113	2	0
St. Sauveur,	70	0	7½
Notre-Dame des Anges,	9	4	9½
St. Pierre, Ile d'Orléans,	34	2	4
St. Laurent, do,	34	4	11
St. Jean, do,	30	0	0
St. François do,	7	6	5
Ste. Famille, do,	14	2	5
Grondines,	22	3	1½
St. Casimir,	6	7	6
Deschambault,	31	0	0
Cap Santé,			
St. Basile,			
Ecureuils,	8	14	9½
Pointe aux Trembles,	19	15	0
St. Augustin,	41	14	10
Ste. Catherine,			
St. Raymond,			
Ste. Foye,	22	18	8½
St Colomb de Sillery,	22	0	0
Ancienne Lorette,	22	8	2
St. Ambroise,	24	14	8½
Valcartier, 1855–56,	4	18	7
Charlesbourg,	21	2	6
Beauport,	46	5	9
Laval et Lac Beauport,			
Ange Gardien,	21	6	4
	874	10	3

(a) Dans l'état de la recette de N. D. de Québec sont compris: £6 14 4½, don des Dames Ursulines; £3 16 5 du Séminaire; £6 0 0 des Dames de l'Hôtel-Dieu et £39 6 11, don de Demoiselle Godbout, de Saint Laurent de l'Ile d'Orléans.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	874	10	3
Chateau Richer,	18	0	0
S. Ferréol,	3	7	4
Ste. Anne,	15	12	6
St. Joachim,	12	3	10
Petite Rivière,	2	5	0
Baie St. Paul,	8	5	9½
St. Urbain,	1	10	11½
Ile aux Coudres,	14	0	0
Eboulements,	10	0	0
St. Irénée,			
Malbaie,	9	16	6½
Ste. Agnès,	1	5	0
St. Fidèle,	1	17	6
Escoumins,			
St. Alexis,			
Grande Baie,			
Chicoutimi,			
St. Jean Deschaillons,	8	5	0
Lotbinière,	25	0	0
Ste Croix,	47	4	3
St. Antoine,	12	15	3
St. Nicholas,	15	1	2½
St. Sylvestre,	12	10	0
St. Romuald,			
St. Joseph de la Pointe Lévi,	44	0	8
Notre Dame de Lévi,	43	15	0
St. Henri,	64	2	0
St. Anselme,	18	10	0
St. Isidore	11	15	0
St. Lambert,	2	9	0
Ste. Claire,	5	8	8½
Frampton,			
Ste. Marguerite,	1	17	6
Ste. Hénédine,	7	3	0½
St. Bernard,	5	10	0
Ste. Marie, Nouvelle Beauce,	36	18	8
	1335	0	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1335	0	0
St. Elzéar, Nouvelle Beauce,	8	10	0
St. Joseph, do	11	0	7½
St. Fréderic, do	6	15	0
St. François, do	2	16	3
St. George,	1	3	6
Tring,			
Forsyth,			
Lambton,	8	1	0
St. Gervais,	17	10	0
St. Lazare,	3	8	5½
St. Charles,	18	8	2
Beaumont,	24	8	11
St. Michel,	55	0	0
St. Valier,	20	17	11
Berthier,			
St. François, Riv. du Sud	9	9	3
St. Pierre, do	20	0	0
St. Thomas,	25	0	0
Ile aux Grues,	24	15	4
Cap St. Ignace,	10	0	0
Islet,	45	0	0
St. Jean Port-Joli,	13	1	9
St. Roch des Aulnets,	29	5	0
Ste. Anne de la Pocatière,	20	3	8½
St. Denis,			
Rivière Ouelle,	5	5	0
St. Pacome,	4	0	0
Kamouraska,	15	0	0
St. Pascal,			
St. André,	12	6	0
St. Alexandre,	4	4	0
Ste. Hélène,	7	11	0
Rivière du Loup,			
S. Modeste,			
Kakouna,	17	5	0
S. Arsène,	10	0	0
	1785	5	10½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1785	5	10½
St. Eloi,	1	12	0
Ile Verte,			
Trois Pistoles,	11	3	11
Ste. Cécile,	1	5	0
Rimouski,			
Ste. Luce, 2 ans,	5	0	0
Ste. Flavie,			
Matane,			
Ste. Anne des Monts,			
Carleton,	5	13	0
Bonaventure,			
Paspébiac,			
Grande Rivière,			
Percé,			
Douglas-Town,			
Rente d'argent déposé,	36	9	7
Vente de Testaments,	1	6	3
	£1847	15	7½
Balance en caisse le 1er décembre 1855;	2659	0	1½
	£4506	15	9
Déduisant la dépense pour l'année 1856	1960	11	5
Il reste en caisse, ci :	£2546	4	4

DÉPENSES.

Annales de Lyon,	£234	7	6
Abbittibbi et Ottawa,	150	0	0
Diocèse du Nord-Ouest,	120	0	0
Ste. Anne des Monts,	25	0	0
Chicontimi pour, 1854–55,	25	0	0
Frampton,	30	0	0
	584	7	6

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	584	7	6
Boisneuf,	25	0	0
Ste. Julie,	25	0	0
Halifax, 1854–55,	25	0	0
Escoumins,	25	0	0
Labrador,	50	0	0
S. Fidèle,	25	0	0
Kennebec,	10	0	0
Lac St. Jean,	40	0	0
Leeds,	25	0	0
St. Modeste,	35	0	0
Paspébiac,	25	0	0
Rivière aux Renards,	25	0	0
Ristigouche,	25	0	0
Saguenay, Postes du Bas	12	10	0
Ste. Sophie,	30	0	0
Ste. Sophie, pour l'année dernière,	5	0	0
Témiscouata, Lac de	15	0	0
Tring,	25	0	0
Mission du St. Maurice,	175	0	0
Hopital de la Marine,	10	0	0
Grosse-Ile,	80	0	0
Chapelle de Ste. Anne des Monts,	5	0	0
Do de Mitis,	30	0	0
Do du Cap des Espoirs,	15	0	0
Do de la Rivière aux Renards,	50	0	0
Do de St. Onésime,	25	0	0
Do de Tring,	25	0	0
Do du Blanc Sablon,	50	0	0
Do des Betsiamites,	50	0	0
Do d'Hébertville,	30	0	0
Do des sauvages du Lac St. Jean,	3	3	7
Presbytère de Ste. Julie,	25	0	0
Presbytère de Ste. Sophie,	20	0	0
Terrein des Escoumins,	5	10	0
Terrein de l'Anse S. Jean,	25	0	0
Presbytère de S. Alban,	25	0	0
Voyage des Sœurs de Jésus-Marie,	25	0	0
	1705	11	1

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1705	11	1
Ornements, Vases sacrés &c.	150	0	0
Mission de Valcartier,	20	0	0
Presbytère de Ste Anne des Monts,	15	0	0
Mission de Laval,	50	0	0
Frais de poste, de transport et distribution des Annales, de douane etc., pendant environ trois mois,	14	0	4
A déduire une remise faite d'une somme portée par erreur comme reçue de S. Simon, pour l'exercice de 1854,	6	0	0
	£1960	11	5

Québec, 1er Décembre, 1856.

Ant. A. Parent T. P. F.

Etat *des sommes reçues dans les paroisses du diocèse des Trois-Rivières, pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Aperçu des comptes de 1852.

				£	s.	d.
Recette au 1er décembre 1852 (voir rapports)				367	0	0
Dépense (voir rapports)	£255	10	0			
Plus les Annales,	60	5	0			
Les Rapports,	18	7	0			
Voyages et missions,	11	5	0			
Livres de chant, correspondances, etc.,	8	5	0			
St. Sévère,	6	5	0			
Ornements,	10	8	0			
	370	5	0	370	5	0
Balance,				3	5	0

Aperçu des comptes de 1853.

				£	s.	D.
Recette au 1er décembre 1853 (voir rapports),				373	19	4½
Dépense (voir rapports)	385	0	0			
Plus—voyage et mission,	7	15	0			
Don aux églises,	5	5	0			
	398	0	0	398	0	0
Balance,				24	0	7½
Balance, 1852,				3	5	0
Porté en dépense l'année suivante,				27	5	7½

	£	s.	d.
Recette au 1er décembre 1854, (voir rapports)	585	9	0
Recette au 1er décembre 1855, comme suit:			
St. Didace,			
Maskinongé,	15	0	0
Ste. Ursule,	2	15	0
Rivière du Loup,	21	5	0
St. Léon,	20	0	0
St. Paulin,	5	6	0
Yamachiche,	38	9	0
St. Barnabé,	12	1	6
La Pointe du Lac,	10	0	0
St. Etienne,			
Trois-Rivières,	67	8	0
Le Cap la Magdeleine,	5	4	0
St. Maurice,	11	10	0
Champlain,	20	6	3
St. Narcisse,	0	10	0
	229	14	9

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	229	14	9
Batiscan, { 1854—£15 0 0 / 1855— 8 0 0 }	23	0	0
Ste. Geneviève,			
St. Stanislas,	25	0	0
Ste. Anne,	52	10	0
St. Prosper,	9	5	0
St. Pierre les Becquets,	8	15	0
Gentilly,	12	4	0
Bécancourt,	21	18	4½
Ste. Gertrude,	3	10	0
St. Grégoire, { 1854—£27 0 0 / 1855— 30 0 0 }	57	0	0
St. Pierre-Célestin,			
Nicolet—Séminaire,	2	15	0
Do Paroisse,	25	9	9
Ste. Monique,	9	15	0
Baie du Febvre,	44	0	0
St. Zéphirin,			
St. Thomas de Pierreville,			
St. François du Lac.	1	5	0
St. Michel d'Yamaska,	6	10	0
St. David,			
St. Guillaume,			
Drummondville,			
St. Germain,			
Durham,			
Acton,			
Shipton,			
Kingsey,			
St. Christophe,	10	13	11
St. Norbert,			
Stanfold,	3	5	0
Wotton,			
St. Olivier du Lac Aylmer,			
	£546	10	9½

Dépenses des années 1854 *et* 1855.

	£	s.	d.
Missions et voyages dans l'Est,	25	16	3
Missionnaire de St. Norbert,	15	10	0
Do Wotton,	78	0	0
Do Durham,	35	0	0
Do St. Didace,	50	0	0
Do Shipton,	40	0	0
Do Kingsey,	25	0	0
Mission de Drummondville,	5	0	0
Do St. Juste,	10	0	0
Do Danville,	45	0	0
Mission dépendante de St. Christophe	25	0	0
Do do Chester,	7	10	0
Do do St. Boniface,	15	0	0
Do do St. Etienne,	26	12	6
Etudiants en théologie,	26	15	0
Impressions depuis quatre ans,	64	12	9
Annales, port, douane,	60	0	0
Livres liturgiques, décrets, etc.,	40	0	0
Rapports de la propagation de la foi,	18	7	0
Visites et missions,	12	10	0
Contrats, enregistrement de terrain d'église,	5	0	0
Voyages pour érections de paroisses, etc.,	10	0	0
Balance de la dépense sur la recette en 1853,	27	5	7½
Vases sacrés et ornements,	37	5	0
Remis au Conseil de Lyon,	400	0	0
Plus ¼ qui avait été réservé,	100	0	0
	1205	4	1½
Les recettes de 1854 et 1855 s'élèvent à	£ 1131	19	9½

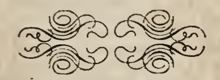
Recette au 1er décembre 1856.

	£	s.	d.
Maskinongé,	10	0	0
Rivière du Loup,	51	12	6
Ste. Ursule,	1	10	0
St. Didace,			
St. Léon,	21	10	0
St. Paulin,	5	2	6
Yamachiche,	25	9	1
St. Barnabé,	14	3	10
Pointe du Lac,	10	0	0
Trois-Rivières,	45	6	0
Cap de la Magdeleine,			
St. Maurice,			
Champlain,	21	1	3
St. Narcisse,	0	10	0
Batiscan,	5	0	0
Ste. Geneviève,	10	10	0
St. Stanislas,	7	5	0
St. Prosper,	5	8	0
Ste. Anne,	38	3	1¼
St. Pierre les Becquets,	3	15	0
Gentilly,	6	7	6
Bécancourt,	16	18	6
Ste. Gertrude,	2	12	6
St. Grégoire,	25	0	0
St. Pierre–Célestin,			
Nicolet, Séminaire,	2	7	6
do Paroisse,	19	4	9
Ste. Monique,	7	15	0
Baie du Febvre,	45	0	0
St. Thomas de Pierreville,			
St. François du Lac,	2	10	0
St. Michel d'Yamaska,	8	15	0
St. David,			
St. Guillaume,	6	11	3
St. Zéphirin,			
St. Norbert,	2	0	0
	421	8	3¼

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	421	8	3½
Stanfold,	10	0	0
St. Christophe,	9	0	0
	£440	8	3½

Le Conseil de Lyon a alloué cette somme à l'Evêque des Trois-Rivières, pour les besoins de son diocèse : elle sera employée pendant l'année courante (1857). Il y a cependant ⅕ tenu en réserve par le Conseil : £88 6 8.

N. B.—Plusieurs sommes, reçues de quelques paroisses du diocèse de Québec après la clôture des comptes, seront portées sur le compte-rendu de l'année 1857.



MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Mon Révérend Père,

Voilà déjà plusieurs fois que vous me demandez la relation de ma dernière mission parmi les Sauvages, et jusqu'à présent vous n'avez encore rien reçu. Peut-être aurez-vous pensé que c'était chez moi négligence; ou bien plus charitablement, que mes occupations nombreuses m'empêchaient de vous satisfaire. Nullement, mon Révérend Père; telles n'ont point été mes raisons; mais que vous raconter sur ces missions, lorsqu'il ne s'y passe rien de nouveau et de vraiment remarquable? Nos missions sont connues des membres de la propagation de la Foi; voilà quinze ans qu'on les en entretient chaque année. Ce sont toujours les mêmes postes que nous visitons, les mêmes sauvages que nous instruisons. Dans les premières années, il y avait bien des choses intéressantes à dire, et sur les voyages, et sur les usages des sauvages, et sur leurs conversions, qui coutaient quelquefois au missionnaire bien des peines et des fatigues. Mais que dire maintenant qui n'ait déjà été dit bien des fois? Véritablement je crains de fatiguer les lecteurs des annales de la Propagation de la Foi, au lieu de les intéresser; mais enfin, puisque vous croyez qu'il convient que je fasse cette relation, je vais essayer d'accéder à vos désirs, sauf à vous de la jeter ensuite au panier, si vous pensez que ce soit là sa place.

Je suis parti de Montréal le deux Mai en compagnie du bon frère Lefebvre, qui venait de prononcer ses vœux et que je conduisais à Bytown. Nous arrêtâmes en passant au Lac des Deux-Mon-

tagnes, pour faire nos adieux à Messieurs de St. Sulpice, qui m'avaient donné l'hospitalité l'hiver précédent, pendant que je finissais chez eux mes études de langue Sauvage.

Deux jours après, nous arrivions à Bytown, où l'on me présentait le Père Déleage, qui devait être mon compagnon de voyage, et que je ne connaissais encore que de nom. Je vis de suite à la bonté de la physionomie de ce cher Père, que défunt M. Marcoux, missionnaire du Sault St. Louis, ne s'était pas trompé en le nommant la brebis du Bon Dieu. C'est réellement un aimable compagnon de voyage que ce Père Déleage, et qui fera bien vite, je l'espère, un excellent missionnaire. Tout le monde, blancs et noirs, ont été enchantés de lui. Le soir du même jour, ayant reçu la bénédiction de Mgr. l'Evêque de Bytown, nous allâmes coucher à Aylmer. Le Rév. Père Bourassa nous accompagna jusque là, et, par l'aimable gaité que vous lui connaissez, chassa la tristesse que nous éprouvions de nous séparer de nos frères. Après le souper, un jeune anglais, qui avait en charge les canots du Nord, vint nous avertir au presbytère que nos voyageurs iroquois étaient campés sur la pointe du lac, et que l'on partirait le lendemain à quatre heures du matin. Nous passâmes une agréable et charmante soirée, et le lendemain nous nous embarquions à l'heure indiquée dans nos canots d'écorce. C'était le samedi, et le soir nous allâmes camper au *Lac-des-Chats*, ayant eu vent contraire, toute la journée. Le lendemain, Dimanche, nous partîmes de grand matin et à huit heures nous étions au *Portage du Fort*, chez Monsieur Bouvier, mon ancien compagnon de collége. Nous eûmes le bonheur de célébrer la sainte messe ; nos sauvages iroquois y assistèrent ; et après avoir pris leur déjeuner, ils se mirent en frais de faire le portage, qui a six ou sept milles de long. Pour nous, nous passâmes la journée avec Mr. Bouvier ; et après les vêpres, afin de nous dégourdir les jambes et les accoutumer aux portages, nous nous rendîmes à

pied, au Grand-Calumet, distant de dix milles, et nous arrêtâmes chez M. Ouellette, curé du lieu. Le lendemain, nous guettions nos canots au passage, et nous n'eûmes qu'à sauter dedans, après nous être séparés de ces derniers amis.

Le lendemain, nous arrivâmes au fort William, sur le lac des *Allumettes*, où mon ministère fut requis immédiatement. En mettant pied à terre, un sauvage me donne la main et me dit: viens vite, une femme se meurt. Je cours à la cabane; une sauvagesse était à exhorter celle qui se mourait. "Voilà la robe noire qui arrive," lui dit-elle: à ce mot "robe noire" elle semble se réveiller comme d'un long sommeil; elle ouvre les yeux, me reconnaît, essaie de me serrer la main et commence sa confession. Pendant qu'elle fait l'accusation de ses fautes, le Père Déleage m'apporte la boîte aux saintes-huiles; je lui donne l'extrême-onction, l'indulgence *in articulo mortis*, puis nous récitons les prières des agonisants et elle meurt en paix pendant que nous achevions les dernières oraisons. On vient m'avertir ensuite qu'une jeune fille de huit à neuf ans est aussi en danger; je vais lui porter les consolations de la religion et elle mourut dans le courant de la journée. Je commençai ainsi ma mission chez les sauvages, en administrant les derniers sacrements à ces deux pauvres personnes, qui n'attendaient que mon arrivée pour mourir, et auxquelles le bon Dieu accorda la grâce de voir encore une fois le prêtre et de pouvoir se confesser, grâce qu'elles lui avaient demandée tous les jours pendant leur maladie.

Au Fort William, nos voyageurs iroquois prirent des canots neufs, car ceux dans lesquels ils s'étaient embarqués à Lachine avaient fait le voyage de la Rivière-Rouge l'été précédent. Les canots étant arrivés, nous partîmes au chant de la Belle Rose, et deux jours et demi après, nous arrivions avec ces intrépides voyageurs au petit poste de *Matawan*, où nous nous séparâmes, les canots entrant dans la rivière des Français

pour gagner les lacs, et nous, devant encore remonter l'Ottawa pour nous rendre à *Témiskaming*. Mais là nous attendait un petit contre-temps, ce qui, vous le savez, n'est pas rare dans ces sortes de voyages. Le Bourgeois de *Témiskaming* s'était chargé de nous envoyer un canot à *Matawan*. Il avait tenu parole, mais ses hommes, arrivés depuis plusieurs jours et fatigués de nous attendre, étaient repartis ; en sorte que nous nous trouvions là sans canot et sans hommes pour continuer notre route. Heureusement la Providence vint à notre secours ; le jour de notre arrivée, pendant que j'étais à chercher des expédients, on me signale un canot chargé, qui remonte la rivière. Je me fais conduire immédiatement à ce canot, et je reconnais dans les hommes qui le montent quelques uns de mes sauvages de *Témiskaming*. Grande joie de part et d'autre. Je demande passage ; mais ces braves gens sont engagés à un bourgeois de chantier, et pour m'accorder passage, il faudrait qu'ils laissassent une partie de leur charge. Bref je leur dis que je m'arrangerai avec leur maître et que je réponds de tout ; et le passage m'est accordé ainsi qu'à mon compagnon. Arrivés à l'entrée du lac *Témiskaming*, le bourgeois de nos hommes, chez qui nous arrivons, me dit que j'ai très-bien fait de prendre passage à bord de son canot, et qu'il s'estime très-heureux d'avoir pu nous rendre ce service ; bien plus, il me prêta son grand canot pour me faire conduire au poste de la compagnie, encore éloigné de quarante à cinquante milles. Cependant ce brave bourgeois de chantier, qui est canadien, aurait bien eu encore besoin des sauvages pour le transport de ses provisions : " mais c'est inutile de vouloir les retenir maintenant, me dit-il ; une fois que le missionnaire est passé pour aller faire la mission, dix piastres par jour ne les tenteraient pas." C'est encore bien beau, n'est-ce pas, mon Révérend Père, que ces pauvres sauvages, qui d'ailleurs ont bien des défauts depuis qu'ils ont tant de rapports avec les blancs, soient cependant

si zélés pour se rendre au lieu de la mission, que rien au monde ne serait capable de les empêcher de rencontrer la robe-noire qui *vient de si loin*, disent-ils, *pour nous montrer le chemin du ciel.*

La mission que nous fimes à *Témiskaming* n'offrit rien d'extraordinaire. Tous nos savages s'approchèrent du tribunal de la pénitence, et un grand nombre d'entre eux eurent le bonheur de communier. Ayant passé quinze jours au milieu d'eux, occupés aux différents exercices du ministère, nous les quittâmes pour nous rendre à Abittibi. Pendant la mission d'Abittibi je crus m'apercevoir que quelques-uns de mes sauvages étaient mal à l'aise en ma présence, et qu'ils n'avaient point, comme les autres années, les dehors de cette douce gaîté qui est l'apanage d'une conscience tranquille. En effet il n'y avait plus chez eux, cette foi, cet amour et cet empressement pour les choses de la religion que j'avais remarqués les années précédentes. Après bien des interrogations et des perquisitions, je découvris qu'un certain individu nous faisait vraiment de l'opposition dans l'exercice de notre ministère, et cet individu n'était autre qu'un vieux sauvage infidèle, jouissant d'une certaine considération dans la tribu à cause de son âge, et aussi parcequ'il était le fils de l'ancien chef. Ce sauvage infidèle passait ordinairement une partie de l'été à la décharge du lac *Abittibi*, en compagnie d'un certain nombre de familles sauvages, qui se rendaient là à cause de l'abondance du poisson. Et là ce vieillard déblatérait contre la religion des *robes-noires*, qui selon lui étaient la cause que les lièvres et les perdrix avaient presque disparu de leurs forêts, et il ajoutait que les choses iraient de mal en pis, si la tribu continuait à abandonner le culte de leurs ancêtres, pour suivre la prière des *robes-noires*. La plupart des sauvages, il est vrai, le regardaient comme un vieux radoteur et ne faisaient aucun cas de ses paroles ; quelques-uns cependant l'écoutaient, soit par crainte, soit par ignorance. Content d'avoir trouvé la cause

de ce refroidissement de piété que j'avais remarqué dans quelques familles, je me proposai bien d'y porter remède dès que l'occasion s'en présenterait. Heureusement elle se présenta bientôt. J'étais en route allant à la Baie d'Hudson, immédiatement après la mission d'Abittibi: notre vieux prédicateur du paganisme était avec sa famille à la décharge du lac, faisant ample provision de poissons, afin d'en fournir aux voyageurs qui vont à *Moose-Factory*, et avoir d'eux en échange quelques poignées de farine et quelques biscuits de voyage. Nous arrivons au bout du lac et voilà que nous apercevons sa cabane bâtie sur une pointe, et bientôt ses poissons qui sèchent au soleil sur des perches. Alors les dix canots qui composaient notre brigade, se mettent à tirer des courses, à qui arrivera le premier, pour avoir la meilleure chance et le premier choix. On arrive, et après les échanges de salutations et les échanges aussi de farine et de poissons, on se met à fumer le calumet. " Ah ! je suis bien aise de te rencontrer, dis-je à mon vieux sauvage; j'ai entendu dire que tu veux rétablir dans la nation le culte du chien et du castor, et que tu prêches aux sauvages que le baptême fait mourir et que la prière qu'enseignent les *robes-noires* est la cause de la famine qui menace le pays." Il baissait la tête sans rien répondre et le plus grand silence régnait dans l'assemblée.—Voyons, réponds-moi, lui dis-je, ne crains rien.–Oh! ce n'est pas vrai, ce qu'on t'a rapporté, me répondit-il, et si j'ai dit quelque chose de semblable, c'était pour m'amuser, pour rire et voir ce que diraient tes jeunes gens.—Ah, ah ! C'était pour rire aussi, sans doute, que tu les as menacés de les faire mourir pendant l'hiver par tes jongleries, s'ils continuaient à suivre la religion des robes-noires. Eh bien, moi, je n'ai pas peur de tes jongleries, je me moque de tes médecines, et je t'avertis que si tu continues à servir le mauvais esprit et à chercher à faire abandonner à tes frères la prière du Grand-Esprit, il pourrait bien arriver que le

Grand-Esprit te punirait. Comment malheureux, tu ne connais rien absolument, tu es aussi ignorant que ton chien, et tu veux te mêler de prêcher une religion ; tu veux rétablir toutes les superstitions, les jongleries, et les bêtises que vous pratiquiez autrefois.—Mes enfants, dis-je à mes sauvages catholiques, qui m'écoutaient avec attention, ne fréquentez point ce vieillard infidèle, mais priez pour lui, pour qu'il se convertisse. Ne craignez point, il ne peut rien contre vous. Comme vous le savez, rien n'arrive dans le monde sans la permission du Grand-Esprit, et depuis que vous êtes baptisés vous êtes ses enfants.—A la suite de cette sorte d'exécution, nous laissâmes là notre vieux sauvage, confus et humilié, je vous assure, aux yeux de nos gens, pour continuer notre route, et je ne pense pas qu'il se remette de sitôt à vouloir faire le prédicateur des jongleries de ses ancêtres.

Nous arrivâmes à Moose-Factory, sur les bords de la Baie d'Hudson, sans éprouver, grâce à Dieu, aucun accident fâcheux. Nos sauvages, qui nous y avaient conduits, se reposèrent là cinq à six jours, avant de remonter dans leurs postes respectifs avec les canots chargés, et ce temps fut pour eux une continuation de la mission. Tous les jours nous célébrions la sainte messe, que nous faisions suivre d'une instruction. On se réunissait encore le soir pour la prière, après laquelle venait une seconde instruction. Mon auditoire se composait alors d'une soixantaine de sauvages, tous dans la force de l'âge, appartenant aux postes de *Témiskaming*, *d'Abittibi* et du *Grand-Lac ;* nous nous réunissions dans un bel et vaste appartement, que le bourgeois de l'établissement met chaque année à notre disposition pour cela. Le chant de nos cantiques et la beauté de nos cérémonies attiraient les métis et même les écossais, engagés au service de la compagnie, qui tous les soirs venaient en foule nous entendre. Lorsque nos sauvages furent partis, nous nous disposâmes, nous aussi, à nous rendre dans notre chère mission

d'Albany. Le bourgeois de ce poste était arrivé à *Moose-Factory*, il y avait peu de jours, dans une berge montée par six sauvages ; il eut la bonté de mettre cette berge à notre disposition et nous partîmes en compagnie du Rev. Monsieur Horden, ministre Anglican, résidant à Moose-Factory, et venant aussi à Albany pour faire sa mission aux quelques familles protestantes qui s'y trouvent.

Je ne sais pas quel était le Jonas parmi nous, du ministre ou des prêtres, mais toujours est-il que nous eûmes un passage très-pénible. Nous restâmes six jours en route, ayant la pluie presque tous les jours ; et pendant deux nuits particulièrement que nous passâmes à bord de notre berge, elle fut continuelle ; et après nous avoir rafraîchis par-dessus en tombant, elle nous rafraîchissait encore par-dessous, en restant dans la berge, car elle n'avait pas d'issue pour s'écouler, en sorte qu'en peu de temps, nous étions non-seulement tout mouillés, mais pour ainsi dire tout trempés. Voyez-nous pendant ce temps, mon R. P. couchés côte à côte dans le fond de la berge, Père Déléage au milieu, ayant le ministre à sa droite, et moi à sa gauche, et comme je vous l'ai dit, la pluie tombant à verse sur nous et n'épargnant personne. Pour moi, vieux grognard, qui pendant mes dix ans de campagnes, en avais bien vu d'autres, je prenais mon mal en patience et ne disais mot ; mais le ministre, lui, de temps en temps, poussait de gros soupirs, et à le voir se tourner tantôt à droite, tantôt à gauche, on pouvait bien penser, sans jugement téméraire, qu'il regrettait son joli presbytère et la compagnie de sa chère moitié. De son côté Père Déléage ronflait comme un tuyau de bateau-à-vapeur, au point que le ministre s'écria une fois : *is it possible to sleep in such a weather* (est-il possible de dormir par un pareil temps)? Dès que le jour parut, nos sauvages, qui ne se trouvaient pas mieux que nous, se mirent à ramer et, quelques heures après, le vent étant de-

venu favorable, nous pûmes mettre à la voile et nous rendre à notre destination.

En arrivant, nous ne trouvâmes qu'une vingtaine de familles, presque toutes composées de sauvages de *Martin's Falls*. Le poste de *Martin's Falls* est sur la rivière Albany, dans l'intérieur des terres, à trois cent milles de son embouchure. Il y a quelques années, un sauvage de ce poste, s'étant trouvé à Albany dans le temps de la mission, fut touché de la grâce, instruit et baptisé, et de retour dans son pays il fit connaître à ses parents et à ses amis le don précieux de la foi dont il avait été enrichi ; et depuis, tous les printemps, ce nouvel apôtre nous amène quelques familles infidèles, qu'il a instruites pendant l'hiver, et que nous n'avons qu'à examiner et à baptiser. Ce bon catéchiste se trouvait là, lors de notre arrivée, avec quatre familles qu'il avait préparées au baptême et les autres sauvages baptisés les années précédentes. Ils s'étaient construit une grande cabane, qu'ils habitaient tous ensemble, afin de pouvoir prier et chanter en commun.

Dès le premier jour de notre arrivée, et tous les soirs après souper, mon plaisir était de me rendre au milieu d'eux dans leur cabane, pour passer la veillée avec eux ; je remplissais bien mon *sac-à-tabac*, et, après avoir chargé ma pipe, je le faisais circuler dans l'assemblée, où il était promptement vidé ; puis je leur racontais quelque histoire tirée de la vie des saints ou les persécutions que souffraient les chrétiens dans les premiers siècles de l'Eglise. Il y avait déjà six jours que j'étais arrivé ; mes sauvages de *Martin's Falls*, venus quelques jours avant moi, avaient épuisé leurs petites provisions et songeaient à repartir ; tout le monde parmi eux s'était confessé,—la plupart avaient communié. Il ne me restait plus qu'à baptiser les quatre familles que mon catéchiste Jacob avait préparées ; je les fis tous entrer dans la chapelle avec celui qui les avait instruits, afin de leur faire subir un

examen sur les prières qu'ils doivent savoir, et sur les vérités de la foi que nous exigeons qu'ils connaissent avant de les admettre au saint baptême, et en même temps pour leur donner tous les avis et les instructions qui doivent précéder la réception du sacrement de la régénération. Quel beau moment, Rév. Père! parler à des sauvages qui n'ont encore jamais vu de prêtre de leur vie et qui cependant sont déjà instruits des vérités de la foi, qui pratiquent déjà les préceptes de la loi chrétienne, sans être encore chrétiens. Vous ne pouvez pas vous faire une idée, mon Rév. Père, de l'avidité avec laquelle ces pauvres gens recueillent les paroles qui sortent de la bouche du prêtre, qu'ils considèrent réellement comme le représentant du Grand-Esprit, envoyé pour leur montrer le chemin du ciel. Comme ils croient simplement et avec amour ce que leur dit le prêtre, quand, prenant dans ses mains sa croix de missionnaire, il leur montre l'image du fils de Dieu! comme les larmes coulent de leurs yeux quand il leur dit qu'étant le fils de Dieu, ce Jésus dont il leur montre l'image est venu sur la terre, s'est fait homme et est mort sur la croix, et tout cela pour eux, pour les arracher des mains du mauvais esprit, qui sans cela aurait toujours été leur maître cruel! Oh! comme ils collent avec amour leurs lèvres sur cette croix, quand le missionnaire la présente à leur vénération! comme ils répondent avec feu! lorsqu'il leur demande: Eh bien! voulez-vous aimer ce Jésus qui est mort pour vous? voulez-vous embrasser sa prière?—Oh oui, oui, robe-noire, nous le voulons et de tout notre cœur. Je baptisai donc alors mes sauvages de *Martin's Falls*, dont le nombre se montait à trente, tant enfants que grandes personnes.

Qui vous dirait le bonheur du missionnaire, lorsqu'il baptise un nombre si considérable de néophytes en même temps, de tout âge, de tout sexe, de toute grandeur, depuis le jeune enfant qui sourit dans son berceau sauvage, jusqu'au

vieillard courbé par les années vers la tombe, et qui pleure de joie en recevant le sacrement qui le rend enfant de Dieu et de l'Eglise ? Oh ! les belles cérémonies, les belles fêtes que celles-là ! cérémonies que je ne puis jamais faire dans ces contrées lointaines, sans sentir mon cœur surabonder de joie. Oh ! oui, mon Rév. Père, ces cérémonies du baptême sont la consolation du missionnaire ; c'est là qu'il sent augmenter sa force, son courage et son zèle pour gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ et à son Église. Aussi faut-il le dire, en dépit de la pauvreté, des privations de tout genre, des dangers qui l'environnent, la promesse de Jésus-Christ s'accomplit à son égard : *Vous recevrez le centuple en ce monde.* Les bagatelles après lesquelles court le monde, les plaisirs, les jouissances, les honneurs ne sont rien en comparaison des consolations, des joies, du bonheur dont le cœur du missionnaire est inondé, lorsqu'il se voit entouré de ces pauvres sauvages, venus quelquefois de plus de cent lieues pour le voir, et qu'il verse sur leur tête cette eau sainte du baptême qui les régénère, les purifie, en fait des hommes nouveaux, et qui, de scélérats qu'ils étaient quelquefois, en fait des chrétiens fervents, servant Dieu et aimant leurs frères, on peut dire, de tout leur cœur. Car ici, loin de la civilisation, le prêtre, dans la belle cérémonie du Baptême n'adresse pas en vain à ces sauvages, les belles paroles du Rituel : " *Recevez cette robe blanche que vous porterez sans tache au tribunal de J. C. afin d'avoir la vie éternelle. Recevez ce flambeau ardent et gardez votre baptême, observez les commandements de Dieu, pour que, lorsque le Seigneur viendra, vous puissiez aller au-devant de lui avec tous les saints, dans la cour céleste.*"

Le missionnaire est assuré que ces paroles qu'il adresse dans la cérémonie du baptême, le sauvage les gardera dans son souvenir. Il est moralement certain aussi qu'un grand nombre de ces sauvages qu'il baptise, conserveront leur inno-

cence baptismale jusqu'à la fin. Combien de fois en effet, ayant demandé à quelques néophytes, un an ou deux après leur baptême, s'ils avaient commis des péchés, j'en ai reçu cette belle réponse : —O Robe noire, mon Père, dans le baptême tu m'as demandé si je renonçais au mauvais esprit ; et je t'ai dit : " j'y renonce ; " tu m'as demandé si je renonçais au péché, et je t'ai dit : " j'y renonce." Comment veux-tu que j'oublie si vite mes promesses et les bontés du Grand-Esprit envers moi ?—Voilà R. P., je le repète encore, ce qui fait la joie et le bonheur du missionnaire.

Presque immédiatement après avoir baptisé mes sauvages de *Martin's Falls*, on m'avertit que nos sauvages du Nord d'Albany étaient arrivés et me demandaient de me rendre tout de suite au lieu de leur campement, parce qu'une pauvre sauvagesse venue avec eux était dangereusement malade. Je m'y rends en conséquence, et après avoir donné à cette bonne chrétienne, qui avait voulu venir mourir près de la chapelle, les consolations que réclamait son état, je visitai les nouveaux arrivés qui étaient en grand nombre, et occupés en ce moment à dresser leurs cabanes. Tout à coup nous entendons des chants de voyageurs et bientôt après nous voyons un grand canot monté par huit hommes, qui descendaient la rivière ; c'était l'Evêque anglican de la Rivière Rouge qui venait visiter ses ouailles *d'Albany* et de *Moose Factory*. Dès que le Bishop fut débarqué, le commis en charge de l'établissement m'envoya avertir, et nous allâmes mon compagnon et moi lui faire visite. Le Bishop était attendu depuis plusieurs jours, à l'établissement. Le ministre qui était venu avec nous de *Moose Factory* nous en avait donné connaissance, en sorte que nous n'étions nullement surpris de son arrivée. C'était là la seconde visite à Albany de l'Evêque anglican, mais nous, nous le voyions pour la première fois, sa première visite à ce poste ayant eu lieu dans le mois d'Avril 1852, époque à laquelle nous étions en route pour reve-

nir en Canada, justement de retour de notre mission à ce dernier poste.

A l'arrivée de l'Evêque anglican, je craignis un moment que nos sauvages, qui venaient d'arriver aussi et qui n'avaient jamais vu de *Bishop*, quoiqu'ils en eussent beaucoup entendu parler, ne vinssent à manifester un certain empressement et une certaine curiosité pour le voir, et qu'ils n'en reçussent quelque mauvaise impression. Mais je fus bientôt heureusement détrompé, aucun de nos sauvages catholiques n'alla seulement l'entendre ; et sa présence ne changea rien à leur manière d'agir. Ils ont fréquenté notre chapelle pendant tout le temps, comme les années précédentes, portant suspendus à leur cou chapelets, croix et médailles, et dans l'intervalle des exercices religieux assis ou couchés sur la plate-forme devant la maison, n'étant occupés qu'à lire leurs livres de prière ou à chanter des cantiques. Il va cependant sans dire, mon R. P. que l'Evêque anglican, ce ministre protestant et les prêtres catholiques, tous les *clergymen* en un mot, comme on nous appelait, nous étions tous logés dans la maison de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, et pendant les huit ou neuf jours que l'Evêque est resté à Albany, nous couchions sous le même toit, nous mangions à la même table et nous prenions ensemble quelques instants de recréation après nos repas. Au reste je dois dire que cet Evêque anglican s'est conduit envers nous en véritable gentilhomme, plein de politesse et de bonté. Nous avons fait notre possible pour ne pas rester en arrière à son égard, et s'il y a eu lutte entre nous, ça été une lutte de courtoisie.

Quant à notre troupeau, nous avons pu, grâce à Dieu, non-seulement le garder intact, mais même l'augmenter à Albany, ne serait-ce que par le baptême ; car nous avons baptisé cinquante-une personnes. Vous apprendrez avec plaisir que quant à ce qui regarde cet accroissement de notre troupeau, nos catéchistes sont d'un zèle admira-

ble et nous rendent les plus grands services ; laissez-moi à ce sujet, mon R. P. vous raconter un fait qui vous les dépeindra mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

Quelques jours avant l'arrivée de l'Evêque anglican, je causais un soir, après souper, avec quelques-uns de mes sauvages. Tout à coup nous voyons sortir du hangard qui sert de chapelle au ministre deux vieux sauvages, ayant des livres du ministre entre les mains. Mes compagnons poussent un cri de surprise.—*O robe-noire, mon Père, vois-tu ces deux hommes qui sortent de la chapelle du prêtre anglais? ce sont deux nouveaux venus que tu n'as jamais vus encore, et qui ne sont pas baptisés. Le ministre s'en est emparé. Oh que c'est fâcheux que nous ne les ayons pas vus arriver ; ils auraient été des nôtres certainement ; il faut qu'ils soient arrivés pendant que nous étions à la prière ce soir, car nous n'en avions aucune nouvelle.* Et mes pauvres sauvages se désolaient d'avoir laissé échapper ces deux vieillards. Le lendemain on m'annonce que les deux nouveaux néophytes du ministre sont partis pour aller chercher leurs femmes et leurs enfants, afin d'être instruits tous ensemble et ensuite baptisés. Trois ou quatre jours après, j'étais à ma chambre avec les mêmes sauvages : un homme entre et vient me donner la main.—Qui es-tu, lui dis-je ? Es-tu baptisé ?—Tu ne me connais pas, me répond-il, je m'appelle Thomas. C'est toi qui m'as baptisé l'été dernier.—Eh oui, me dit l'un des sauvages qui étaient avec moi dans ma chambre, c'est le fils d'un de ces vieillards que tu as vu sortir l'autre jour de la chapelle du prêtre anglais.—Alors s'engage entre eux une conversation très-animée, à laquelle je ne comprenais presque rien, tellement ils parlaient vite.—Mais voilà que le nouveau venu sort précipitamment de ma chambre, disant qu'il va revenir à l'instant, et environ un quart d'heure après, il revient amenant avec lui son père, sa mère, ses frères et ses sœurs ainsi que toute l'autre famille. On se donne la main et

l'on commence à parler de choses sérieuses, lorsqu'on vient m'avertir que le dîner est servi, et il faut, pour ne pas faire attendre, que je me rende immédiatement. J'avoue que cette fois je ne dînai pas bien tranquillement, craignant à chaque instant quelque esclandre entre le ministre et moi. Le dîner fini, je sors le premier de la salle à manger, j'entre dans ma chambre, je dis aux sauvages qui m'avaient attendu de me suivre et tous entrent avec moi dans la chapelle. Après un court exposé de la Religion Catholique, et après quelques explications, je demande à ces gens-là quelle religion ils veulent embrasser.

" Eh ! celle que tu viens de nous enseigner, robe-noire, me dirent-ils ? Avant d'entrer dans la chambre. Il n'y a qu'un instant, nous sommes allés chez le Prêtre Anglais et nous lui avons dit : Tiens, voilà les livres que tu nous as donnés, reprends-les ; ce n'est pas toi mais la véritable robe-noire que nous sommes venus visiter et c'est sa prière et non la tienne que nous voulons apprendre." Ces bons sauvages n'avaient jamais vu ni prêtre ni ministre, de toute leur vie. Ils étaient arrivés au poste, pendant que nous étions à la prière du soir. Quelque affidé du ministre lui avait conduit ces nouveaux venus et leur avait dit, comme de raison, que celui-là était la véritable robe-noire ; mais ces braves gens ne voulaient être que catholiques, car pendant tout l'hiver nos catéchistes avaient enseigné les prières et le catéchisme aux deux familles entières. Seulement ils avaient fait la faute de ne pas me les amener eux-mêmes, et ils avaient failli être victimes de leur simplicité et de leur bonne foi. Vous le voyez, mon R. P., nos catéchistes sauvages ont un zèle extraordinaire pour la conversion et l'instruction de leurs frères, et généralement ces derniers répondent parfaitement bien aux soins qu'on leur donne. Les voyages qu'ils entreprennent de trois à quatre cents milles, uniquement pour se faire baptiser, le prouvent assez. J'espère que le bon Dieu ne cessera de répandre ses bénédictions

sur nos faibles travaux et que ces sauvages qui, ont une foi si vive et une piété si ardente, continueront à marcher dans le chemin de la vertu. Ah oui, c'est la grâce que je vous prie de demander à Dieu pour eux.

J'aurais encore bien des choses à vous dire sur les autres œuvres que nous avons faites en revenant en Canada, mais je crains réellement de vous ennuyer.

Au reste nous pourrons y revenir plus tard, si besoin est.

J'ai l'honneur d'être,

Mon Révérend Père,

Votre dévoué frère en J. C.,

A. M. Garin, Prêtre,
O. M. I.



MISSION DE WAMONTASHING.

Rivière au Désert, 1er sept. 1854.

Mon Révérend Père,

Me voici heureusement de retour de ma mission chez les Têtes-de-boule. Comme je sais que vous aimez à recevoir des nouvelles d'une mission à laquelle vous portez beaucoup d'intérêt, je m'empresse de vous faire connaître les bons sentiments dans lesquels j'ai trouvé cette année ces diverses tribus, et les bonnes dispositions que j'ai remarquées en général pour profiter de la grâce, que notre Dieu tout bon leur procure de préférence à tant d'autres.

La désignation spéciale qui a été faite de certains postes, pour les exercices de la mission, facilite maintenant beaucoup l'œuvre du missionnaire et économise, pour l'avantage des sauvages, un temps qui aurait été perdu à courir d'un lieu à un autre.

Au premier poste que j'ai visité cette année, les Algonquins du Grand Lac, ceux du Lac à la Truite et quelques familles de Témiskaming et d'Abbittibbi, étant venus se joindre à nos indiens de la Gatineau, ont formé, tous ensemble, une assez belle réunion, que notre chapelle pouvait à peine contenir. Un double but, il est vrai, avait amené, cette année, tous ces pauvres gens aux exercices. Ils venaient certainement pour y rencontrer la *Robe-noire* et profiter de son passage en recevant ses instructions et les autres grâces de la mission ; mais ils y venaient aussi pour prendre des informations, sur la colonisation qu'ont déjà entreprise les indiens de la Rivière au Désert. Il est bon que je vous dise, mon Rév. Père, que

la pensée de se mettre à cultiver la terre préoccupe nos sauvages, depuis quelque temps: l'avenir seul nous apprendra si cette pensée sera enfin réalisée.

A l'autre poste, celui qui est situé à la tête du St. Maurice et qui est le poste de Wamontashing, se sont réunis les sauvages qui parcourent les forêts et les lacs avoisinant cette belle rivière, y compris ceux de Kikendache et de Wamontashing et quelques sauvages venus de Mikitkan, ensemble trois cents personnes. Vous pensez bien, mon Rév. Père, que je ne m'étais dirigé vers ce poste, éloigné de 450 milles de notre résidence de la *Rivière au Désert*, qu'après avoir entièrement terminé ma mission auprès des tribus algonquines ; et encore à mon départ je ne prévoyais pas les nombreux accidents qui devaient, en retardant beaucoup ma marche, me faire passer par de bien pénibles épreuves. Si je vous en parle maintenant, c'est pour vous prier d'en bénir avec moi le bon Dieu, qui ne les avait permises, à ce qu'il m'a paru, que comme des moyens pour préparer les voies à sa grâce en faveur des sauvages que j'allais visiter. Nous naviguions donc en toute confiance pour nous rendre à Wamontashing ; la première semaine de cette navigation s'était passée sans que rien contrariât, ou pût contrister notre marche, quand un jour la rencontre d'un canot contenant deux familles de la tribu des Têtes-de-boule vint nous navrer le cœur. Tout dans ce canot respirait l'affliction et la souffrance ; à sa première vue, je témoigne mon étonnement de ne pas apercevoir le mari de l'une des femmes qui étaient dans le canot : "le voilà," me répond la femme affligée, en me montrant cet homme au fond du canot : et aussitôt des larmes abondantes s'échappent de ses yeux. Ce pauvre homme paraissait plus mort que vif ; la maigreur de son corps et la pâleur de son visage annonçaient toutes les fatigues qu'il avait endurées et les grandes privations auxquelles lui et sa famille avaient été assujettis.

Depuis plusieurs jours, en effet, ce chasseur parcourait inutilement la forêt, sans faire la rencontre d'aucun animal. Pressé toujours plus par la faim et affligé de celle de sa femme et de ses enfants, auxquels il n'avait rien à offrir, il entreprend une dernière fois une course en quelque sorte désespérée: mais, ayant poussé trop loin, ses forces ne purent le ramener le soir auprès de sa famille. Le lendemain, la pauvre femme se mettant à sa recherche le retrouve enfin dans le bois et le ramène péniblement à la cabane; jugez dans quel état. Depuis ce moment, la mousse et les racines que cette pauvre femme a pu déterrer ont été l'unique nourriture de cette famille infortunée. Une contrariété d'un autre genre nous vint d'où, ce semble, nous devions moins l'attendre; nous n'étions encore qu'à la seconde semaine de notre marche, et voilà que nous faisons la rencontre d'un second canot. Le sauvage qui le montait, feignant de croire que la voie que nous voulions suivre n'était pas la meilleure, s'offre à nous faire passer par le chemin le plus avantageux, lequel, nous dit-il, nous fera éviter la longue chaîne des rapides, qu'autrement nous rencontrerions indubitablement. Confiant à l'excès, je laisse guider la marche à mon nouveau pilote, qui, il faut l'avouer, jouait fort bien son rôle. Quand je m'aperçus que ce nouveau chemin était on ne peut plus effroyable, nous étions pris dans un piège, duquel il était alors impossible de nous échapper: c'était un piège de dure charité. Je ne pouvais m'expliquer comment ce sauvage, qui d'ailleurs me paraissait bon, m'avait piloté de cette façon, lorsqu'au troisième jour de cette singulière rencontre on me présente sur le rivage le premier chef des Têtes-de-boule, lequel avait été tellement épuisé par la faim qu'il avait presque perdu l'usage de ses jambes; son corps était devenu semblable à un squelette; il paraissait conserver à peine un souffle de vie. C'était ce brave homme, qui, se voyant dans l'impossibilité de se rendre au poste où devaient avoir lieu les exercices de la mission,

poste d'où il était éloigné de sept journées de marche, avait imaginé cette ruse de me faire détourner de ma voie, pour que je passasse par l'endroit où il se trouvait. Ce bon chef ramasse cependant toutes ses forces, pour me faire ses excuses en ces termes :—*Robe-noire tu vois combien proche je suis de cesser de vivre ; si je ne t'avais pas envoyé chercher, pour te faire passer par ici, je serais peut-être mort sans avoir le bonheur d'être fait ami de Dieu. Tiens, robe-noire, je ne suis pas fâché de ce que j'ai contrarié ton voyage ; je ne puis pas me repentir d'avoir trouvé le moyen de recouvrer l'amitié du Grand-Esprit.*—Jugez si je lui accordai son pardon et quels sentiments se passaient alors dans mon cœur.

Outre ce chef, qui avait failli mourir de faim et que je laissais un peu mieux quant au corps et grandement consolé d'ailleurs, trois autres chasseurs avaient succombé à ce fléau, il y avait peu de jours, et huit familles entières avaient failli en devenir victimes, dans la même contrée. Pauvres enfants des bois ! qui ne serait pas touché de leur sort doublement malheureux ? le plus souvent, mourants de faim et privés de tout secours religieux.

Comme vous le voyez, mon Révérend Père, ma marche était suffisamment retardée par ces divers contretemps, mais je n'étais pas au bout de mes misères. Le lendemain de cette pénible, mais consolante entrevue, sur le point de partir, deux de mes hommes de canot me quittent, malgré mes instances pour les retenir, et je reste avec un seul homme pour me rendre à ma destination ; ce trajet était cependant encore assez long. Obligé de payer de ma personne, si je voulais qu'il ne m'arrivât rien de pire, j'aidais mon unique compagnon, de mon mieux ; pour cela, me livrant de tout cœur à un travail au-dessus de mes forces, j'eus bientôt succombé à l'excès de la fatigue. Dès le deuxième jour de ce nouveau départ, n'en pouvant plus et me sentant, je puis dire, grièvement malade, force fut d'arrêter. Nous étions alors à

l'entrée de rapides longs et dangereux, et sur un sol où ne se voyaient, çà et là, que quelques troncs d'arbres, noircis par un incendie qui avait laissé le rocher à nu. Représentez-vous, mon R. P., un pauvre missionnaire étendu sur ces terres désolées, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, dévoré par une fièvre ardente, n'ayant que l'eau de la rivière pour se désaltérer, qu'un pauvre enfant des bois pour compagnie et attendant tout, uniquement de la providence; comme il peut bien dire alors: *Notre Père qui êtes aux cieux*! Aussi ce que jamais ni médecin, ni médecine n'aurait fait, la providence l'eût bientôt accompli: après deux jours passés, il est vrai, dans une grande souffrance, tout à coup je me trouve changé et capable de continuer ma route jusqu'à son heureux terme. Dénué de tout secours humain, j'avais naturellement invoqué celui qu'on ne prie jamais en vain; voilà tout le secret. Et certes, ce n'est pas dans ma vie de missionnaire surtout, la première fois que j'ai éprouvé combien la providence de Dieu aime à veiller sur ses enfants. Si quelquefois elle paraît nous faire attendre, c'est qu'elle veut nous rendre plus attentifs aux effets de sa protection toute maternelle.

Maintenant, mon R. P., vous dire le sentiment de bonheur que j'éprouvais en arrivant au poste de Wamontashing, après tant de traverses, lorsque surtout j'aperçus le village improvisé de mes sauvages autour de la chapelle, c'est chose impossible; de la part de ces bons indiens, c'est toujours la même expression de reconnaissance envers Dieu quand, leur missionnaire étant arrivé au milieu d'eux, ils peuvent l'entourer, entendre sa voix, lui raconter leurs misères, lui communiquer leurs sentiments divers, lui exposer les besoins de leurs âmes, l'entretenir des privations qu'ils ont endurées et, par-dessus tout, recevoir de lui les avis et les exhortations pour régler leur conduite. Il faudrait, comme eux, avoir passé par les épreuves de l'isolement, surtout au sujet des secours

religieux, pour se faire une idée du bonheur qu'ils ressentent alors. La parole du prêtre est pour eux, pendant ces heureux jours, le baume précieux qui ferme toutes leurs plaies.

Venons maintenant à la mission elle-même. Dès le soir de mon arrivée à Wamontashing, les hommes des diverses tribus, ayant à leur tête leurs chefs, vinrent me saluer : en m'abordant, l'un de ces chefs m'adresse au nom de tous la parole en ces termes :—*Robe-noire, que nous sommes heureux de te voir ! nous craignions beaucoup que tu ne fusses déjà passé, et que par là notre voyage ne fût inutile ; mais puisque le Grand-Esprit nous procure la faveur de te rencontrer, nous nous efforcerons de profiter de ta visite, en suivant tes conseils. Puisses-tu laver nos âmes et les rendre belles aux yeux du Grand-Esprit. Tu sais bien que dans les bois nous ne sommes pas toujours bons priants, comme tu nous enseignes de l'être. Le mauvais esprit ne cesse pas de nous tendre des piéges, avec son eau de feu et par l'exemple des mauvais. C'est pour ces raisons que nous nous sommes dit : sortons des bois, allons trouver la robe-noire, afin qu'il nous rende de nouveau l'amitié du Grand-Esprit. Tu nous vois ici tous présents, à la réserve de quelques-uns qui n'ont pas voulu se priver de l'eau de feu et qui te fuient. Nous te prions de laver nos âmes, afin que nous ne suivions pas le mauvais exemple.* J'eus bientôt une preuve de cette vérité, que les mauvais sauvages sont comme les mauvais chrétiens ailleurs ; ceux qui ne veulent ni se corriger ni être repris fuient la présence du prêtre. Tandis que je contemplais avec bonheur ce bon peuple, composé de diverses tribus, se réunissant par troupes et se communiquant leurs divers sentiments, à l'occasion de la visite de leur missionnaire, j'aperçus un homme, se séparant des autres, entraînant avec lui sa femme et ses enfants et entrant dans son canot tout disposé à partir. J'eus bien vite compris le motif de cette conduite, qui contrastait si fort avec

l'air de contentement de tous les autres. On avait eu jusque-là des soupçons que cet homme avait pratiqué la jonglerie l'hiver dernier; on ne s'était guère trompé. Sa conscience coupable et troublée, et la crainte d'une réparation humiliante, qu'il pensait bien qu'on exigerait de lui, le portaient à cette fuite, également inconsidérée en elle-même et tout à fait malheureuse pour lui.

Le jour de mon arrivée à Wamontashing était celui de la veille de la Fêté-Dieu; je fus bien aise d'inaugurer, le lendemain, les exercices de ma mission, par une de ces cérémonies du culte catholique qui, partout où se rencontre la foi, remuent si profondément les âmes; pouvais-je avoir un meilleur moyen pour les disposer plus favorablement? Je fis en conséquence tous les préparatifs que la pauvreté des lieux pouvait permettre, afin de célébrer cette fête avec solennité. Je ne vous représenterai pas ici, mon R. P., notre procession, composée de tous nos Indiens s'avançant tranquillement et avec une vraie dévotion sur le gazon de la prairie, entre deux rangées d'arbres, qui formaient une belle allée. Je ne vous parlerai pas non plus de notre garde d'hommes sauvages, escortant le St. Sacrement, l'arme au bras; mais je dirai en résumé que tout dépassa nos espérances. Si la pensée de ne pouvoir pas déployer la pompe que l'on déploie dans les villes catholiques en ce jour me préoccupait un peu, du moins, je me complaisais dans cette pensée, que nous honorions de notre mieux Notre Seigneur dans son sacrement, et que nous jetions par là une semence de religion et de civilisation dans des esprits encore bien matériels. Je pus, à l'aide d'une si belle préparation, employer avec fruit tous les jours qui suivirent au ministère de l'instruction et de la confession. Dès le début, le grand nombre s'empresse d'en profiter, ainsi que des autres secours que la religion leur fournit dans cet heureux temps. J'avais cependant remarqué, dès les premiers jours aussi, que tout mon monde n'était pas dans les mêmes bonnes dispositions.

Un certain nombre, même, usait à mon égard d'une gène, qui me fit craindre avec raison que l'homme ennemi n'eût semé la zizanie dans le champ du père de famille. Je ne savais d'abord comment m'expliquer ce refroidissement ; mais voyant, après deux jours d'attente, que ces gens-là ne se décidaient à aucune démarche, je m'adressai à l'un d'eux, dont chaque année j'avais été satisfait, et lui exposai ma surprise à ce sujet et la peine que j'en ressentais.—*Tu sais bien, mon père*, me dit celui-ci, *qu'avant d'aller trouver la robe-noire, il faut se réconcilier avec les autres : eh bien ! il y a division parmi nous. Il y en a qui cet hiver ont volé les terres des autres et ont ruiné leur chasse, et ceux-là ne veulent faire aucune satisfaction : c'est bien plus encore, ils se moquent de nous. Il faut que tu appaises ces troubles ; alors tu nous verras empressés à remplir nos devoirs de religion.*—Je vis bientôt qu'il y avait plus d'entêtement que de tout autre chose dans cette dispute. Je dus donc faire jouer bien des ressorts et présenter bien des considérations, pour les décider à des sacrifices mutuels, si nécessaires pour le bien de la paix et surtout pour la tranquillité de leur conscience dans la circonstance actuelle. Je doutais encore du succès, lorsqu'un des chefs nommé Pitecxwe, se levant le premier, touche la main aux autres en signe d'amitié et engage tous les hommes à en faire autant. Cet exemple fut décisif. M'ayant ensuite fait part de leurs difficultés, elles furent bientôt applanies ; et toutes les querelles cessèrent. Dès ce moment cette froideur première fit place à la plus vive expansion ; aussi depuis cette réconciliation, je n'eus qu'à me réjouir des dispositions heureuses de tous ; et ils ne négligèrent aucun des moyens que la grâce leur présentait pendant le cours de ces exercices.

Il ne faut pas, mon Révérend Père, que j'oublie de vous raconter un trait, dans lequel on voit l'attention de Dieu en faveur de nos sauvages, à retirer le bien même des plus grands

crimes. Pendant les exercices de cette mission de Wamontashing, un des sauvages se tenait ordinairement derrière tous les autres. Il me semble découvrir dans cette singularité quelque chose d'extraordinaire; ici encore, je laisse faire quelques jours, puis j'aborde mon homme et veux savoir de lui la raison de cette conduite si particulière.—*Robe-noire*, me dit-il alors d'un ton timide et plaintif, *je ne prie pas moi* (*je ne suis pas chrétien*); *au contraire, je te fuyais toujours parceque je ne voulais pas quitter la liqueur de feu; mais l'hiver dernier j'ai été saisi d'horreur à un spectacle déchirant dont j'ai été témoin. Il y avait parmi nous une femme qui disait quelques fois: il me faut de la chair; je veux manger de la chair: on ne comprenait pas pourquoi elle parlait ainsi; lorsque, un soir, prenant son couteau, elle l'enfonce dans le sein de son enfant et dans un état de fureur qui ne peut pas s'exprimer, elle le fait rôtir et le mange à la clarté du même feu. Saisis d'horreur nous nous enfuîmes tous de ce lieu maudit. En même temps mon cœur changea; il me semblait que je devais embrasser la prière* (la religion) *qui défend ce crime. Voilà pourquoi je viens te demander de m'instruire et de me recevoir à ta prière.*—Je dus prendre du temps sur mes autres occupations pour répondre aux désirs d'une âme que la grâce dirigeait vers moi par une voie si extraordinaire.

J'allais terminer les exercices de cette mission, quand arrivèrent encore à Wamontashing deux ou trois familles misérables, on peut dire, plus que toutes les autres. On les reçut avec le plus grand empressement et la charité la plus vraie; et on les traita avec une franche cordialité. A voir ces squelettes ambulants, aux joues creuses, portés sur des jambes qu'ils pouvaient à peine traîner, on apercevait bien vite les ravages de la faim la plus horrible, qu'ils avaient eue à endurer. Vous dire la satisfaction de ces pauvres gens de se trouver ainsi parmi leurs frères et en ce temps de mission; c'est impossible. Représentez-vous

des condamnés à mort allant être exécutés et recouvrant subitement leur liberté : cela seul vous en donnera une idée. Ce dernier acte de charité attirera, j'espère, sur le grand nombre qui y a pris part, des grâces de persévérance.

Je dus cependant, moi-même, avant de faire mes préparatifs de départ, les exhorter tous fortement à persévérer dans leurs bons sentiments, surtout par la considération des motifs pris de leur position, et des évènements qui les avaient tout récemment si fort attristés. Je leur parlai de la mort funeste de quatre de leur jeunes chasseurs, pendant l'hiver dernier ; j'appuyai principalement sur cette considération que, quels qu'ils soient, étant le plus souvent privés à la mort de l'assistance du prêtre, ils doivent se maintenir dans la ferveur ; qu'il leur était donc nécessaire de se préserver autant que possible de tout péché et surtout de s'exciter souvent à la contrition, pour suppléer de leur mieux à tout ce qui leur manquait d'ailleurs. Je m'aperçus bientôt que toutes ces paroles faisaient une forte impression sur plusieurs d'entr'eux, qu'elles semblaient même plonger dans une rêverie profonde. Aussi quelques moments après, tandis que, revenant de la chapelle, je passais devant les loges des sauvages, un des chefs me prie d'arriver jusqu'à lui ; et réunissant alors tous les hommes, après s'être recueilli quelque temps, il m'adresse la parole en ces termes. "*Robe noire, notre Père, tu te souviens, de ce que tu nous as dit ce soir et qui est si vrai. Nous savons que nous devons mourir et que nous pouvons mourir bien vîte, car la chasse devient très-rare. Quel est celui qui peut dire qu'il n'offense pas le Grand-Esprit dans le bois ? Et pourtant pouvons-nous voir la Robe-noire à notre mort ? tu viens nous rappeler le danger et tu nous quittes. Que n'avons-nous pas fait pour te décider à rester au milieu de nous ? et que ne ferions-nous pas si tu voulais te décider à y rester ? tu n'as qu'à parler et on t'obéit ; ce que tu commandes, on le fait : il*

semble qu'on ne remue que par tes ordres. Parles, et dis-nous de te bâtir une maison : dans deux jours tu en auras une. La nourriture ne te manquera jamais ; tant que l'ours, l'orignal, le caribou parcourront nos forêts, le meilleur sera pour toi. Est-ce que les Algonquins ont jamais fait quelque chose pour toi ? ils te disputent un pouce de terre ; si tu leur donnes des conseils, ils ne t'écoutent pas ; la liqueur de feu leur fait perdre la raison ; et néanmoins tu aimes mieux rester au milieu d'eux, qui sont un si petit nombre, que de demeurer au milieu de nous qui sommes quatre fois plus nombreux." Ensuite s'adressant à ceux qui l'entouraient ; *Cela n'est-il pas vrai* (tapwena), leur dit-il, *cela n'est-il pas vrai ?* et tous lui répondent : *c'est vrai* (Tapwe), *c'est vrai.* Puis il se tait pour attendre ma réponse. Vous pouvez bien penser, mon R. P., quelle fut cette réponse. Je leur dis cependant que je ferais part de leur juste demande à l'Evêque (au grand priant) ; mais tout cela ne parut pas les satisfaire beaucoup.

Cependant, mon R. P., quel bien la présence du prêtre n'opèrerait-elle pas au milieu de ces diverses tribus. C'est au prêtre seulement que ces pauvres gens ont une confiance entière, quoique cependant le prêtre ne manque pas de les punir quand ils manquent à leurs devoirs. Eh bien ! ceux même qu'il punit, reconnaissant qu'ils l'ont mérité, ne l'en recherchent que toujours plus. Leurs passions et leurs misères temporelles surtout peuvent bien leur faire perdre quelques fois de vue le soin de leur âme ; mais ils ne sont contents que quand ils ont pu décharger leur conscience dans le sein du prêtre. Oh, non ! ce n'est pas dans le suicide que les pauvres sauvages chercheront à étouffer le remords, comme cela n'arrive que trop souvent dans certaines nations civilisées, mais bien dans le cœur du missionnaire, auquel ils sont bien aises de confier toutes leurs peines. Il est vrai que malgré que tous leurs souvenirs portent les indiens à vivre toujours ainsi isolés dans les bois, depuis quel-

que temps on commence cependant à remarquer en eux quelque chose qui les porterait à un commencement de civilisation : mais ce qui leur manquera toujours pour donner suite à cette propension comme pour bien d'autres choses, c'est la constance, qui est certainement la qualité morale dont ils sont le plus dépourvus.

A défaut du prêtre résident au milieu de ces pauvres habitants des bois, il est toujours consolant de remarquer le bien que fait, à ceux surtout qui en suivent régulièrement les exercices, la mission qui leur est donnée chaque année dans divers postes, par les soins de nos seigneurs les Evêques du Canada et aux dépens des fonds de l'association de la propagation de la foi. C'est au point, qu'un bon nombre de ces chrétiens, devenus fervents à l'aide de la seule visite périodique du prêtre, quand ils se sentent malades et qu'ils se croient près de leur fin, sont portés comme irrésistiblement à se faire transporter là où ils pourront rencontrer le missionnaire, pour recevoir les sacrements avant d'aller paraître devant Dieu. Mais ce qui est triste aussi, c'est que ceux qui évitent de se rendre à ces exercices fuient aussi le prêtre dans toutes les occasions, par la crainte d'être troublés dans leur vie criminelle et meurent d'ordinaire avec des signes presqu'assurés de réprobation. Cette année même, quatre personnes du Grand Lac sont venues rendre leur âme à Dieu auprès de notre résidence de la Rivière au Désert, tandis qu'un peu plus bas, quatre autres qui fuyaient le prêtre, même pendant la mission, pour ne pas abandonner la boisson, ont trouvé également cette année leur fin dans l'excès de l'usage de cette eau de feu.

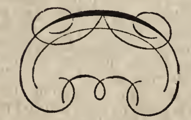
Vous le voyez, mon R. P., les épreuves et les difficultés ne m'ont pas fait défaut : j'en bénis Dieu, ainsi que des fruits de salut et des consolations qui ont été en proportion. Me voilà maintenant délivré de tout danger, me reposant du peu que j'ai enduré pour les âmes de mes chers sauvages. Ces épreuves et ces fatigues passées ne

me font que mieux goûter et apprécier à sa juste valeur l'avantage de me trouver au sein de la famille.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.,

P. ANDRIEUX, O. M. I.



MISSION DE LA RIVIÈRE ROUGE.

L'Ile a La Crosse, le 20 janvier 1855.

Mon Révérend Père,

Votre lettre m'est heureusement parvenue vers la fin du mois d'août de 1854. Elle m'a tenu lieu de journaux, qui ont peu de circulation dans nos contrées. Si les feuilles publiques sont des indices de civilisation, je suis forcé d'avouer que nous en sommes encore bien éloignés. Recevez mes très-sincères remercîments pour les nouvelles que vous avez eu la bonté de m'y annoncer. Elles m'ont fait un bien grand plaisir, ainsi qu'à ceux qui, comme moi, se sont sequestrés dans ces contrées obscures du Nord, pour y gagner à Dieu des âmes rachetées aussi bien que nous au prix de son sang. Puisque vous avez la bonté, mon cher Père, de m'égayer de temps en temps par d'aimables lettres, pour ne pas contracter envers vous de trop grosses dettes, j'essaierai aussi de vous dire un peu nos faibles travaux et les effets que la grâce ne cesse d'opérer parmi les sauvages que nous évangelisons.

La nécessité d'une religion est sentie généralement chez toutes les tribus du Nord, à part peut-être une partie de la tribu des *Cris*, à laquelle la passion honteuse et la boisson, sa triste devancière, ne permettent pas d'élever ses pensées au-dessus de la matière. Aussi ne reconnait-elle pour Dieu que son ventre. Je n'ai pas de données précises sur les Esquimaux et les nations qui les avoisinent, mais s'ils ont des idées de religion, ce ne sont pas sans doute les blancs qui trafiquent avec eux qui les leur ont communiquées; ils ne

peuvent leur faire présent que de ce qu'ils ont, des passions effrénées, des blasphèmes affreux, des scandales continuels, et une orgueilleuse impiété. Un grand nombre des tribus plus rapprochées de nous semblent ne soupirer qu'après l'arrivée d'un prêtre, qui les dégage des liens de l'ignorance et de la superstition dans lesquelles elles se sentent plongées ; au moins si elles sont condamnées sur cette terre à traîner une si triste existence, elles pourraient concevoir l'espérance d'une vie meilleure.

Le bien à faire serait immense, si les moyens pécuniaires et la trop grande pénurie de prêtres ne venaient se mettre en travers des désirs de ces âmes abandonnées et de ceux qui n'aspirent qu'à leur porter du secours. Quoique la propagation de la foi nous fasse des allocations qui peuvent paraître très-fortes à ceux qui ne connaissent pas nos missions, les quatre postes que nous avons établis, qui sont ceux de l'Ile à la Crosse, d'Attabascaw, du Fond du Lac et du Lac à la Biche, ainsi que celui du Grand Lac des Esclaves, à l'établissement duquel nous nous occupons maintenant, non seulement suffisent à absorber tout, malgré la gêne où nous nous mettons, mais nous rendent impuissants à entreprendre d'autres établissements, si toutefois avec une scrupuleuse économie nous ne sommes point forcés à abandonner une de ces missions. Je ne vois pas de remède à y apporter, à moins que le bon Dieu ne brise les obstacles qui nous arrêtent. La mission la plus éloignée de la Rivière Rouge serait celle du Grand Lac des Esclaves; la distance est d'environ 500 lieues. Sustenter nos missions et aller au secours de ceux que la grâce prévient si visiblement sont, pour les prêtres qui en sont chargés, le sujet de bien des inquiétudes. Ces inquiétudes, jointes aux misères inhérentes au pays, nous mettent souvent dans la douce nécessité de nous jeter dans les bras de celui qui est venu mettre le feu sur la terre pour que notre courage ne défaille point, et pour qu'il trouve la force néces-

saire dans les sacrifices que Dieu demande de nous.

Au printemps et en automne, tous les sauvages se réunissent autour de nous pendant l'espace d'un mois. Une fois arrivés, les occupations ne nous manquent pas : confesser, prêcher, catéchiser, faire apprendre les prières, leur faire l'école pour les rendre capables de lire et d'écrire, ensuite répondre à toutes leurs questions, écouter leurs harangues : tout cela rend notre temps court, si court que si nous voulions les contenter nous ne prendrions aucun sommeil. Outre ces deux époques, ils arrivent souvent par bandes et ne restent ordinairement que le temps nécessaire pour faire leurs emplettes au fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à moins qu'ils ne soient venus pour se faire instruire, ou pour se préparer à recevoir les sacrements, ce qui n'est pas rare aux approches de nos grandes fêtes.

Pendant l'hiver, nous ne faisons presque pas d'excursions, à moins que ce ne soit proche des habitations des blancs, pour ne pas nous exposer à périr de faim et de froid, et aussi lorsque nous sommes appelés pour des malades. Nous tâchons d'y suppléer pendant l'été, où les dangers sont moins grands. Nous nous dirigeons alors vers les lieux où nous savons que les sauvages se tiennent tant soit peu nombreux, quelques fois à la distance de cinq à huit journées, afin d'avoir le temps de les instruire avec plus de soin, de mettre par notre présence une digue à leurs mauvais penchants, et aussi de les habituer à des actes des vertus chrétiennes que nous faisons en public. Cette manière d'instruire, quoique dure pour le prêtre, est toujours suivie des meilleurs effets ; toujours les sauvages qui y assistent en deviennent meilleurs et laissent apercevoir dans leur manière de vivre des changements prodigieux, que la religion seule peut produire. J'en ai assez l'expérience pour pouvoir le dire, il n'y a que la religion qui civilise. J'ai dit que ces voyages étaient durs pour le prêtre : oui, en quittant son humble demeure,

il doit quitter toutes espèces de répugnances, manger ce qu'il trouvera, tel qu'il le trouvera ou tel que les sauvages voudront le lui donner, si toutefois ils lui donnent quelque chose; ne point avoir l'air d'hésiter d'en avaler à grosses bouchées, s'il veut qu'on continue à lui faire charité; et si le cœur bondit, le meilleur dans ces occasions est de tourner la vue du côté opposé à la nourriture. Puis la faim est une bonne cuisinière, elle a toutes les bonnes qualités, excepté lorsqu'on manque absolument de vivres, ce qui arrive assez souvent. Il est vrai que celui qui daigne prodiguer ses soins, même aux passereaux, veut bien aussi soulager ceux qui travaillent à faire connaître son nom à des tribus si dignes de pitié, et qu'au moment où la détresse semble le plus les menacer, sa main bienfaisante s'ouvre pour les remplir de biens. Accompagnant les sauvages, le prêtre hérite d'un grand nombre de leurs misères; mais il ne peut pas sauver les âmes sans se faire tout à tous, et, pour ainsi dire, se confondre avec eux. Cependant il se croit largement récompensé lorsque, au travers des murmures de la nature, il s'aperçoit que ses prières n'ont pas été stériles, que la grâce a fécondé ses paroles et que les esprits commencent à comprendre la nécessité de la pénitence et se résignent à l'embrasser.

Il n'y a que la grâce de Dieu qui puisse porter les sauvages à s'armer contre eux-mêmes du fouet de la mortification, eux qui s'aiment tant et qui craignent tant de mourir. Cependant nous en voyons qui feraient rougir beaucoup de bons chrétiens des pays civilisés. Nous voyons des gens peu instruits encore de la nation des *Cris*, d'un caractère violent, à passions vives, qui, il n'y a pas longtemps, auraient cru une grande folie de se refuser quelque chose, parce qu'ils ignoraient la folie de la croix, se prendre corps à corps avec leurs passions, continuer avec courage une lutte longue et cruelle, afin de s'assurer du bonheur éternel dont nous ne cessons de leur parler. Ce sont là, on peut dire, de vrais soldats de Jésus-

Christ, qui se font violence pour ravir le ciel. Aussi y en a-t-il plusieurs qui depuis leur baptême n'ont point offensé Dieu grièvement, et qui en s'accusant des petites fautes fondent en larmes, parce que, disent-ils, ils ont été traitres à leur Dieu. Il y en a qui, quoique habitués à fumer, en esprit de pénitence s'en privent les jours de dimanche et de fêtes, par respect pour ces jours consacrés au Seigneur. J'en ai questionné quelques-uns, pour savoir s'ils souffraient beaucoup de ne pas fumer ces jours-là; ils m'ont assuré qu'ils aimeraient mieux jeûner que de se refuser la pipe. Cependant ils ont fait ce sacrifice sans y avoir nullement été poussés par les prêtres. Un sauvage Cri, voyant sa jeune fille malade, commande un jeûne de trois jours à toute sa famille, pour obtenir sa guérison, et de fait il l'a obtenue. Un grand nombre de Cris et de Montagnais, qui ont déjà fait leur première communion, ne comptent pour rien la fatigue et le froid qu'ils éprouveront pendant deux ou trois jours de marche, pour avoir le plaisir de s'approcher de la sainte table. Presque tous les jours, malgré les rigueurs de l'hiver, je vois une vieille montagnaise, quasi octogénaire, se rendre à l'église pour dire son chapelet et adorer Notre Seigneur Jésus-Christ, dans le sacrement de son amour. Etant entrée un jour chez nous pour se faire instruire et en même temps pour se chauffer, elle me dit qu'elle souffrait beaucoup du mal de jambes. Je lui demandai en riant pourquoi elle souffrait.—Peut-être que c'est parce que j'ai fait trop de mal, me dit-elle.—Presque tous les Cris qui prient, et ils sont déjà nombreux, lorsqu'ils sont campés autour de notre habitation, n'iront jamais au fort de la compagnie, même pour se procurer les choses nécessaires, sans nous en demander la permission. Ils voient dans le prêtre le représentant de Jésus-Christ, et ne font rien sans lui demander conseil.

Un vieillard, montagnais exemplaire, ne veut point quitter la mission toutes les fois qu'il y vient, sans avoir vu de près la statue de la Ste.

Vierge, parce que sa vue est faible ; il faut alors lui permettre d'entrer dans le chœur et l'y accompagner. Je lui ai rendu plusieurs fois ce pieux service. Quand il a regardé un moment la statue de Marie, de grosses larmes viennent la dérober à sa vue et le pauvre vieillard, avec une simplicité d'enfant, se met alors à genoux en sanglotant, il fait à haute voix ses adieux à celle qui a porté dans son sein notre salut et notre rédemption, lui recommande tous ses enfants et se recommande lui-même à sa miséricordieuse bonté. Alors il se retire ; il est gai et part content.

Pourquoi ne vous dirai-je pas aussi un trait d'un charmant enfant de six à sept ans, qui, l'hiver dernier, a jeûné à peu près deux semaines du carême, quoique sa mère l'engageât à déjeûner ? Il sortait tous les jours de sa loge pour s'assurer du moment où le soleil serait parvenu à son plus haut point. Un jour qu'apparemment la faim le pressait plus qu'à l'ordinaire, il sortait plus souvent et dit enfin à sa mère :—Maman, oh ! que le soleil est paresseux aujourd'hui, il ne marche presque pas.—Voilà sans doute ce qui nous console dans notre éloignement, dans nos peines et nos privations, et nous encourage à redoubler de zèle pour faire connaître et aimer davantage encore le bon Dieu. Si St. Paul dit aux Thessaloniciens qu'ils sont sa gloire et sa joie, pourquoi ne le dirions nous pas des sauvages, qui font tant d'efforts pour bien vivre ? Mais le démon, qui voit son empire ébranlé, ne battra pas en retraite sans épuiser ses ressources pour soutenir ses droits. C'est ici son vieil empire, où il a été servi et adoré si cordialement et si universellement : aussi il écume de rage et semble déjà avoir choisi ses suppôts pour anéantir la religion dans ces contrées ; mais malgré sa fureur, il arrivera, ce qui est arrivé presque partout où la religion a pénétré, qu'elle sera persécutée, et qu'en passant par les persécutions, elle en sortira beaucoup plus pure et plus belle.

Priez pour nous.

(Signé,) G. Tissot, Ptre., O. M. I.

Notre-Dame des Victoires du lac Labiche.
20 Décembre, 1855.

MON RÉVD. ET CHER PÈRE,

Votre lettre, ainsi que ce que votre bonté a bien voulu y joindre, m'est arrivée le dernier du mois de septembre. Aucune autre occasion pour vous écrire ne s'est présentée avant celle-ci ; j'en profite bien volontiers pour vous mettre un peu au courant de nos petits travaux. Dans ma dernière lettre, j'avais omis de vous parler de deux petites missions que j'ai faites loin de l'île à la Crosse, pour ne pas vous envoyer une lettre trop volumineuse. Aujourd'hui je vais remplir cette lacune, persuadé que ce que je vous dirai, quoiqu'en partie de vieille date, sera bien accueilli. La première de ces missions a eu lieu pendant l'automne de 1853, à quatre journées de l'île à la Crosse, parmi la tribu des Cris du petit poste de la Compagnie de la baie d'Hudson, sur les bords du lac Vert. J'y ai donné les exercices pendant un mois. Quoiqu'elle n'ait pas été aussi satisfaisante que j'aurais pu l'espérer, elle n'a pas été cependant sans produire de bons fruits. La connaissance de la religion a pris de plus grands développements. Ceux qui n'avaient que des désirs bien faibles de la pratique de leur devoir se sont décidés, presque généralement, à travailler avec soin à l'affaire de leur salut ; d'autres qui se tenaient loin des prêtres et que je n'ai pu voir de proche ont déposé quelque préjugé et leur crainte pusillanime, et on les a vus le printemps d'après déclarer, eux mêmes, qu'ils voulaient embrasser la prière. J'ai eu à me féliciter, pendant tout le temps que je les ai instruits, de leur assiduité à assister aux instructions, au saint sacrifice de la messe, et de leur désir de comprendre ce qui est strictement nécessaire pour un chrétien.

L'autre mission, que j'ai faite pendant l'été de 1854, a duré deux mois. Il faut généralement six jours pour s'y rendre de l'île à la Crosse. On appelle cette place Portage de la Loche. Soit fatigue de voyage, soit mauvaise nourriture, j'ai

été attaqué presque en arrivant d'une maladie, qui sans m'empêcher de donner les exercices de la mission m'a cependant fait beaucoup souffrir. Quoique je n'aie rien négligé et que j'aie employé toutes les forces qui me restaient, je regrettais de n'être pas en bonne santé pour donner tous mes moments à l'instruction des sauvages Montagnais qui fréquentent cette place. J'avais à ma suite un jeune sauvage Cris, pour me faire cuisine et m'aider aussi à faire la pêche. Bien que je n'aie pas eu toujours de quoi me rassasier, je ne puis cependant pas dire que j'aie beaucoup souffert de la faim. Pendant l'été, le poisson abonde à cette place; mais souvent les vents, qui y sont violents et fréquents, nous ont empêchés de nous procurer notre nourriture. Outre la pêche, j'avais en réserve un peu de vivres, que je ne visitais que lorsque la faim m'y poussait, parce que je voulais en conserver pour faciliter mon retour à l'île à la Crosse; mais malgré mon économie, j'aurais eu faim bien souvent, si un métis Canadien-Montagnais ne m'avait aidé à vivre.

J'étais attendu à cette place et une famille montagnaise des plus civilisées vint aussitôt m'offrir une maison assez commode, pour y faire les exercices de la mission, se disant heureuse qu'un prêtre voulût l'habiter. Je l'acceptai d'autant plus volontiers qu'elle me mettait à l'abri du mauvais temps, n'ayant qu'une tente pour me retirer. Ma mission se composait au plus de huit à neuf familles, qui étaient presque toutes fort ignorantes des principales vérités de la religion, et aussi beaucoup imbues de leurs préjugés en faveur de leur ancienne manière de vivre. Dans ces petits coins se trouvent aussi des philosophes à la mode, qui font soulever les épaules de pitié, par leur sotte prétention et leurs discours pleins d'ignorance. Cet endroit est le passage de plusieurs brigades de voyageurs, qui transportent au moyen de berges les approvisionnements des différents postes de la compagnie de la baie d'Hudson. Chaque brigade séjourne environ de six à

dix jours, pour porter à dos toutes les pièces de marchandise, jusqu'à une autre rivière où se rendent également d'autres berges pour cette fin, et de la rivière de Mackenzie et d'Attabaskaw. Ce portage est à la hauteur des terres; l'eau en découle des deux côtés, du côté d'Attabaskaw et du côté de l'île à la Crosse, en quantité suffisante pour former des lacs d'un côté, et de l'autre une rivière assez profonde pour y naviguer. Cette apparition des brigades, au lieu d'éclairer nos Montagnais et de leur donner de bons exemples qui les portent à la vertu, ne laisse que des traces de vices, de mauvaises impressions qui rendent difficile la conversion des habitants du pays.

Connaissant leur suffisance ridicule et le grand penchant qu'ils ont vers l'indifférence en matière de religion, je me suis principalement occupé de les instruire de nos grands mystères, tout en leur parlant presque tous les jours du besoin d'humilité et en leur faisant l'histoire de l'homme, de son origine, de sa dégradation, de ses fins dernières et aussi du ricicule de leurs sorcelleries nommées en cris, *manito koso*, et en montagnais *ikanzè*, ce qui veut dire: adorer autre chose que Dieu. J'ai été cru avec peine de quelques-uns sur ce point, tant l'idolâtrie est profondément gravée dans des cœurs vieillis au milieu de ces folies sataniques. Ils ne s'en délivrent ordinairement qu'avec de grandes difficultés. J'ai trouvé de bien bonnes qualités dans quelques-uns et de l'assiduité dans tous. Je les rassemblais quatre fois par jour. Un vieillard seul restait en arrière et ne faisait que de rares apparitions, surtout dans les intervalles des exercices. Je lui demandai s'il ne voulait pas, lui aussi, essayer d'aller au ciel. —Certes oui, me répondit-il, j'y pense souvent; mais parceque j'ai mal vécu jusqu'à présent, tous ceux qui me voient entrer ici ne font que rire de moi, tant que le jour dure. Tiens, disent-ils, lui qui vit si mal, ne va-t-il pas faire des grimaces auprès du prêtre, disant qu'il veut prier; pour le sûr, il n'a pas dans le cœur ce qu'il veut faire pa-

raître au dehors. C'est là la raison qui m'empêche de venir avec les autres.—Je parvins à lui faire comprendre qu'il ne devait pas risquer son salut à cause de quelques railleries, que le moyen le plus sûr de les faire cesser était de se rendre continuellement aux exercices, de leur prouver par une conduite toute différente de la première que ce n'était pas des grimaces qu'il voulait faire, mais qu'il venait commencer la grande réforme de sa vie. Je ne sais pas jusqu'à quel point cette réforme s'est opérée, cependant il a depuis assisté aux instructions et s'est confessé plusieurs fois. L'instruction qu'il en a retirée a été bien faible. Rien de plus difficile que d'inculquer, dans l'esprit des vieux sauvages, même ce qui n'est que strictement nécessaire pour la fréquentation des sacrements.

Vers la fin de la mission je fis faire la première communion à trois personnes, qui me paraissaient assez instruites et dont la conduite était exemplaire. La joie qu'elles en ont éprouvée serait difficile à dépeindre. Quelques autres, presque également instruits, me sont venus demander pourquoi je ne leur accordais pas la même faveur. Je leur ai fait comprendre qu'il ne suffisait pas de savoir la religion, qu'il fallait de plus y joindre la pratique des commandemens qu'elle nous prescrit, pour être admis au banquet eucharistique. Cette réponse seule leur a valu plus qu'une longue instruction, parce qu'ils l'ont bien comprise. Une femme, sexagénaire au moins était au nombre des postulants, avec son fils âgé d'environ 25 ans. Après avoir examiné un moment ma réponse, se tournant vers son fils qui se tenait derrière elle, elle lui dit : " Puisque les choses se font ainsi, mon garçon, tu n'as pas besoin d'y penser pour le moment. Il te reste encore bien de l'ouvrage." Je baptisai ensuite deux grandes personnes, dont l'une avait refusé jusqu'alors la grâce du baptême, ne voulant, disait-elle, être baptisée qu'en même temps que son mari, qui par sa conduite peu sûre ne pouvait être en-

core admis. Dès le commencement de la mission, j'avais aussi régénéré dans les eaux du baptême huit ou neuf enfants. Je suis persuadé qu'un grand nombre feront des efforts pour pouvoir être admis à la sainte table.

Dernièrement Mgr Taché vient de m'écrire que le séjour que j'ai fait chez ces sauvages a obtenu un bien bon effet. L'automne passé, tous ceux de cette place se sont rendus à l'île à la Crosse, pour se faire de plus en plus instruire, ce qu'ils ne faisaient pas avant ce temps. Après que ma mission fut terminée, je regagnai l'île à la Crosse. Ma santé qui était affaiblie demandait un peu de repos. Le Père Vigréville qui avait quitté l'île à la Crosse le même jour que moi, pour aller faire une mission au Lac Froid, n'était pas encore de retour. Mgr. seul était à la mission, n'ayant pu encore se rendre à la Rivière Rouge, pour prendre possession de son siége épiscopal et aussi pour d'autres affaires importantes concernant les missions. Il quitta pour cette fin l'île à la Crosse vers la fin de l'automne, et se rendit en canot à la Rivière Rouge avec deux hommes seulement. Je fus chargé d'administrer la mission, depuis ce temps jusqu'au 11 juin de cette année, époque où l'obéissance m'a envoyé ici. Nous arrivâmes le 24 du même mois, fatigués mes hommes et moi, non pas tant de ramer que du peu de sommeil que nous avions pris pendant notre trajet. Bien travailler le jour, être tourmentés la nuit par des nuées de maringoins, telles ont été les misères de notre voyage. Ces insectes ont été si nombreux cette année qu'ils ont tué plusieurs animaux. L'établissement de cette mission ne date que depuis deux ans. C'est là que le Père Remas a fait ses premières armes dans les tribulations et les misères. Ayant, lui aussi, reçu ordre de quitter ce poste, je ne l'y ai point trouvé à mon arrivée, ni aucun homme à gage. La maison était entièrement vide. Les trois hommes qui m'avaient accompagné dans mon voyage ne devaient pas rester avec moi; c'étaient les serviteurs de la mission de

l'île à la Crosse. A leur départ, je restai seul, si bien seul, qu'à part le dimanche je ne voyais personne. Dépourvu de tout secours humain, n'ayant qu'un peu de viande séchée au soleil et un peu de suif, ma cuisine ne me prenait pas beaucoup de temps. Toutes les fois que je prenais un peu de nourriture, je pesais, je regardais s'il m'en restait encore beaucoup, tant je craignais d'être pris par la famine. Il s'agissait d'économiser, parce que devant envoyer deux hommes à six journées de marche avec des chevaux, au-devant de mon ancien compagnon, le Père Maisonneuve, qui venait de la Rivière Rouge pour partager mes misères, les vivres manquant, je n'aurais pu effectuer mon envoi et alors tous nos effets personnels, et les marchandises qui servent à payer nos hommes à gage n'auraient pu nous parvenir. Les jours, si longs au mois de juin et de juillet, me paraissaient des siècles, surtout lorsque je pensais de quelle manière nous devions nous y prendre pour passer l'hiver si rigoureux dans ces contrées, sans serviteur, excepté celui qu'on disait accompagner le Père Maisonneuve.

La pensée de me mettre solitaire ne m'a jamais beaucoup inquiété ; mais me serait-elle venue ? la courte solitude que j'ai faite m'a assez fortement convaincu que je n'étais pas appelé à cette manière de vivre.

Mon noviciat a été court, mais décisif. D'après les informations que Mgr. m'avait données, mon compagnon devait arriver vers la fin de juillet ; du moins je l'attendais à cette époque. J'avais beau attendre, beau regarder dans le lointain, je ne le voyais pas venir, ma solitude continuait toujours ; car au lieu de prendre la route qui m'avait été indiquée, il avait pris un autre chemin par lequel il ne devait arriver qu'au milieu du mois de septembre. Au moment où j'y pensais le moins, du secours me venait le deux d'août d'où je n'en espérais pas ; Mgr. en arrivant à l'île à la Crosse y trouva ma lettre, où je lui exposais ma position critique. Jusque-là il ne savait

point qué je fusse si délaissé. Il chercha aussitôt un homme, qu'il m'envoya avec la plus grande diligence; ce secours inattendu me remplit de joie, il me semblait que je respirais un autre air que par le passé. Quoique sauvage, cet homme par son habileté à la chasse et par son travail améliora un peu ma position. Enfin mon compagnon arrivait avec tous nos effets, le 19 septembre, après avoir surmonté lui aussi des obstacles de plus d'un genre; mais malheureusement il n'avait point d'hommes à gages. Il y avait deux ans que nous ne nous étions point vus, ce qui nous fit naturellement éprouver un grand plaisir de nous retrouver ensemble.

Le lac Labiche est situé à l'ouest de l'île à la Crosse et touche le 112ème longitude nord et le 55ème latitude ouest, méridien de Londres. Les métis issus de pères canadiens et anglais ont hérité d'eux quelque chose des traits et de la couleur des Européens. Cette mission se compose de trois classes d'hommes: de métis qui en forment la plus grande partie, de sauvages cris et de sauvages montagnais. Le chiffre de ceux qui professent la religion catholique ne s'élève qu'à deux cents. C'est peu; mais il faut vous dire aussi qu'il n'y a que deux ans qu'un missionnaire est venu se fixer au milieu d'eux pour la première fois. Le nombre des infidèles est immense; il faut espérer que peu à peu il diminuera pour augmenter le nôtre. La pensée de la religion semble les occuper en masse. Beaucoup de Cris qui nous avoisinent songent à paraître un peu religieux. Quelques-uns trouvent que notre religion tue trop le vieil homme; ils se disent protestants, parce que cette religion n'en retranche ni n'en corrige rien; mais ce sont plutôt des dehors qu'ils veulent sauver que des conversions réelles. La vue des ministres ne nous fait point ombrage. Un arbre mort ne peut porter que des fruits selon son espèce. Jusqu'à ce que les prêtres fussent venus ici, les métis n'avaient devant les yeux que de mauvais exem-

ples et de la part des blancs qui habitent les forts de la compagnie, et de la part des sauvages qui ne connaissent que le mal. Ils étaient sans instruction et sans religion. Si leurs pères leur avaient laissé quelque débris de religion, ils ne leur en ont laissé aucun exemple. Ils vivent véritablement à la sauvage. Peu faits au travail, accoutumés à attendre les avertissements de la faim avant que de s'en procurer le soulagement, ils sont presque tous à chercher leur nourriture, du jour au jour; conséquemment il n'est pas rare de les voir dans de pénibles positions, par les luttes qu'ils ont à soutenir contre la faim; ce qui ruine bien souvent la santé des enfants, trop faibles encore pour de si longs jeûnes.

La chasse du lièvre, des orignaux, des ours, jointe à la recherche des pelleteries forme toutes leurs occupations; ils tirent de là leur nourriture et leur habillement. Ne sachant ce que c'est qu'économiser, s'ils se trouvent dans l'abondance, ils s'y prennent comme s'ils ne devaient pas en voir la fin. Ils ne peuvent régler leurs repas. Il faut que le dernier soit aussi abondant que le premier.

Les métis comme les sauvages sont esclaves de leur gourmandise. La viande seule leur paraît de la nourriture; le poisson les rebute aussitôt. N'étant encore que nomades, leur temporel en souffre comme le spirituel. Forcés par la nécessité de chercher leur subsistance, ou dans des forêts ou dans l'immense étendue des prairies, ils n'ont ni le temps, ni la facilité de s'instruire; et la plupart sont ainsi exposés à mourir sans le secours de la religion. Je ne perds cependant pas espoir. S'il y a beaucoup de défauts, une grande ignorance surtout, un certain fonds de foi se laisse apercevoir dans presque tous ceux qui se disent priants; et si, ce que nous désirons bien vivement, nous pouvons parvenir à en former une petite colonie, la religion s'emparera de leurs cœurs, dissipera leur ignorance et nous pourrons voir alors germer du bon grain, là où jusqu'à ce mo-

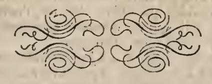
ment il n'a poussé que des épines et des chardons. Mais pour y parvenir, que de choses nous manquent et quel travail! Des écoles des deux sexes sont absolument nécessaires. Les écoles pour les hommes sont sans contredit les premières dont nous doterons le pays. Elles porteront dans eux le grand coup qui annihilera les superstitions sauvages, et fera passer ce goût pernicieux de vagabondage qui, en les privant des soins temporels, les prive encore d'un autre bien plus précieux, du soin spirituel. C'est le seul moyen à prendre pour que notre but puisse être atteint.

Comme les hommes sont occupés à des travaux qui ne leur permettent pas de séjourner longtemps dans leurs maisons pour en régler l'intérieur, et que ce soin est naturellement réservé aux personnes du sexe, il faut nécessairement leur procurer à elles aussi des écoles qui leur apprennent les choses indispensables à leur condition, à bien tenir un ménage, à savoir user économiquement de leur avoir,—ce qui manque entièrement dans le pays. Mais où trouver des instituteurs et des institutrices qui consentent à venir braver les croix, les misères de tout genre et surtout commencer avec un bien faible espoir de succès un travail si pénible? Où trouver de l'argent pour bâtir des maisons, pour réaliser ces projets. Nous n'avons encore qu'une mauvaise maison en bois, que nous devons même transporter le printemps prochain, sur un terrain plus favorable pour un emplacement de mission. Point d'église et encore moins de quoi l'orner. Tout reste encore à faire; mais nous ne désespérons pas. C'est l'œuvre de Dieu; il avancera, j'en ai la croyance, malgré le peu de ressources que nous avons. Prions, mon cher père, celui qui a l'empire sur les cœurs, pour qu'il daigne échauffer ceux à qui leur fortune permet de venir au secours de notre pauvre mission; par leurs petits sacrifices, ils deviendront missionnaires, et contribueront à sauver bien des âmes qui ont tant coûté à notre aimable Sauveur. Ce sera par leur moyen que leurs

frères verront se dissiper les ténèbres, dans lesquelles ils sont encore ensevelis en si grand nombre, et dilateront les flancs de l'église notre mère commune. Ils auront trouvé le rare secret d'amasser des trésors pour le ciel, tout en échangeant des choses terrestres et périssables contre des biens éternels. Ces richesses, ils ne les laisseront point en quittant la terre, ils les porteront dans le ciel où ils en jouiront : là ni la teigne, ni la rouille ne les attaqueront. Prévoyantes dans l'administration de leurs biens, les âmes généreuses en placeront à cent pour un dans la banque du Seigneur, dont les trésors sont inépuisables. Puisque l'aumône couvre la multitude des péchés, quelle assurance, pour ceux qui la font, de payer leurs dettes et de s'assurer le bonheur éternel ! J'ai donc une grande confiance, mon cher père, dans vos prières pour cette fin, et si je ne puis rien faire moi-même, je prierai du moins le bon Dieu de tout faire pour l'amour de son nom.

Veuillez, mon cher père, compter sur les marques de respect et d'affection de votre frère,

(Signé,) TESSOT,
O. M. I.



MISSION DU LABRADOR.

St. Roch de Québec, le 21 novembre 1855.

Mon Révérend Père,

Il y a maintenant deux mois que je suis de retour de ma mission sur la côte du Labrador. Il est grand temps que je vous rende compte de ma première excursion dans ces parages; mais avant tout, permettez-moi de vous témoigner ma bien vive reconnaissance de la bonté que vous avez eue de m'envoyer à ces pauvres âmes, si dénuées de secours spirituels, vu leur éloignement des grands centres. Que je serais heureux, me disais-je dès mon noviciat, s'il plaisait au bon Dieu de m'envoyer travailler dans cette partie de sa vigne! Quelle ne fut donc pas ma joie lorsqu'on m'apprit d'abord, il y a trois ans, que cette mission, qui faisait autrefois partie du diocèse de Terreneuve, venait d'être annexée à l'archidiocèse de Québec! Plus tard quand elle fut offerte à notre congrégation comme un nouveau champ à parcourir, j'avais l'intime conviction que je serais chargé de l'évangeliser. Plusieurs fois rebuté dans mes demandes à cet effet, je mis le bon St. Joseph dans mes intérêts. Ma cause fut si bien plaidée que l'hiver dernier, l'avant dernier jour du mois qui est consacré à honorer ce grand saint, je reçus mon obédience.

Je partis de Québec, le 4 juin dernier, sur le *Doris*, qui allait à Belle-Isle. Après avoir touché à divers postes nous arrivâmes à l'extremité Est de notre mission, le 22 du même mois, mais après une navigation pénible. Nous avions eu cependant, le 4e jour après notre départ, qui était le jeudi

de la Fête-Dieu, la consolation de célébrer la sainte messe au cap des Rosiers, dans une jolie petite chapelle d'une des missions de M. Fafard.

Immédiatement après la messe, nous reprîmes la mer et arrivâmes le soir du même jour dans une vaste baie qui avoisine l'Ouest de l'Ile d'Anticosti. Un gros vent d'Est nous y retint deux jours. La divine providence avait ses desseins dans ce contretemps apparent qu'elle nous envoyait.

J'appris là, par quelques-uns des hommes de l'équipage, que le propriétaire de la maison qui se trouve dans cette baie avait fini ses jours quelques mois auparavant d'une manière bien tragique, et que ses deux fils, qui gardent maintenant ce poste, n'avaient pas encore été baptisés. Il n'y avait pas à en douter: Dieu m'avait conduit dans ces lieux pour travailler à amener dans le bercail ces deux orphelins. Sur ma demande, une chaloupe est descendue à la mer, et dans un clin-d'œil nous touchions le rivage dont notre vaisseau restait éloigné de trois milles. Je fus très-bien accueilli en sortant de mon embarcation par le plus vieux de ces deux garçons, âgé de 30 ans, qui était venu à ma rencontre et qui d'abord ne me reconnut pas; car j'avais à dessein relevé ma soutane. Aussitôt arrivé je renvoyai la chaloupe qui ne devait revenir me chercher que le soir. En entrant dans la maison je passai d'abord par un appartement qu'on aurait dit un arsenal. Des armes de toutes espèces y étaient suspendues.

Le jeune homme m'ayant reconnu là, disparut. Je ne pus alors me défendre d'une certaine crainte, me voyant seul dans ces mêmes appartements où s'étaient passées tant de scènes tragiques; mais la pluie qui tombait par torrents forçant bientôt mes deux farouches insulaires à s'abriter, je pus aborder la question et parler à mes hôtes du sujet qui m'amenait auprès d'eux. Je m'adressai d'abord au plus jeune qui montra bientôt une excellente volonté d'être instruit. Il

fut d'abord singulièrement frappé de l'exposé des vérités de la religion que je lui faisais connaître, et dont il était complètement ignorant auparavant. Il n'en fut pas de même du plus âgé. Il refusait formellement de m'entendre ; mais comme plus il se montrait obstiné, plus le bon Dieu me donnait de zèle pour son âme, je fis usage de tout ce que la charité peut inspirer en pareille circonstance. Pressé par mes instances et bien plus par la grâce : " Je suis trop pervers pour me confesser," me dit-il. Je fus tellement impressionné par le souvenir de la mort de son père, que je me jetai à son cou, le conjurant au nom du Dieu qui lui parlait de ne pas résister plus longtemps à la grâce. Il tombe alors à genoux et fait la confession de toute sa vie avec les sentiments d'une véritable componction. Après sa confession il n'était plus le même homme et n'aurait plus voulu me quitter. N'ayant pas assez de temps pour instruire à fond ces bons jeunes gens, je leur fis promettre de monter à Québec à cet effet pour s'y disposer à faire leur première communion. J'ai déjà la consolation qu'ils ont tenu parole. Ils sont arrivés à Québec, où ils passeront tout l'hiver. Vous pouvez bien penser, mon R. P., que je retournai à mon embarcation le cœur rempli de joie. Nous pûmes continuer notre route.

Dans la nuit du 19 le vent s'était calmé ; mais ce calme ne fut pas de longue durée. Nous étions près des côtes de Terreneuve, quand une tempête de vent d'Est, accompagnée d'une brume épaisse, nous força de mettre à la cape. Au froid que nous ressentions, le capitaine Davidson, marin d'une prudence remarquable, se crut dans le voisinage d'un de ces bancs de glace dont cette mer est couverte une bonne partie de l'été. Pour ralentir la marche du bâtiment il fit arrêter la vapeur et ferler presque toutes les voiles. Les craintes du capitaine n'étaient que trop fondées. A deux heures du matin un choc terrible nous éveilla tous en sursaut ; on n'entend plus que ce

cri sur le pont: "Vite, sur le pont." Inutile de vous dire que l'alarme était à son comble ; en un instant tout le monde, équipage et passagers, se trouvent également sur le pont. La panique était telle qu'on se regardait sans pouvoir d'abord proférer une seule parole. "C'est une glace," cria le capitaine; "mais rassurez-vous et remercions le bon Dieu." Cependant le choc avait été si terrible que le taille-mer fut arraché et deux planches du bordage furent enfoncées. "Nous étions coulés à fond," nous dit le capitaine, "si la vapeur eut été en action." Le vent qui s'était bien appaisé nous permit de fermer la voie d'eau, qui ne s'était faite heureusement qu'à la surface de la ligne de flottaison. Nous arrivâmes le jour même à Blanc-Sablon, quoique à travers des montagnes de glaces. Jugez de l'effet que l'aspect de ces montagnes d'une autre espèce pouvait produire sur nos imaginations. En plein juillet, on nous en montrait une qui était échouée et que l'on disait à une profondeur de plus de 200 pieds dans l'eau.

Notre traversée, qui fut passablement longue, comme vous voyez, me permit de réfléchir à mon aise sur l'objet important de ma mission. Que de pensées diverses se pressaient dans mon esprit! Pour la première fois j'étais envoyé dans ces sortes de missions. Aussi tantôt il me semblait apercevoir des âmes endurcies repousser avec mépris les grâces divines et tantôt j'en voyais d'autres, et en plus grand nombre, se reconcilier avec Dieu. "Que de bien à faire," me disais-je, "sur cette côte qui, habitée depuis plus d'un siècle n'a eu encore que six fois la visite du missionnaire! Que de pécheurs à reconcilier avec Dieu! Que de jeunes gens à instruire, et d'enfants à baptiser!" Je voyais déjà une foule de chrétiens accusant et détestant leurs péchés, et cela par la vertu du ministère que Dieu m'a confié. Nous venions de mettre le pied à terre sur l'endroit le plus important de toute la côte. Je me mis aussitôt à visiter des planteurs de la localité. J'ouvris dès

le lendemain les exercices d'une mission, qui dura trois semaines et qui fut fréquentée par au-delà de 150 personnes. La plus grande partie était composée des étrangers venus là pour la pêche à la morue. Plusieurs, il est vrai, refusèrent opiniatrement d'assister aux exercices; mais ceux-là n'étaient pas canadiens; car il faut le dire à la louange de nos compatriotes, les négligents parmi eux ne résistent pas longtemps aux invitations du prêtre, pour lequel ils ont le plus grand respect. Aussi, à force de sollicitations et de visites, j'eus la consolation de les voir tous s'approcher du tribunal de la pénitence. Selon notre usage, nous voulions laisser un monument de la mission. Le dernier jour, qui était un dimanche, nous élevâmes une grande croix sur un mont dominant le vaste port de Blanc-Sablon, dans lequel viennent mouiller tous les ans des centaines de vaisseaux de presque toutes les nations. Quoique nous n'ayons pas pu donner à cette cérémonie toute la pompe que nous aurions souhaitée, elle n'a pas laissé d'être fort touchante. Oh oui, mon père, elle fut vive l'émotion des assistants; c'était la première fois qu'on voyait arboré sur ce sol déshérité le signe de notre redemption. Le temps, qui est dans ces parages presque toujours pluvieux et chargé de brouillards, fut dans ce moment magnifique. La nature semblait prendre part à la joie générale. Pour compléter cette cérémonie nous donnâmes, dans les deux langues, une instruction adaptée à la circonstance. Après avoir mis cette mission sous la protection de St. Martin, nous descendîmes tous joyeux de notre montagne.

Le lendemain, monté sur une berge, moyen unique en été de communiquer ici d'un poste à l'autre, je me rendis au poste voisin. Ce fut en berge aussi que je visitai tous les autres postes qui se trouvent sur un littoral d'environ 125 lieues, et je puis dire que dans toutes ces visites j'ai reçu de tout le monde, anglais, irlandais et canadiens, toutes les politesses possibles; catho-

liques et protestants, tous m'ont traité avec cette aimable hospitalité qu'on trouve encore si communément en Canada chez nos braves habitants. Qui voit un des planteurs de ces parages voit tous les autres. Ce sont, à peu d'exceptions près, les mêmes habitudes, on dirait que c'est la même famille. Dans beaucoup de circonstances ici les biens sont en commun. Quelqu'un se trouve-t-il au bout de ses provisions, celles de son voisin sont à son usage; ou bien il s'assiera et sa famille avec lui à la table de ce voisin, pendant trois ou quatre mois, jusqu'à ce que la providence vienne à son secours. Lorsque quelque planteur est obligé de quitter sa maison, emmenant même avec lui sa famille, les portes de la maison n'en restent pas moins ouvertes; et on a le soin alors de placer les provisions qui restent à l'endroit le plus patent de la maison, pour que les voyageurs puissent les trouver plus facilement. Quelques fois, comme je l'ai vu moi-même, on notera sur une ardoise ou sur une cloison, avec du blanc d'Espagne, le lieu où se trouvent ces mêmes provisions. Un jour que j'arrivai dans une de ces maisons en l'absence du maître, nous trouvâmes, au moyen de cette indication, tout ce dont nous avions besoin, et l'un de nous, s'étant permis d'ouvrir un coffre, y aperçut une bourse qui contenait une somme assez considérable.

Voilà comment ces braves gens entendent les devoirs de l'hospitalité. On serait porté à croire, il est vrai, que l'état d'abandon dans lequel se trouve cette population ainsi disséminée et l'éloignement où elle est des secours religieux occasionneraient de grands maux. Eh bien ! si l'on rencontre dans certaines localités quelques désordres, en général les chrétiens sont meilleurs ici que la plupart de ceux qui, ailleurs, vivent dans l'abondance de tous les biens spirituels. Le vice qui fait le plus de ravages sur ces plages lointaines, c'est l'ivrognerie. Faites disparaître ce vice infâme et vous aurez une population éminemment chrétienne. Depuis quelque temps,

grâces aux efforts des missionnaires qui m'ont précédé et principalement de l'un d'eux, le digne curé de Berthier, l'usage de boissons fortes a bien diminué. Sans les américains et sans les traiteurs canadiens, qui font un don simulé de ces boissons pour mieux réussir dans leur commerce avec les planteurs, ce serait un vrai plaisir de se trouver au milieu de ces braves gens; mais la vengeance divine poursuit ces grands coupables, dont plusieurs dans ces derniers temps ont éprouvé des pertes considérables. Ils ont eux-mêmes attribué ces maux au débit des boissons fortes, qu'ils donnent ou vendent en dépit de nos défenses. Comme vous le voyez, ici comme ailleurs, s'il y a des roses, elles ont aussi leurs épines.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon R. P., que sur ce vaste territoire on rencontre un bon nombre de nos frères séparés. Malgré mon désir de les visiter tous aussi bien que les catholiques, le temps ne me le permettait pas. Un jour, cependant, je me disposais à m'acheminer vers un poste voisin. " Sont-ce des catholiques qui habitent ce poste ?" demandai-je à quelques-uns de ceux qui m'entouraient.—Oui ! mon père, disaient les uns.—Non ! disaient les autres : les missionnaires ne s'y sont jamais arrêtés.—" Pourtant," me dit quelqu'un : " les protestants n'ont pas de statues de la Ste. Vierge et ceux-ci en ont une." Il ne m'en fallut pas davantage. J'embarque et bientôt nous sommes rendus. J'abordais auprès d'une famille anglaise fort à l'aise, composée d'une douzaine de personnes. Dans la cuisine, où j'entrai d'abord avec mon guide, se trouvait une jeune personne, laquelle, après avoir jeté sur moi un coup-d'œil de surprise, disparut sans me donner le temps de la saluer. Elle était si troublée qu'elle ne nous offrait pas même à nous asseoir. La voyant disparaître : " Pardon, mon père," me dit mon compagnon ; " vous voyez bien qu'ils sont protestants." La demoiselle revint presque aussitôt, mais sans

dire un seul mot. Elle avait été auprès de sa mère : " Venez voir, maman," lui dit-elle " quelqu'un comme nous n'en avons encore jamais vu. Il a une robe qui descend jusqu'à terre." Or la mère qui n'avait vu de prêtres qu'à Boston, où les ecclésiastiques ne portent point la soutane, et qui était aussi timide que sa fille, ne bougeait pas. J'étais un peu mal à mon aise: je voulus cependant m'assurer et m'adressant à la jeune personne, je lui demandai si je pouvais voir sa mère. Sans me répondre, elle vole auprès d'elle et revient aussitôt. " Entrez, monsieur," me dit-elle alors ; " maman vous attend." Je trouvai la mère au milieu de ses petits enfants. Cette dame était une personne bien élevée. Elle parut cependant fort embarrassée. " Je vous demande pardon, madame, je suis un missionnaire: je désire faire connaissance avec tous les habitants de la côte, et surtout avec les catholiques qui me sont confiés." " Seriez-vous donc un prêtre?" Sur ma réponse affirmative, elle demeura presque interdite et me fit mille excuses. " Je suis catholique," me dit-elle ; " mais il y a 16 ans que je n'ai pas eu le bonheur de voir un prêtre." "Et vos enfants?" " Ils sont aussi catholiques; mais mon mari est protestant et j'ignore quelles sont ses dispositions par rapport à ses enfants: il ne m'a pas cependant empêché de les instruire des vérités de notre sainte religion." Quelques questions suffirent pour me convaincre du zèle de cette bonne dame sur ce point et de la docilité des enfants. Je n'eus donc pas beaucoup de difficulté à semer moi-même dans un champ si bien préparé. Tout en donnant quelques explications sur les principales vérités de la religion, mais principalement sur le mystère de la rédemption, je m'aperçus que l'aînée, qui me paraissait un ange de piété, versait d'abondantes larmes. J'en demandai la raison à sa mère : " C'est la joie qu'elle éprouve," me dit-elle, " d'entendre pour la première fois parler de Dieu par un de ses ministres." Vers midi, le chef de la famille

arriva ; il revenait de la pêche avec son équipage. Ma présence parut lui faire plaisir. Après le dîner, me trouvant seul avec lui, je lui fis connaître l'objet de ma visite. Il passa alors dans une chambre voisine, où était sa femme, et revint bientôt m'annoncer que sa famille était à ma disposition. Je baptisai les cinq enfants plus jeunes et fis faire la première communion à l'aînée après l'avoir aussi baptisée. Depuis que j'exerce le saint ministère je n'ai jamais rencontré de dispositions aussi belles que celles qu'apporta cette jeune personne à cette grande action.

Lorsque je pris congé de cette excellente famille, la dame eut la bonté de me prévenir que le poste voisin était habité par son beau-frère, qui lui aussi était protestant, mais dont l'épouse avait été élevée aussi dans la religion catholique. " Ses quatre enfants," me dit-elle, " n'ont point encore été baptisés." Je me rendis donc à ce nouveau poste. J'y eus à peu près la même réception et j'obtins les mêmes résultats. Je baptisai les quatre enfants, dont l'aîné âgé de quinze ans eut le bonheur de recevoir la sainte communion. J'ai tout lieu d'espérer de recevoir, l'an prochain, l'abjuration des deux chefs de ces respectables familles. Un peu plus loin, je m'arrêtai pour donner les exercices d'une mission à quelques planteurs. Là je rencontrai aussi quelques Esquimaux, qui avaient été instruits et baptisés par feu M. Des Ruisseaux. Ces bonnes gens savaient bien la langue anglaise et pouvaient aussi lire dans cette langue. Ces Esquimaux descendent cependant de parents qui avaient été instruits par les frères Moraves : Aussi l'un d'eux, qui avait apostasié, tout fier de lire dans une bible qu'un américain lui avait donnée, refusa d'abord d'assister à la mission. Un jour cependant, je me décide à lui parler : il avait alors sa bible en main.—Que lis-tu là, lui dis-je ?—La Bible, monsieur.—Donne un peu que je la regarde . . . elle n'est pas bonne, ta bible, lui dis-je.—Oui, elle est bonne, me repli-

qua-t-il; c'est la parole de Dieu.—Non, repliquai-je à mon tour en lui présentant une autre bible traduite en anglais: la voici la parole de Dieu.—Mais est-ce qu'il peut y avoir plusieurs bibles?—Non, certainement, il ne peut y en avoir qu'une et c'est celle que je te présente. Pour t'en convaincre je vais te montrer les divers passages que les protestants ont changés ou retranchés dans la tienne.....Tiens vois; ils ont aussi fait disparaître un livre qu'on appelle le livre des Machabées, parce qu'il condamne leurs erreurs, etc., etc.—Il parut alors tout mystifié; et quelques explications suffirent pour le ramener à la vérité. Il me remit sa bible de bon cœur, se confessa tout comme les autres; et dès ce moment il assista régulièrement aux exercices de la mission.

Cette nouvelle mission terminée, j'appris que dans l'autre poste où je devais me rendre et où étaient un nombre considérable de familles toutes canadiennes, le démon de la discorde avait divisé les esprits, au point que l'année dernière un certain nombre d'entre eux n'avaient point été à confesse à la mission, et que d'autres n'avaient pas même voulu assister aux exercices. On me dit également que si cette année les exercices étaient donnés dans le lieu ordinaire, les deux tiers de la population n'y assisteraient pas. Ce lieu cependant était le plus central, et il y avait là la maison la plus commode de tout le poste. Malgré ces craintes, c'est vers cette maison que je me dirigeais; mais comme pour y arriver il me fallait passer devant deux autres, j'y arrêtai, pour connaître les dispositions de leurs habitants. Ce qu'on m'avait dit n'était que trop vrai. "Nous n'irons pas à la mission et personne n'y ira, si c'est là que vous en faites les exercices," me dirent encore ceux-ci avec humeur. Je dus, moi, le prendre sur un tout autre ton. Tout en prenant quelques effets, je quittai ma berge et me rendis avec une autre embarcation au lieu ordinaire. Les ménagements que je tâchai cependant

d'avoir pour leur faiblesse, et il faut le croire, les bonnes raisons que je leur donnais décidèrent enfin ces bonnes gens à me suivre. Cette famille une fois rendue, tout le monde fut bientôt réuni, et cette mission fut celle où la grâce de Dieu se manifesta de la manière la plus sensible. Les réconciliations se firent avec tant de sincérité et les autres dispositions furent telles que tous eurent le bonheur d'accomplir leur devoir pascal. J'ai goûté là la plus grande des consolations que j'aie jamais goûtée en aucune circonstance de ma vie. Je puis cependant dire que si mon cœur surabondait de joie à la vue du changement opéré dans un grand nombre de ces braves gens, cette joie était bien tempérée en les quittant, par la pensée qu'ils allaient être laissés sans secours religieux pendant l'espace d'une année. " Mon père, mon père, " me disaient-ils tous, " vous reviendrez, n'est-ce pas? Ne nous abandonnez pas, nous vous en prions." Aussi c'est de grand cœur que je leur en faisais la promesse. Plaise à Dieu de me donner la santé et surtout la sainteté dont j'ai besoin, pour arrêter les vices que le défaut de secours religieux avait implantés dans ces parages, et pour les déraciner enfin avec le temps!

Le total de la population catholique de cette mission est d'environ cinq cents âmes, y compris une centaine de jeunes gens occupés à la pêche de la morue, du saumon et des harengs, et à prendre les loups-marins. Dans la partie *Est*, la pêche est l'unique ressource. Dans l'*Ouest*, outre la pêche qui y est assez abondante, la chasse aux bêtes fauves est souvent d'un grand secours.

J'ai administré le baptême à une quarantaine de personnes, dont un quart sont adultes. J'ai fait faire la première communion à vingt-cinq personnes, béni cinq mariages, reçu deux abjurations, avec l'espoir d'en recevoir un plus grand nombre l'an prochain.

Je ne dois pas oublier de dire, mon Révérend Père, qu'il n'y a encore que deux chapelles sur ce vaste littoral: l'une à l'extrémité ouest, bâtie

par le Rév. Père Durocher, pour l'usage des Canadiens et des Sauvages de la tribu des Montagnais; l'autre, au centre de ma mission, bâtie par les soins de M. le grand-vicaire Bellenger, prêtre canadien, attaché depuis quelques années au diocèse de Terreneuve. Ce digne prêtre, pendant trois ans, a visité ce peuple, l'évangélisant avec un zèle extraordinaire et au prix de bien des misères et de bien des privations, quoiqu'il fût alors d'un âge déjà avancé ; aussi possède-t-il ici le respect et l'affection de tous. Il faudrait encore au moins une troisième chapelle, que l'on construirait à l'extrémité *Est*. On pourrait bien, je pense, prélever pour cet objet, une certaine somme sur les planteurs de la place, d'ailleurs peu favorisés de la fortune; mais il en coûte tant, si loin des centres de la civilisation, pour les matériaux et pour les ouvriers, que sans le secours de la Propagation de la Foi la chose serait bien difficile, pour ne pas dire impossible.

Je termine, mon Révérend Père, en me recommandant à vos prières ainsi que ma mission.

Votre fils affectionné,

(Signé,) J. H. Pinet, Ptre.,
O. M. I.

Lettre du Révérend Père Arnaud, Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Durocher, de la même Compagnie

Escoumains, 3 janvier 1857.

Mon Très-Révérend Père,

Le long silence que j'ai gardé depuis mon départ de Québec doit vous surprendre, surtout après toutes les recommandations qui m'avaient été faites. Les chemins impraticables ont continuellement mis une barrière infranchissable à toute communication, et m'ont privé ainsi du bonheur de vous écrire. Si mon cœur avait pu

se faire entendre, vous auriez compris que mon silence était forcé ; car bien souvent, je puis dire, plusieurs fois par jour, je m'entretenais mentalement avec vous et nos Pères de Québec.

Voici en peu de mots l'itinéraire que j'ai suivi en quittant Québec ; le R. P. Babel vous a probablement donné le sien dans ses missions. Après avoir quitté la ville, nous fûmes transportés par un vent assez favorable jusqu'à l'Ile aux Grues ; là le vent du nord-est força notre capitaine à chercher un abri sous la Pointe aux Pins. Nous mîmes pied à terre et allâmes rendre visite à l'excellent curé ; il avait été convenu entre le capitaine et nous que nous ne partirions que le lendemain, dimanche, après nos messes dites. Déjà je me mettais en devoir de vous écrire quelques lignes, lorsque *Eole*, qui, à ce que je crois, a choisi cette île pour en faire sa demeure, souffle de tous côtés ; il faut regagner notre embarcation à la hâte. Les matelots lèvent l'ancre, hissent les voiles, mais la rage du vent nous force bien vîte à les amener sur le pont. Nous passons à côté d'un brick naufragé. La nuit est obscure ; le vent du sud-est siffle à travers les cordages ; notre pauvre goëlette, poussée par les vagues et ce déchaînement des vents, fuyait sur l'eau avec la vitesse d'un oiseau au vol. Fort heureusement le phare du Pilier nous avertissait des ressifs sur lesquels il est bâti, et nous invitait à éviter la Roche à Veuillon. Si cette bourrasque avait continué, nous aurions été rendus en quelques heures à notre première destination ; mais que d'espérances déçues dans une pareille navigation ! Plus on s'éloignait, moins on ressentait le vent ; bref, après quatre jours nous mettions pied à terre. Je n'eus que le temps de débarquer mes effets, je laissai le P. Babel s'arranger avec le reste ; et je partis tout de suite par un canot qui était arrivé des Belsémits, venant me chercher pour des malades. Je priai le R. P. Babel de vous écrire, pour vous annoncer notre arrivée et mon nouveau départ,

et recommander nos missions aux prières de nos Pères de Québec.

En descendant, je dis la sainte messe à Mille-Vaches. Je continuai ensuite ma route pour les Belsémits, où j'arrivai le seize novembre. Il y avait là plusieurs malades ; j'étais à temps pour en administrer quelques-uns, qui sont décédés presqu'aussitôt après. Que le sauvage est content de mourir, lorsqu'il voit le prêtre ! La maladie régnait aussi à Papinachoix ; j'y fis deux voyages. De là je me rendis avec deux Canadiens à la Pointe aux Outardes, où se trouvent trois familles catholiques : une canadienne, une écossaise et une irlandaise. Le lendemain nous nous mîmes en route pour les Belsémits ; un incident nous attendait. Nous partîmes à dix heures, la mer étant à peu près demi-basse ; on disait que c'était le moment le plus propice pour traverser sans rencontrer les glaces. Il y avait à peine dix minutes que nous avions laissé la terre que déjà nous étions entourés de glaces fines de tous côtés. Impossible d'avancer ou de revenir sur nos pas, notre canot fut percé ; ce ne fut qu'à sept heures du soir que nous pûmes mettre pied à terre.

Je partis deux jours après pour le Sault-au-Cochon, avec deux de mes gens. Je fis ensuite la mission de Port-neuf. Dans le même temps une chaloupe, montée par plusieurs sauvages, faisait voile pour les Escoumains ; ils allaient chercher des provisions ; ils avaient appris que le bateau du capitaine Hervieux, qui contenait quelques barils de farine pour les Belsémits ne devait point descendre, et ils étaient montés exprès pour quérir ces provisions. A peine, en revenant, avaient-ils quitté les Escoumains, qu'une tempête du nord-est, accompagnée de neige, vint fondre sur eux, comme ils se trouvaient en face de Mille-Vaches ; le bateau put gagner les îlots près de Placide, la chaloupe se refugia près des Petits-Escoumains où ils furent sur le point de périr ; le surlendemain ils arrivaient à Port-neuf. Là, un nouveau danger les attendait encore, ils

échouèrent plusieurs fois sur les bancs de sable qui sont au large de la pointe ; il ne faisait pas encore jour, et la mer était furieuse ; ils furent sauvés, on peut le dire, comme par miracle ; car, quoique la mer brisât de tous côtés, leurs embarcations ne prirent point d'eau et ils parvinrent peu-à-peu à regagner le large. Lorsque le jour arriva, ils étaient près du Bic ; ils portèrent de nouveau au nord, et débarquèrent à petite distance du lieu où j'étais. Là, ayant appris que je me trouvais au Poste, ils vinrent aussitôt me voir. En ce moment je montais en voiture avec M. Peverly pour me rendre à Mille-Vaches ; ils me prièrent de ne point les abandonner, remarquant que le mauvais temps ne nous permettrait peut-être pas de faire ce trajet une semaine avant Noël ; nous étions alors au 29 novembre. Je redescendis aux Belsémits pour y passer les fêtes de Noël. Là se trouvaient vingt-deux familles montagnaises, 10 veufs ou veuves, les deux familles canadiennes de la Pointe-Belsemits, et une de Papinachoix. Notre petite fête a été magnifique : ceux de nos sauvages qui voyaient pour la première fois *la minuit* ne pouvaient revenir de leur étonnement, surtout lorsqu'ils ont aperçu notre joli petit Enfant Jésus, donné par les bonnes Dames du Bon Pasteur : " Il est trop beau, me disait un sauvage, pour avoir été fait sur la terre, certainement il t'a été donné au ciel." Parmi les lettres écrites par les sauvages que je vous envoie, il y en a une à l'adresse de la Supérieure des Dames du Bon Pasteur, pour la remercier du pieux don qu'elle leur a fait. Le temps que j'ai passé avec eux, je l'ai employé à faire quelques instructions, à leur apprendre quelques chants ; ainsi ils savent très-bien le TOTA PULCHRA ES, MARIA, qu'ils chantent à deux chœurs.

Il me reste maintenant à vous parler de la misère de nos sauvages, qui est bien grande ; la plupart se sont trouvés là un peu malgré eux ; plusieurs étaient redescendus des terres pour

quérir de nouvelles provisions. Le commis attendait une goëlette chargée de farine, mais la goëlette n'est pas arrivée, elle est encore attendue pour le printemps prochain. Les rivières se couvrent de glace, nos sauvages préparent alors leurs raquettes et leurs traînes. Je ne vous parlerai pas du froid qu'on a enduré ; on a été ensuite si bien dédommagé par le doux temps qui est survenu, qu'on a bientôt oublié les engelures et les cuissons. Je me suis mis en route le 26 décembre pour les Escoumains. La providence nous a bien favorisés, car des Belsémits nous nous sommes rendus directement en canot jusqu'à Port-neuf, sans avoir rencontré aucune glace : au dire des sauvages, ils n'avaient jamais eu si beau à voyager dans cette saison. J'ai fait, en remontant, la mission de Mille-Vaches, où se trouvent en ce moment dix familles canadiennes et tout l'équipage d'un brigantin, qui est venu en naufrage lors de cette terrible tempête de nord-est, accompagnée de neige, qui faillit faire périr plusieurs de nos pauvres sauvages. Tous les gens de cet équipage, au nombre de huit, sont catholiques, écossais, anglais et irlandais ; ils ont assisté avec beaucoup de piété à la sainte messe. Le deuxième jour de janvier j'arrivai aux Escoumains. Le R. P. Babel fut dans la joie, car depuis longtemps il n'avait pu s'absenter, ses malades l'avaient retenu jusqu'à présent. Aujourd'hui il est monté dans les camps, armé comme un chasseur tyrolien ; il est allé prendre quelques jours de vacances au chantier de M. Rémi Boucher ; à son retour il partira pour les Bergeronnes et autres lieux pour faire la quête de l'Enfant Jésus. Il se plaint de sa santé, il ne paraît pas si bien que de coutume ; j'espère que les éléments *purs* qu'il va respirer à pleins poumons dans les bois, lui seront salutaires.

Je vous prie, mon très-révérend Père, de nous bénir au commencement de cette nouvelle année, ainsi que tous nos pauvres sauvages. Quoique le R. P. Babel soit absent, je me fais l'écho de

son cœur pour vous saluer de sa part avec un amour tout filial.

Votre fils tout dévoué et affectionné,

In Christo Jesu,

CH. ARNAUD, Ptre.,

O. M. I.

Lettre de Mgr Demers, Evêque de l'Ile de Vancouver.

—

VICTORIA, 21 *janvier* 1856.

CHER MONSIEUR,

Suivant le désir que vous avez tant de fois témoigné de recevoir sur la mission de Vancouver tous les détails qu'il serait en mon pouvoir de vous transmettre, je viens enfin, faisant trève à d'autres occupations, me mettre à l'œuvre, afin de satisfaire un si louable souhait. Je vais, dans ce but, remplir la promesse que je vous faisais, il y a quelques mois, de vous rendre compte de mon excursion au milieu de plusieurs tribus sauvages, habitant la côte Est de l'Ile depuis Victoria jusqu'à Colvilletown, village bâti sur les mines de charbon que la compagnie de la Baie d'Hudson fait exploiter, par des mineurs amenés par elle de différentes parties de l'Angleterre: trop heureux si ces quelques lignes sont jugées dignes de trouver place dans vos annales toujours si intéressantes, et si je puis par là payer le juste tribut de reconnaissance que je dois à mes compatriotes, pour le vif intérêt qu'ils ont pris et qu'ils prennent encore à ma mission pénible et lointaine.

Puisse en même temps mon faible travail leur inspirer, s'il est possible, un nouveau zèle et une nouvelle ardeur pour cette œuvre admirable de la propagation de la Foi, qui, de l'ancien monde où Dieu l'a fait surgir pour le bien et l'honneur de son Eglise et la gloire de son saint

nom, est passée dans le nouveau, afin que lui aussi contribue, par le contingent de ses aumônes et par le zèle et le dévouement de ses prêtres à répandre la connaissance de celui qui, étant la *lumière, éclaire tout homme venant en ce monde!* O puissent les chrétiens si catholiques du Canada, puissent ceux du monde entier comprendre l'importance et la nécessité de cette œuvre pour la conversion des infidèles d'un côté, et de l'autre les immenses avantages spirituels qu'elle peut leur procurer! Puisse cette œuvre se répandre par tout l'univers, et partager ainsi le beau, le glorieux titre de catholique, comme la religion sainte qu'elle est destinée à soutenir et à propager!

Mais il est temps que je revienne à mon sujet; et je dois, en commençant, vous demander grâce pour les nombreuses imperfections que vous ne manquerez pas de remarquer dans le cours de cette narration, parce qu'elle est écrite comme à la volée et au milieu d'interruptions qu'il n'est pas en mon pouvoir d'éviter; d'ailleurs l'infirmité de mon bras ne me permet pas de me tenir pendant longtemps au bureau.

Déjà, dans mes lettres précédentes, j'ai eu occasion de vous parler de la tribu nombreuse des sauvages appelés Kaotchin, habitant une baie magnifique et profonde, et composant quatre grands villages situés à quelque distance les uns des autres, sur une jolie petite rivière appelée de leur nom. De chaque côté de cette rivière s'étend un terrain d'alluvion extrêmement riche et fertile: c'est là que les sauvages cultivent les pommes de terre, dont la semence leur fut donnée par la compagnie, il y a quelques années. Chaque famille a son champ à elle même, qu'elle ne change jamais; et ce sol, dont la fertilité est entretenue par la crue périodique des eaux, n'en souffre point et rend chaque année une récolte également abondante. Ce sont les femmes qui sont chargées du soin de préparer la terre et d'y mettre la semence; et pour cela elles ne se servent ni de

pioches ni de bèches ; un baton crochu et aplati à une extrémité, surmonté par une espèce de poignée en travers, tient lieu de tout instrument. Elles se servent aussi de leurs mains en guise du rateau, pour arracher et transporter hors du champ toutes les racines et les herbes, qui pourraient devenir nuisibles. Ces petits champs sont extrêmement bien entretenus et la récolte qui en sort est vraiment étonnante. Les pommes de terre sont déposées dans des caveaux, pratiqués dans la terre et recouverts avec des planches et des nattes ; elles s'y conservent très-bien, et lorsque, le 17 mai, j'arrivais au camp, la femme du vieux J. B. Marie Thérèse était toute fière, non seulement de me montrer, mais encore de me faire goûter les plus belles et les meilleures pommes de terre que j'aie encore jamais mangées. Les champs ne sont point entourés de clôtures pour les garder contre les animaux et autres bêtes qui pourraient leur nuire, car les sauvages n'en ont point d'autres que les chiens, qu'ils tiennent en grand nombre et dont ils tirent de grands services. Ils les emploient pour la chasse des bêtes, qui sont principalement le chevreuil et la biche ; avec leur poil les femmes confectionnent des couvertures fortes et durables, et qui ne sont pas dépourvues d'une certaine élégance. Ces chiens, qui, comme on le sait, sont une race croisée entre le chien domestique et le loup, sont très-importuns pour les blancs qui voyagent parmi les sauvages : ils fuient de vous pendant le jour, mais pendant la nuit ce sont les plus grands maraudeurs et les plus fins voleurs que vous ayiez jamais vus ; tout objet laissé en dehors de votre tente sera infailliblement dévoré, détruit ou emporté ; et plus d'une fois, pendant mes voyages, sont-ils entrés même dans ma tente pour en enlever un reste de provisions sur lesquelles je comptais pour mon déjeûner du lendemain.

On sait déjà que chez tous les sauvages la femme ne partage pas tous les droits de l'homme, mais qu'elle est comme une esclave

destinée à faire tous les travaux du ménage ; ainsi, chez ceux-ci, pendant que les femmes sont occupées à déblayer et à préparer les champs et à y déposer la semence, les hommes demeurent ordinairement désœuvrés. On verra les uns nonchalamment étendus sur leurs grabats et fumant le calumet ; les autres, assis en groupe, dans les loges pendant l'hiver, et sur l'herbe pendant l'été, se livrant aux différents jeux auxquels ils dévouent la plus grande partie de leur temps ; ailleurs plusieurs seront couchés sur la terre s'entretenant des choses qu'il est plus facile de supposer que de dire, jusqu'à ce que le sujet de la conversation venant à s'épuiser, ils se taisent les uns après les autres, et puis bientôt chacun *ferme l'œil et s'endort.* La chasse et la pêche sont à peu près les seules occupations auxquelles ils se livrent, si on en excepte la construction de leurs logis, où l'on voit des pièces de bois, des poutres d'une grosseur et d'une longueur énormes, qu'on a dû soulever pour les placer sur des supports ou poteaux ayant ordinairement 15 et 18 pieds de hauteur. J'ai vu de ces poutres qui avaient au moins 50 pieds de longueur, et 2 pieds de diamètre au gros bout, et on se demande naturellement comment, n'ayant à leur disposition que la force de leurs bras, ces hommes ont pu les élever et les placer à une telle hauteur. Telle est la vie des sauvages de ces pays-ci, vie passée dans l'inaction et l'oisiveté, et après cela faut-il s'étonner de les voir esclaves malheureux des plus honteuses et des plus brutales passions ? Non, et autant que mon expérience peut me servir, je ne crains pas d'avancer que si l'on remarque en général de meilleures mœurs chez les tribus nomades des prairies, il faut l'attribuer à la vie dure et laborieuse à laquelle elles sont forcées de se livrer pour chercher la nourriture et les autres choses nécessaires à leur subsistance. Là, chaque famille vit séparée et par elle-même, dans sa maison de peaux, qu'elle transporte au besoin sur le dos d'un cheval ou sur un brancard

traîné par des chiens ; ici vous voyez quelquefois douze ou quinze familles dans une seule maison, où les séparations ne sont autre chose que quelques nattes soutenues par des bâtons fixés en terre, de la même manière que les poteaux qui supportent la toiture à plan incliné de la maison elle-même. Il est facile de voir les graves inconvénients qui résultent pour les mœurs, de ces agglomérations de familles dans une même loge. Un désavantage d'un autre genre en est encore la conséquence pour la prospérité et l'économie domestique ; c'est que l'esprit de famille n'existe point parmi eux, et c'est principalement dans ce qui regarde les provisions de bouche que cet inconvénient se fait sentir. Ainsi un sauvage verra que la chaudière est sur le feu chez son voisin, ou bien que celui-ci est occupé à prendre son repas ; il ira sans cérémonie et sans être invité se mettre à manger comme s'il était chez lui ; et ce parasite, après s'être pleinement rassasié, s'en retourne chez lui, ne tenant aucun compte de la faveur qu'il vient de recevoir, parce qu'à ses yeux ce n'en est pas une. Demain un autre lui en fera autant ; c'est de convenance, l'étiquette le veut ainsi. En général, lorsqu'un sauvage vous fait un cadeau, il vous dit qu'il vous le donne *sans dessein* ; mais ne le croyez pas, et si vous ne lui donnez rien en retour, il s'en ira le cœur malade, se promettant bien de n'y être pas pris une autre fois. A ce sujet, voici ce qui m'est arrivé pendant mon voyage. Un chef, grand ami des blancs, vient me faire cadeau d'un chevreuil, en me disant : " Tiens, grand chef de " la prière, tu vois que mon cœur est bon, voilà " comment je traite les chefs des blancs qui " viennent nous voir, je te donne ce chevreuil " *sans dessein* (kâltâsh). "—" Mais non, lui dis-je, je n'aime pas à recevoir quelque chose sans dessein des sauvages."—" Ce n'est pas moi, " ajouta-t-il, " qui ai tué ce chevreuil, c'est mon " frère que voici, et c'est moi qui le paierai ; " et en disant ces mots il ôte une des chemises qu'il

avait sur lui et il la donne à son frère. Vous devinerez aisément le motif qui le fit agir en cela ; et grande fut sa joie lorsque je lui dis que, n'ayant pas d'effets (ekita) avec moi, je ne pouvais pas en ce moment lui rendre une autre chemise, mais que s'il venait chez moi après mon retour, mon cœur serait encore bon et que je lui en donnerais une, en échange pour la sienne ; et huit jours furent à peine écoulés que je vois arriver mon chef, qui a voyagé pendant trois jours pour venir recevoir une chemise de coton, prix du chevreuil donné *sans dessein !*

Mais je m'oublie ; voilà une digression passablement longue, je reviens à mon sujet.

Depuis longtemps je donnais aux Kaotchins l'espérance que j'irais les visiter, car je n'étais pas encore allé chez eux, y ayant envoyé des prêtres qui y étaient demeurés dix-huit mois, à différents temps. Mais voulant voir et examiner moi-même l'état dans lequel on me les avait représentés, je me décidai à me mettre en route le 15 du mois de mai. A ma demande cinq jeunes gens, robustes et habiles dans les canots, se rendirent auprès de moi au jour indiqué, et le lendemain la pirogue légère poussée par des coups redoublés de bras vigoureux fendait lestement les eaux limpides du Pacifique, dans le détroit de Géorgie, entre Vancouver et la terre ferme. Mais bientôt un vent favorable, depuis longtemps appelé par les désirs de mes rameurs, vint les soulager d'un travail qui est toujours pénible au Sauvage, disposé à s'en donner le moins qu'il peut. En quelques minutes, la perche qui sert de mât, et qui reposait sur le devant du canot avec sa voile, est placée dans son pas ; emplie par la brise, elle donne un nouvel élan à la barque, qui en quelques instants fait disparaître à mes yeux la fumée du feu auprès duquel a été préparé notre déjeûner.

Entre autres superstitions des Sauvages se trouve celle d'appeler le vent, ce qu'ils font en sifflant et en faisant avec leurs avirons jaillir l'eau

de chaque côté du canot : ce qui ne doit pas étonner du reste, quand on voit les voyageurs canadiens se livrer à la même superstition sans cependant y mettre, je le suppose, autant de confiance ; mais l'acte extérieur est fait, et c'est en jetant à l'eau un vieil habit, un vieux soulier, et ce qui est beaucoup mieux, un bout de tabac, et en criant : *Vente, la vieille !*

Cependant, grâce à la brise, mes rameurs se reposent de leur fatigue et laissent à la voile le soin de faire voguer la nacelle. Alors ils fument ; puis mangent en racontant une foule de choses, plus ou moins insignifiantes, mais qui ne laissent pas de les amuser et de les faire rire beaucoup ; puis enfin ils finissent par se livrer tous au sommeil, excepté le timonier, ou, quelquefois, les deux timoniers : car, pour plus grande sûreté, lorsqu'il vente fort, ils se mettent deux pour gouverner le canot, dans la crainte qu'il ne vienne à chavirer. Cet accident arrive quelques fois, malgré toutes les précautions que l'expérience leur a appris à prendre, car il ne faut pas s'imaginer qu'ils ne tiennent point aussi fortement à la vie que les Européens ; au contraire, un Sauvage aime sa vie, comme il dit, et c'est seulement dans les combats qu'il est disposé à en faire le sacrifice. S'il y a une circonstance dans laquelle il consente à y mettre fin, c'est celle où, accablé sous le poids d'un tort ou d'une injure dont il ne peut pas se venger, il a honte (expression très-forte chez les Sauvages), et pour se soustraire à l'une il se décide à mettre fin à l'autre, en commettant cet acte qui, chez un certain monde, passe pour bravoure et grandeur d'âme, mais qu'il faut appeler, non folie, mais la plus grande lâcheté dont un être raisonnable puisse être capable : le suicide !

Et voilà ce dont sont capables les Sauvages, ces hommes réduits à l'état de nature, état dans lequel l'auteur du "Contrat Social," J. J. Rousseau, eût voulu qu'on eût laissé et voulait qu'on laissât tous les hommes. Ce n'est certainement pas la religion qui a appris aux

Sauvages de l'Orégon et de Vancouver à se débarrasser de la vie, quand ils s'imaginent qu'elle leur est à charge. Pour raisonner de la même manière : parce que le citoyen de Genève a fait un si mauvais usage de l'éducation et des connaissances qu'il avait acquises, faudra-t-il dire que l'éducation et la science sont mauvaises par elles-mêmes, et qu'ainsi on devrait fermer toutes les écoles, les académies et les universités? A ce propos, je me rappelle ce que disait un membre de la compagnie de la Baie d'Hudson, autrefois dans l'Orégon : qu'à son idée les Missionnaires avaient tort d'instruire les Sauvages des préceptes de la religion chrétienne, parce que s'ils ne les suivent point, ils n'en seront que plus coupables devant Dieu, et ainsi exposés à un jugement plus rigoureux. Six mois plus tard, un Sauvage ignorant et à *l'état de nature*, dans lequel il croit que la vengeance est une vertu, lui ôtait la vie dans sa propre maison, en lui envoyant le contenu de son fusil presque à bout touchant!

Cependant, favorisé par la brise, j'approchais rapidement de la Baie des Kaotchins, qui devait être la première station de ma mission. C'est une baie magnifique, large et profonde, et qui baigne sur toute sa longueur, d'un côté, les pieds d'une montagne ou plutôt d'un rocher très-élevé et nommé par les Sauvages la Grande Montagne. Arrivés à une distance d'où leurs fusils pouvaient être entendus, mes conducteurs en firent plusieurs décharges afin de donner au premier village le signal de l'arrivée du grand-prêtre ; et en retour, pour preuve qu'il a été compris, un grand nombre de détonations, dont le bruit arrive à peine jusqu'à nous, se font entendre du village. Alors tout s'ébranle et se met en émoi ; hommes, femmes et enfants, tous sortent des loges avec précipitation ; et, au milieu d'une confusion dont il faut être témoin pour en avoir une idée, ils se rendent sur la rive escarpée de la rivière, à l'endroit où je devais débarquer. Debout dans

le canot, je fus obligé d'attendre pour en descendre qu'ils se fussent placés en ligne depuis le débarcadère jusqu'au village, distance d'à peu près un quart de mille ; ce qui prit assez de temps, car ils arrivaient en grand nombre, les uns après les autres, des villages voisins que l'on avait fait prévenir de mon arrivée. Enfin je mets pieds à terre et je commence le cérémonial, peu agréable, mais indispensable du *Patlatch lémain*, de donner la main à toute cette multitude, si empressée et si joyeuse de revoir le premier homme de la Prière qu'ils eussent jamais vu, lors de la mission faite par moi, quatorze ans auparavant, au fort de la Rivière Fraser.

Le même empressement et les mêmes démonstrations se renouvelaient sous mes yeux, et me rappelaient un temps qui n'est plus ; ce temps où plus libre que je ne le suis maintenant, et assimilant mon existence avec celle des sauvages, j'errais, nomade comme eux, dans les immenses plaines du haut Orégon ; où, assis, à leur manière, dans la frêle embarcation de cèdre, je parcourais les bords encore déserts, mais si enchantés de la vaste Baie de Pudget, maintenant habités par l'homme blanc, qui, après avoir démoralisé le sauvage, s'empare de ses terres et l'en chasse comme une bête fauve. Ces lieux sont devenus le théâtre d'une guerre sanglante, qui ne finira que par la destruction et l'annihilation du plus faible.

Je reviens. Mais cette fois il y avait de la nouveauté, et les sauvages en sont grands amateurs ; ce n'était plus, comme autrefois, le simple *Léplèt* qu'ils voyaient, c'était le *âyàs Tayé Léplèt*, le grand chef Prêtre, avec tous les ornements pontificaux ; et comme ceux qui m'avaient conduit avaient eu occasion de les voir à la Mission, ils m'avaient bien recommandé, de la part du vieux Jean Baptiste, d'emporter les *kanawi ékita*, toutes mes belles choses avec moi ; *okook long siapauk*, le long chapeau (mitre); *okook haul kahstik*, le bâton croche ; et par-dessus

tout, *okook hash lakowen*, la croix. Ils l'appelaient d'abord *lakoi;* et peu-à-peu, ne pouvant pas prononcer la lettre *r*, ils ont tellement défiguré ce nom, qu'ils en ont fait le mot singulier que vous voyez, et qui doit se prononcer comme en français. J'étais attendu depuis quelques jours; aussi on m'avait préparé la meilleure cabane du village, bâtie par le prêtre qui y était demeuré avant mon arrivée sur l'île. Elle était alors occupée par un jeune chef; elle fut évacuée pour être remise à mon usage. Non-seulement à l'intérieur, mais encore sur toute la façade, la terre avait été parfaitement nettoyée, égalisée et couverte d'écailles d'huîtres et de coquilles broyées et concassées, dont l'effet n'était pas sans une certaine élégance: du moins ce soin et ce travail prouvaient leur bonne volonté et leurs égards pour honorer la visite du chef de la mission.

Installé dans ce palais, dont la structure et l'élégance me rappelaient ceux que j'avais déjà habités dans mes différentes stations chez d'autres sauvages, je recevais les chefs et les grands hommes à mesure qu'ils arrivaient des villages voisins. O! ils étaient heureux, ils étaient joyeux de me revoir après une si longue absence; les uns me demandaient combien il y avait d'hivers qu'ils m'avaient vu au Fort Langley; les autres voulaient savoir ce que j'avais fait et où j'étais allé pendant tout ce temps-là; et tous s'en retournaient satisfaits de ce que je leur avais dit sur les autres tribus par moi depuis visitées, et sur mon voyage en Canada et en Europe.

Celui-ci entrait, et après s'être assis ou plutôt accroupi sur ses talons, tirait de dessous sa couverte un énorme peloton, qui contenait 63 verges d'une petite corde de la grosseur d'une ligne, et toute garnie de nœuds à la distance d'un demi-pouce l'un de l'autre. La joie et le contentement peints sur la figure, il me disait: " Tiens, " Grand-Prêtre, regarde cette petite corde et tu " vas connaître mon cœur! le jour même que tu

" nous quittas au Fort Langley, il y a longtemps, " mon cœur me dit: fais une petite corde, à la- " quelle tu continueras d'ajouter en y faisant un " nœud chaque jour, jusqu'à ce que tes yeux " rencontrent une autre fois l'homme de la Prière. " Comptes tous ces nœuds, et tu verras que je ne " me suis point trompé. Et en même temps que " j'ai compté les jours depuis que j'ai eu le bon- " heur de t'entendre, ta parole n'est pas tombée " à terre, mais je l'ai gardée dans mon cœur. " Depuis ce temps-là, je ne me suis point fâché, " je n'ai point tué, je n'ai point volé ni pensé " aux mauvaises choses." Alors de me mettre à parcourir ce fil chronologique en en comptant tous les nœuds et, à la grande satisfaction de mon brave homme, je trouvai que le dernier marquait exactement le jour du mois et de la semaine. Celui-là avait adopté une autre manière de garder le temps; il venait avec sept paquets contenant chacun cent petits bâtons, dont le nombre total marquait précisément le nombre de dimanches qui s'étaient écoulés depuis 1841! et ce sauvage me tenait le même langage que le premier, m'assurant qu'il avait souvent pensé à moi, et que ses yeux étaient très-contents de me voir encore une fois.

Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a de beau et de touchant, dans cette manière si simple des sauvages de manifester les dispositions de leur cœur, et de rendre compte des impressions qu'ils ont reçues; avec eux, il ne faut point s'attendre à des phrases pompeuses ni à des compliments étudiés et enveloppés de toutes les grâces du discours, trop souvent travail de l'esprit seul, et plus souvent encore désavoués par le cœur qui n'y prend aucune part.

Pendant deux jours je dis la sainte messe dans ma cabane, où ma malle, surmontée d'un coffre grossier fait par les sauvages, me servait de table. Là je déployais un autel portatif, don magnifique d'un célèbre exilé, Henry V.—Je n'ai point eu l'avantage de voir le prince, mais je me

suis fait connaître à lui par le marquis de Pastoret, alors son ami dévoué et l'un de ses plus fermes appuis, mais que plus tard la force impérieuse de circonstances a détaché de son parti.

Je réservais au vieux chef, J. Baptiste, l'honneur de voir célébrer les saints mystères dans son immense loge, parce qu'elle pouvait contenir les sauvages des autres villages ; j'avais envoyé vers eux, pour leur faire connaître le désir que j'avais qu'ils s'y rendissent tous, afin que tous pussent entendre les paroles que je devais leur adresser. Dès le matin je donne mes ordres afin que l'on prépare le plus décemment que possible l'endroit de la loge que j'avais désigné: en terre sont plantés des poteaux sur lesquels on met des planches de cèdre fendues,* puis des nattes et enfin une toile que j'ai apportée avec moi. Par le canadien que j'ai pris pour me servir, je fais transporter la crosse et la mitre que je laisse exposées aux regards des sauvages pendant toute la messe. Cependant ils arrivent de tous les villages par bandes ; et tous, hommes, femmes et enfants entrent dans cette chapelle improvisée et vont se placer, les hommes de chaque côté, et les femmes et les enfants au milieu, en face de l'autel, formant une assemblée d'environ six cents personnes. Suivant mes instructions, au moment que commence la sainte messe, ils entonnent leurs prières. Je dis qu'ils entonnent; parce qu'ils chantent plutôt leurs prières qu'ils ne les récitent ; ils les font suivre du chant de plusieurs cantiques en leur langue, et de ceux en *tchinook* que je leur avais appris autrefois au Fort Langley. Quelqu'un qui n'aurait pas eu d'oreille aurait pu seul goûter les beautés du chant qui retentit dans les miennes, pendant que je célébrais le saint sacrifice : voix en désaccord, airs tronqués et défigurés, tout contribuait à me distraire et à me faire horriblement souffrir ; pendant qu'eux, de leur côté,

* J'ai vu de ces planches qui avaient cinq pieds de largeur.

se livrant à tout leur enthousiasme pour le chant qu'ils aiment beaucoup, semblaient se surpasser pour me prouver leur savoir-faire.

Après la messe, j'imposai silence de la main, et je donnai la bénédiction solennelle. En leur enjoignant de revenir dans l'après-midi, je les congédiai; ils étaient contents, ils avaient vu les *Kosh ekita* du grand Prêtre, qui avaient été l'objet continuel de leurs désirs depuis si longtemps.

Dans l'après-midi, la réunion fut augmentée de plusieurs centaines, et la loge fut complétement remplie; l'instruction dura plusieurs heures. Je leur rappelai celles que je leur avais faites autrefois au Fort Langley. Je leur dis que, quoique j'eusse été séparé d'eux pendant si longtemps, je ne les avais pas oubliés, que j'avais souvent pensé à eux—que mon cœur était encore pour eux le même qu'il était alors—que ma parole serait aussi la même, et qu'eux aussi devaient, comme autrefois, avoir le cœur bon et droit, et ouvrir leurs oreilles pour bien entendre les paroles que j'allais leur adresser. Entre autres reproches que j'avais à leur faire, était la reprise par quelques chefs des femmes qu'ils avaient renvoyées, lorsqu'ils s'étaient mariés devant le prêtre qui avait demeuré chez eux auparavant. A peine avais-je parlé pendant un quart d'heure, lorsque je fus interrompu par un chef, qui dit peu de choses, mais parla avec beaucoup de force et de violence: "Nos ancètres," dit-il, "avaient plusieurs femmes, "et ils ne faisaient pas pitié; ces femmes travail-"laient, elles faisaient des couvertures avec le poil "des chiens, lesquelles étaient échangées pour "d'autres objets; elles préparaient une grande "provision de saumon sec et de graines (*), de "manière qu'ils n'étaient point exposés au jeûne. "Naturellement nous avons suivi leur exemple "et nous avons été heureux comme eux: mais "maintenant l'abondance est sortie avec les fem-"mes, que la Prière ne nous a pas permis de gar-

* Fruits Sauvages.

" der; voilà ma façon de penser. Que les autres " chefs parlent s'ils ont quelque chose à dire: " j'ai dit."

Je me contentai de lui répondre que ce n'était pas le moment favorable pour réfuter ce qu'il venait d'avancer, mais qu'il devait venir chez moi le lendemain, et qu'alors je lui ferais voir qu'il avait mal parlé. Après quoi quelques chefs parlèrent, mais ce fut dans le sens contraire. Suivant eux, leurs ancêtres, à la vérité, étaient dans l'abondance pour la vie et pour l'habit, mais avec cela ils faisaient pitié parce qu'ils ne connaissaient pas la Prière. " Pour moi, ajouta l'un " d'eux, je n'ai point deux cœurs, j'aime mieux " n'avoir qu'une femme et tenir mon cœur droit " avec le grand chef là-haut."

Enfin, après une séance de plusieurs heures, je congédie mes nombreux auditeurs, et en sortant je dis à quelques-uns: " Vraiment ce chef-là m'a " fait honte, il a mal parlé." Ces expressions *faire honte* et *mal parler* sont très-fortes et très-énergiques dans les langues sauvages, et je savais que mes paroles lui seraient rapportées de suite et auraient peut-être un meilleur effet que tout ce que je pourrais lui dire.

Je ne me trompais pas; car avant qu'il arrivât, le lendemain matin, j'appris, avec autant d'étonnement que de plaisir, que le dimanche même il avait renvoyé la femme qu'il avait reprise; il équippa un canot, partagea avec cette femme les effets, les *ekita* qu'il avait alors en sa possession, c'est-à-dire ses couvertures, lui fit aussi une part de ses provisions, et ainsi s'opéra la séparation, sans longs débats et sans discours, comme aussi sans trop de chagrin ni de part ni d'autre; et dernièrement j'ai appris qu'il a persévéré dans sa résolution: Dieu veuille qu'il y soit fidèle jusqu'à la fin!

Pendant ce temps-là le bruit de mon arrivée s'était répandu chez les tribus voisines, les Tlimtlimilitz, les Pénélahatz et les Tahatcha, lesquelles envoyèrent des courriers pour mieux s'assurer et

me demander en même temps, dans quel temps je me rendrais à leurs villages; "afin," ajoutaient-ils, "que nous ayons le temps de bâtir une cabane pour te recevoir;" car ils avaient remarqué que je n'avais point de tente. Le lendemain devait avoir lieu une cérémonie intéressante, je dirais même amusante, comme vous pourrez en juger vous-même, lorsque vous me verrez assis à l'ombre de ma cabane, dans une espèce de chaise faite par les sauvages, et appelant devant moi tous les couples qui avaient été mariés, comme je l'ai dit plus haut. Mon intention était de savoir, par des questions générales sur la conduite de l'un et de l'autre, si la paix et l'union régnaient dans le ménage. Ils devaient en même temps me montrer leurs noms et ceux de leurs enfants écrits, pour la plus part, sur de petits morceaux de bois, par le prêtre qui les avait baptisés ou mariés. Les petits bâtons, qui sont comme leurs actes de baptêmes, sont gardés avec le plus grand soin, et lorsqu'il leur arrive de les perdre, ce qui est assez rare, ils les font remplacer par le premier prêtre qu'ils rencontrent; mais le plus souvent il faut donner un nouveau nom, parce qu'il est bien rare qu'ils puissent prononcer et par conséquent rappeler le nom qu'ils ont reçu au baptême, à moins que ce ne soit un nom qu'ils aient fréquemment entendu parmi les blancs et où il ne se trouve pas d'*r*.

Enfin l'examen commence. Vivez-vous bien ensemble? Toi, es-tu content de ta femme? Ou as-tu quelque plainte à faire contre elle? Après quelques instants de silence, l'un disait: "Oui, "nous vivons très-bien ensemble, j'aime beau-"coup ma femme, elle n'est pas paresseuse, elle "m'écoute quand je lui parle, et elle a bien soin "de mes enfants; depuis que nous sommes ma-"riés mon cœur n'a été que pour elle, j'ai été "tranquille;" c'est ce qui veut dire: "je n'ai point "pensé à d'autre." L'autre disait: "Je n'ai pas "de querelle avec ma femme, je l'aime bien, seu-"lement quelquefois elle se fâche, elle me parle

" mal et alors mon cœur devient un peu méchant, " mais ça ne dure pas longtemps." Et toi, as-tu quelque chose à dire contre ton mari? " Non, di- " sait l'une, mon mari est bon pour moi, et ne se " fâche pas, il n'est pas fou (il est tranquille) " et nous vivons en paix et en union." " Oui," disait l'autre, " mon cœur n'est pas bon avec mon " mari, il me fait souvent la querelle sans dessein, " il me bat même quelque fois; alors mon cœur " descend en bas (j'ai beaucoup de chagrin) et je " pleure; cependant je l'aime, et peu de temps " après mon cœur remonte et devient bon comme " auparavant." Jusque-là tout avait bien été; tous se présentaient volontiers et se comportaient avec beaucoup de gravité accompagnée d'un certain respect religieux, qui au moins extérieurement semblait être une preuve de leur sincérité et de leur bonne foi. Cependant il y eut une exception: une femme avait abandonné son mari, et, au témoignage de plusieurs auxquels j'avais demandé des renseignements, il n'y avait rien dans la conduite de son mari qui pût justifier une pareille action. Je la fis venir devant moi; elle parut d'abord obstinée, et ce ne fut pas sans beaucoup d'instances de ma part qu'elle rompit enfin le silence dans lequel elle semblait vouloir se ratrancher, tenant sa tête baissée et ses cheveux pendants devant son visage, —indice infaillible de courroux et de mauvaise humeur chez ces femmes. Je sentais qu'il fallait y aller avec beaucoup de douceur et de ménagement pour ne pas tout gâter, et voir cette pauvre créature s'éloigner avec une plus grande aversion pour celui auquel je voulais la réunir; car les sauvages ont de la tête, comme on dit, et ce n'est pas chose facile de leur faire changer une résolution qu'ils ont une fois prise. S'ils semblent se rendre à vos avis et aux raisons par lesquelles vous combattez leur sentiment, très-souvent ils n'en feront rien; ils sentiront la force de vos paroles, mais leur conviction ne sera qu'apparente et illusoire; ils veulent se soustraire à vos impor-

tunités et se débarrasser de vous. Heureusement ce ne fut pas le cas cette fois; la patience et des paroles de douceur vainquirent l'opiniâtreté de cette femme; elle déchargea son cœur et se répandit en plaintes amères contre son mari en l'accablant des reproches les plus violents, auxquels, coupable ou innocent, il jugea à propos de ne rien répondre, car il aimait beaucoup sa femme et il soupirait depuis longtemps après une réconciliation. Ses vœux furent satisfaits; après que j'eus fait à cette femme quelques réprimandes et donné à tous deux les avis convenables, ils se donnèrent la main en signe de paix et d'amitié. Tous passèrent ainsi devant moi, venant, après leur examen, me donner la main pour témoigner leur contentement et comme pour mettre le sceau aux résolutions qu'ils venaient de prendre. Le vieux Jean-Baptiste, autrefois guerrier célèbre par sa bravoure et ses hauts faits dans les guerres des Kaotchins avec d'autres tribus puissantes, s'était présenté un des premiers pour faire sa confession, et je croyais que tout avait été dit et expliqué à sa satisfaction; mais non, quelque chose avait été omis, vous allez dire qu'il avait quelque scrupule ou quelques remords de conscience; rien de semblable. Le lendemain, il vient se jeter à genoux devant moi et me dit: « Grand Prêtre, j'ai encore quelque chose à te « dire: tiens, tu vois le capot que je porte maintenant, il me fut donné par le prêtre qui était « venu demeurer avec nous; mais il est, comme « tu vois, tout usé, et bientôt il va être tout en « lambeaux; mon cœur (skwatowon) n'est pas « bon, parce que je ne sais pas qui va m'en « donner un autre!!! »

Voilà le grand chef! n'est-ce pas plutôt un grand enfant: oui, les sauvages sont des enfants, ou, au moins, il faut agir avec eux et les traiter comme s'ils étaient des enfants: un rien les amuse et les intéresse, et quant aux vérités de la religion, elles doivent être réduites, pour ainsi dire, à leur plus simple expression et exposées de

la manière la plus claire. Alors même on n'est pas sûr qu'elles soient suffisamment comprises, car leurs idées et leurs notions se réduisent à la matière et aux choses dont la nature animale leur a procuré la connaissance et appris l'usage : aussi a-t-on toutes les peines du monde à mettre à leur portée les vérités abstraites et métaphysiques, et ce n'est qu'à force de comparaisons et d'expressions prises des choses physiques et matérielles que l'on peut en faire passer la connaissance dans leur esprit si borné et si grossier. A ce sujet, vous vous rappelez encore comment un chef de la Nouvelle Calédonie me rendait compte de l'impression que faisait sur lui le récit des circonstances qui accompagneront le jugement dernier : il me disait qu'il en serait des hommes méchants, comme des saumons que ces sauvages prennent en très-grande quantité ; lorsqu'ils en trouvent quelques-uns qui sont maigres et chétifs, ils les jettent à la voierie pour devenir la pâture des chiens et des corbeaux !

On l'a déjà dit : les sauvages de ce pays, et surtout ceux qui habitent les bords du Pacifique, sont la race la plus abrutie et la plus dégradée de l'Amérique du Nord ; et s'il en est quelque autre qui lui soit encore inférieure, il faudra aller chez les Esquimaux pour la trouver. C'est en vain que l'on chercherait chez eux ces hommes au cœur noble et généreux, ces esprits élevés, ces penseurs profonds tels qu'on en vit autrefois chez les Iroquois et les Hurons, capables de hauts faits et de vertus héroïques. On n'aura jamais à dire, dans les annales de nos missions, les grands sentiments et les vertus d'un Daniel Garakontié et d'une Catherine Teghakwita. Pour convertir nos sauvages du Pacifique et surtout les tribus plus reculées vers le Nord, il faudrait pouvoir les réduire au moyen de deux armes, l'une d'or et l'autre d'acier ; c'est-à-dire, les gagner par des présents et les intimider par la force des armes ; ni moi ni ceux qui viendront après moi n'aurons ces moyens à notre disposition. On réussirait

encore en matérialisant, pour ainsi dire, la religion, en en faisant une religion de couvertures et de festins; mais alors que serait la religion chez eux? un manteau pour couvrir leur hypocrisie!

Le chef de la tribu qui demeure en face de Victoria semblait aimer la religion, et en remplissait même quelques pratiques avec le Père qui était ici avant moi; mais ce n'était que pour les présents qu'on lui faisait et les repas qu'on lui donnait. Mais depuis qu'avec moi ces deux sources sont taries, il n'en fait plus rien; et s'il vient quelquefois me voir c'est pour un vil intérêt, pour demander une vieille paire de souliers, un vieux pantalon. La dernière fois, c'était pour avoir des clous pour bâtir sa maison; et remarquez que, tout le temps, il a des douzaines de couvertures avec lesquelles il pourrait en acheter. Je lui dis donc: "Tu vois ma maison, elle est grande, j'y ai mis tous les clous que j'avais." Je ne le vois plus!

Cependant mon séjour chez les Kaotchins tirait à sa fin;—j'avais régénéré dans les eaux du baptême les enfants qui m'avaient été présentés, et je me devais aux tribus qui m'attendaient avec la plus grande impatience. Mais il se présenta une difficulté; on apprit dans le camp qu'un parti de Tongkâs, tribu du Nord dont, l'année précédente, 16 hommes avaient été tués par les Kaotchins, était à deux jours de marche, venant tirer une vengeance éclatante du sang qui avait été répandu. Ceux-ci n'avaient cependant point été les agresseurs; car voici comment cette malheureuse affaire avait commencé. Le vieux Jean-Baptiste s'en retournait chez lui, lorsqu'il fut rejoint par deux canots de Tongkâs, qui le pillèrent et lui enlevèrent tout ce qu'il avait dans son canot, et, entre autres objets auxquels il tenait le plus, étaient plusieurs *pâssissi* (couvertures), dont sept venaient de moi, en échange pour des pommes de terre. Etant à la merci de ces furieux et redoutables ennemis, il avait dû leur livrer jusqu'à la chemise qu'il avait sur son dos, sous peine de se voir enlever

son jeune fils, menacé de tomber dans le plus dur esclavage, auquel une mort encore plus cruelle mettrait peut-être bientôt fin. Arrivé dans son camp, il jette le cri de vengeance, et en un instant l'élite des jeunes gens du village est sur pied ; ils courent aux armes, et, passant par un chemin écarté, ils vont se mettre en embuscade sur un bras de mer très-étroit par lequel les Tongkâs doivent nécessairement passer. L'action commence avec fureur de part et d'autre ; les Kaotchins ont à déplorer la perte de trois des leurs, mais cette perte est plus que compensée par la mort de 16 de leurs ennemis et par la prise de quelques esclaves. Depuis ce temps une haine mortelle existe entre ces deux tribus, et le sang qui a coulé de part et d'autre, en plus d'une rencontre, n'a pas été capable de l'appaiser.

Pendant ce temps-là, il y a grand bruit dans le camp ; on fait mille suppositions, qui toutes servent à présenter le danger comme imminent ; on s'attend à chaque instant à voir les Tongkas dédoubler la pointe et entrer dans la baie. Deux jours se passèrent ainsi, à mon grand regret, car je voyais par là retarder mon départ pour la tribu voisine, vers laquelle j'avais hâte de me rendre. Les Kaotchins devaient m'y conduire ; mais maintenant ce rapport malencontreux a ralenti leur zèle. Ils sont partagés ; tous n'y croient pas également ; les uns seraient disposés à m'accompagner et les autres s'y refusent. Cependant, après maint pourparler, les jeunes gens se décident et bientôt deux canots sont lancés à l'eau ; on prend les fusils et force munitions, afin d'être prêts à tout évènement ; on se met sous la protection de Marie, par une prière faite dans les canots, et bientôt l'on vogue sur les eaux bleuâtres de la baie.

Partis le matin, nous n'arrivâmes que vers sept heures du soir chez les Tlintlimilitz, dont les mœurs, les usages et la langue sont à peu près les mêmes que chez les Kaochins. Dans ce camp, même confusion et agitation que dans l'autre ;

et il fallut y passer par la cérémonie accoutumée de donner la main,—cérémonie qui maintenant est toujours précédée du signe de la croix. Le chef donne un signal auquel tous lèvent la main droite à la hauteur des yeux, puis au second signal tous achèvent de se signer. Quoiqu'il se fît déjà tard, il me fallut entendre les prières et les chants du village avant de me retirer dans la tente, partie en coton et partie en nattes, qui m'avait été préparée. Mon court séjour dans ce camp se passa dans les mêmes exercices que dans le premier. Avant mon départ pour le troisième poste habité par les sauvages appelés Penalahetz, se fit la cérémonie des fiançailles entre le fils de l'un des jeunes chefs qui m'accompagnaient, âgé de trois ans, et la fille du chef de ce village, âgée à peine d'un an; c'est une coutume chez eux, et cette cérémonie est accompagnée de maint discours de part et d'autre, puis enfin se termine par des présents mutuels que l'on se fait au nom des futurs époux.

Le camp des Penalahetz n'étant pas très-éloigné, je m'y rendis en quelques heures. Là encore je trouvai ce que je puis appeler une jolie cabane, dont les murs étaient de planches de cèdre retenues par des perches fichées en terre, et la toiture en nattes; à l'intérieur, la terre avait été tapissée avec des coquilles broyées. Quelques compliments de ma part pour le soin qu'il y avait mis récompensèrent amplement le vieux chef Pierre, que je connaissais d'ailleurs depuis le temps de ma mission au Fort Langley, et il était un de ceux auxquels le cœur avait dit de faire des nœuds sur une petite corde, comme il a été rapporté plus haut. Ce chef a un caractère et des dispositions pacifiques; et il serait à désirer que la plupart des autres eussent, comme lui, tenu compte des instructions qu'ils ont reçues et des engagements qu'ils ont pris. Tenant beaucoup à honneur que le Grand-Prêtre voulût bien le visiter dans son camp, il n'avait rien omis de ce qu'il était en son pouvoir de faire pour le recevoir de

son mieux: ainsi il avait envoyé des jeunes gens à la distance de plusieurs milles pour pêcher des mornes de roche, et ils en avaient pris deux d'une énorme grosseur et qui auraient paru avec honneur sur des tables princières, tandis qu'ici elles durent se contenter d'une natte étendue sur la terre. Quant à moi, je n'avais pas à me plaindre; je partageais le sort de tant d'autres évêques auxquels la terre nue sert de table et de couche en même temps.

Toutes les cabanes de ce village sont renfermées dans l'enceinte de l'un de ces forts que les sauvages ont dû bâtir autrefois, pour se mettre à couvert contre les fréquentes incursions des trop célèbres Yougltas. Celui-ci est le premier que j'aie encore vu, du moins de cette grandeur: car il a à peu près 200 pieds en longueur et 150 en largeur; les pieux, tous en bois de cèdre, ont une vingtaine de pieds de hauteur; les portes sont basses et étroites, et cela par raison de sûreté, comme on le comprend facilement. De distance en distance, il y a d'énormes colonnes, ou plutôt des troncs d'arbres, enfoncés à une grande profondeur dans le sol, pour soutenir et affermir plus solidement les autres pieux qui sont beaucoup plus petits; et ces colonnes sont terminées à leur partie supérieure par des statues, ou plutôt simplement des figures, dans lesquelles on ne saurait dire lequel domine davantage, le ridicule ou le grotesque. Le mieux pour vous sera de réunir les deux ensemble, et alors vous en aurez la meilleure idée que je puisse vous en donner. Mais je me hâte de vous faire part de la consolation qui m'était réservée dans ce camp. Après avoir baptisé les enfants, je fus prié d'aller voir un sauvage malade et qui, s'étant trouvé absent lors du passage du prêtre mentionné, n'avait pas eu le bonheur de recevoir le saint baptême. Vous rendre compte de l'impression que fit sur moi l'état dans lequel je trouvai cet homme serait chose impossible; c'était à reculer d'horreur à la vue du mal qu'il avait et de la saleté dans

laquelle il était plongé ; et la seule pensée m'en afflige encore profondément. Il avait le talon du pied droit dévoré depuis plusieurs mois par un ulcère, que je crois être une éléphantiasis, tel que je n'en ai jamais vu, son pied horriblement enflé, et, ainsi que toute sa jambe, d'une couleur noirâtre et livide, et l'un et l'autre très-près d'une décomposition complète. Mais son talon offrait le spectacle le plus triste que l'on puisse imaginer ; devenu une masse de pourriture, le moment n'était pas éloigné où il devait nécessairement se détacher entièrement du pied. Cet homme devait être dans des souffrances continuelles et atroces ; son visage décharné et ses yeux abattus en étaient une preuve non équivoque. Cependant à voir le calme et la tranquillité dont il jouissait, vous auriez à peine remarqué qu'il souffrait la moindre douleur ; pas un gémissement, pas un mot de plainte ne se faisait entendre. Parfaitement soumis à la volonté de Dieu, qui affligeait si cruellement son corps, il tenait son âme en paix : c'était un autre Job sur son fumier. Mais l'essentiel lui manquait, il avait besoin que les mérites infinis du sang de Jésus-Christ lui fussent appliqués pour rendre ses souffrances méritoires ; et c'était aussi son désir de recevoir l'eau sacrée qui fait enfant de Dieu. Comme il avait déjà une certaine connaissance des vérités les plus essentielles de la religion, je me hâtai de lui administrer le saint baptême, et je le quittai pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour la faveur qui venait de lui être accordée.

Mon bonheur et ma reconnaissance ne pouvaient pas, ne devaient pas être moins grands. Oh ! oui, comme je remerciai le Seigneur d'avoir dirigé mes pas vers ce pauvre sauvage ! Comme je sentais alors que j'étais le ministre du Dieu de bonté et de miséricorde *qui vult omnes homines salvos fieri*, qui procure à tous les moyens et les grâces qui leur sont nécessaires pour sauver leurs âmes et arriver au bonheur

éternel ! Quelle raison n'avais-je pas alors de me féliciter de ne m'être pas laissé effrayer par ce rapport qui avait annoncé l'arrivée des Tongkâs ! Et vraiment j'ai pensé depuis que ce bruit n'avait été que l'effet de la malice du démon, qui avait essayé par là d'empêcher le progrès de ma mission, en me faisant revenir sur mes pas du camp des Kaotchins. Dieu soit loué ! l'ennemi du salut des hommes a échoué dans son infernal projet.

Ces détails vous paraîtront minutieux et peut-être même ennuyeux à vous et à ceux qui les liront, mais que l'on me pardonne, j'éprouve un si grand bonheur en les écrivant ! Et je désire en même temps qu'on loue et qu'on bénisse avec moi le Seigneur, *cujus infinitus misericordiæ thesaurus*, qui tire sans cesse du trésor infini de ses miséricordes tant de grâces et de faveurs pour le bien et le bonheur de ses élus ! Et vous surtout, qui secondez si généreusement les desseins de sa miséricordieuse Providence, en vous soumettant au léger sacrifice que demande de vous la Société si éminemment chrétienne et catholique de la Propagation de la Foi, bénissez le Seigneur et réjouissez-vous ! la conversion des infidèles, c'est votre œuvre ; des quatre coins du monde s'envolent vers les célestes demeures des milliers d'âmes, qui sans vous seraient devenues la proie des feux dévorants pendant toute l'éternité. Celle du pauvre Joseph que je viens de baptiser, portée sur les ailes de l'innocence, les accompagne et en est accompagnée ; elles conjurent toutes ensemble le Seigneur de récompenser au centuple ceux auxquels, après lui, elles sont redevables de leur bonheur pendant une éternité !

Maintenant je quitte ce village ; suivez-moi, bientôt nous arriverons à celui des Jahteka, qui n'en est éloigné que d'une quinzaine de milles. Voyez le chef, appelé grand Jos, avec son habit et son chapeau militaires, son pantalon, et son épée au côté, mais allant pieds nus sous ce magnifique accoutrement ! C'est un homme célèbre dans les annales de la guerre, et de nobles cicatrices sont

là pour dire sa bravoure et son courage. Un fort magnifique, bâti autrefois par lui pour se défendre contre les Yougltas, tombe actuellement en ruines faute de réparations, qui d'ailleurs ne paraissent plus nécessaires, les Yougltas, depuis la visite du prêtre au Fort Langley, ayant mis fin à leurs excursions meurtrières ; et même, pour bâtir la maison dans laquelle le grand Jos voulait me recevoir, il fit abattre le bastion qui était à l'un des coins de son fort, jugeant que ce moyen de défense ne lui était plus nécessaire. Je prendrai occasion de cette circonstance pour faire part de ce que j'ai été à même de remarquer dans plusieurs autres : c'est que s'il n'y a pas encore eu de mission ou de chrétienté fondée d'une manière permanente au milieu des tribus, et si le bien qui s'est opéré ne s'est pas montré par des résultats éclatants, ce bien s'est cependant fait ; et, si l'on considère l'état dans lequel se trouvaient ces sauvages, il y a vingt ans passés, et si on le compare avec celui où ils sont dans le moment actuel, on est forcé de convenir que l'influence exercée par les missionnaires pendant dix-huit ans de séjour et de travaux sur les bords du Pacifique a été bien grande, et a opéré un véritable changement dans les mœurs de ces sauvages en général. D'ailleurs on ne doit pas oublier que la conversion des sauvages n'est pas l'affaire d'un jour, et nos anciennes missions du Canada sont là pour le prouver. Des missionnaires zélés et intrépides se succédèrent les uns aux autres, arrosant tous de leur sueur, et quelques-uns même de leur sang, le champ qu'ils avaient entrepris de cultiver ; et cependant l'œuvre n'avançait pas ; et ce n'était que plus tard que ces champs préparés par tant de soins devaient porter leur fruit. Les grands obstacles que le missionnaire rencontre chez les sauvages sont partout les mêmes : la polygamie et la médecine. Si l'on me demande quel est le plus grand de ces deux obstacles, je ne crains pas de dire que c'est la médecine, à cause de l'immense influence qu'exerce l'homme au Ta-

manwas, sur les masses qui le croient revêtu d'un pouvoir surnaturel et magique duquel dépend la vie ou la mort. Ce devin, pour rejeter son sac de médecine, doit se décider à faire un double sacrifice, celui de son caractère et de sa réputation, et celui du gain qu'il tire de sa profession—gain qui consiste principalement en *possipi* ou *sitsim*, couvertures. Or il est fortement attaché à ces objets, et l'on sait déjà l'usage qu'il en fait. J'aime beaucoup l'idée d'un prêtre qui, pour leur reprocher cet attachement immodéré, a représenté le cœur d'un sauvage traversé par la pointe d'une couverture.

Je ne dois pas oublier de mentionner que, à cause de ses relations amicales avec les blancs, Grand Jos (Tsassia) a reçu en présent une petite pièce de campagne, qui lui a servi contre les ennemis, et qui a salué mon arrivée au camp par plusieurs coups habilement et fortement tirés.

Rien de remarquable ne se passa ici ; je me trompe : je dois vous dire que j'y rencontrai un jeune chef avec une trentaine des siens, appartenant à la tribu des Schomish, qui vivent sur le continent, de l'autre côté du Détroit de Georgie et au-dessus de la Rivière Fraser. Ce chef était venu vendre des pelleteries à l'agent de la compagnie en charge des mines de charbon, et ayant appris que je devais me rendre jusque-là, il vint au-devant de moi et attendit mon arrivée chez les Tsassias, tant était grand son désir de voir l'homme de la Prière, dont il avait seulement entendu parler. Retiré à l'écart avec sa petite bande, il ne prit point part aux cérémonies de la réception par Grand Jos ; mais il attendit jusqu'à ce qu'elles fussent terminées, et alors, donnant le signal, tous se levèrent, firent le signe de la croix en leur langue, et puis vinrent, en silence et les yeux baissés vers la terre, me donner la main suivant l'usage. Tous ensuite se mirent à genoux, et faisant un second signe de croix, commencèrent à réciter ou chanter l'oraison dominicale,

la salutation angélique et le symbole des apôtres, puis quelques cantiques en leur langue et en Tchinook !

Mais, direz-vous, ils n'ont jamais vu les prêtres, et ainsi comment ont-ils pu apprendre ces prières? Des tribus voisines déjà visitées par les missionnaires. Leur langue étant très-différente, ils ont pu les traduire ; et ainsi toute leur tribu a appris ces prières et ces chants par cœur, et ils les chantent régulièrement deux fois par jour ! Et si je puis juger des dispositions de cette tribu par le peu de temps qu'elle a passé avec moi, j'ai lieu d'espérer qu'aussitôt que j'aurai à ma disposition quelque prêtre que je pourrai envoyer vers elle, la prédication de l'Evangile n'y demeurera pas sans fruit, et que leur docilité et leur empressement à embrasser les vérités chrétiennes dédommageront amplement, pour les travaux et les privations auxquels devront se dévouer les ouvriers appelés à cultiver cette partie de la vigne du Seigneur. Cependant, je ne me fais pas illusion : l'expérience m'a appris à ne pas trop compter sur ces premières démonstrations des sauvages ; je sais que si le sauvage ne dispute pas en matière de religion, et convient aisément de ce qu'il voit fondé sur la raison, il ne sera pas pour cela plus honnête homme, s'il n'a pas envie de l'être ; et l'on peut dire qu'il pèche plutôt par le dérèglement de ses mœurs, qui est l'effet de la faiblesse humaine et le principe de l'incrédulité volontaire, que par une obstination fondée sur le défaut de lumières et de connaissances. Les fonctions de l'esprit et celles du cœur ne sont pas les mêmes ; on peut éclairer l'un, tandis que l'autre ne sera ni changé ni converti pour cela, et c'est précisément la position dans laquelle nous nous trouvons par rapport à nos sauvages. A ce sujet, je me rappelle ce qui m'arriva autrefois dans l'Orégon. Un sauvage, de la tribu des Ttikâtâts, était depuis de longues années employé par les blancs ; étant très-honnête et très-fidèle, il avait gagné toute leur confiance, et il la méri-

tait aussi. En 1844 la dyssenterie commença ses ravages au Fort Vancouver, et notre homme ne tarda pas à en être attaqué. Aussitôt je me transportai auprès de lui afin de le préparer au saint baptême dans le cas que la maladie devînt dangereuse ; elle prit bientôt un caractère alarmant, et dès le jour même je lui administrai le sacrement de la régénération qu'il reçut avec toutes les dispositions désirables. Cependant je ne manquai pas de lui dire que, devenu chrétien et enfant de Dieu, toutes les coutumes et superstitions sauvages devaient lui être entièrement étrangères, et qu'il ne devait s'occuper qu'à remercier Dieu et à garder son cœur droit jusqu'au moment de la mort.....Jugez de mon étonnement et de mon chagrin, lorsque j'appris qu'avant de mourir il avait fait appeler l'homme de médecine, et qu'après sa mort on avait, par son ordre, tué dix de ses chevaux, dont les ossements desséchés se voient encore aujourd'hui sur sa tombe !

Le camp des sauvages appelés Nanaïmooks, auprès duquel se trouvent les mines de houille, était le dernier de ceux que je m'étais proposé de visiter ; je me hâtai de donner mes ordres pour le départ, et mes fidèles conducteurs qui allaient rencontrer là des amis et des connaissances, ne furent pas lents à se préparer. Bientôt, une jolie flotille composée d'une douzaine de canots, favorisée par une brise assez forte, se dirigea sur Nanaïmook. Ce camp n'avait jamais encore été visité par aucun prêtre, et un certain nombre de Nanaïmooks m'avaient vu autrefois au Fort Langley; plus tard ils s'étaient rendus auprès du prêtre chez les Kaotchins et y avaient reçu quelque instruction religieuse. Cette tribu est assez considérable, et a à peu près les mêmes mœurs et le même langage que celles que je viens de visiter; les prières s'y récitent et les cantiques y sont chantés régulièrement deux fois le jour, et trois fois les dimanches, malgré le ridicule et les sarcasmes dont ces pratiques religieuses sont constamment l'objet de la part des mineurs, presque

tous ou méthodistes ou simplement infidèles et impies. On sait quelle classe d'hommes sont en général les mineurs en Angleterre ; les visites de ces mondes souterrains, ordonnées par le gouvernement, ont amené des rapports officiels, qui ne laissent aucun doute sur l'état déplorable d'ignorance dans laquelle sont plongés les êtres misérables qui les habitent, et sur l'épouvantable immoralité qui y règne.

Vous vous rappelez peut-être que pendant ma mission au Fort Langley en 1841, je baptisai, entre beaucoup d'autres, le fils d'un chef Yougita, âgé de 6 à 7 ans, qui n'a pas eu le bonheur de partager le sort de tant d'autres, de mourir après son baptême et d'aller au ciel. Dieu, il ne faut pas en douter, a eu ses desseins en lui conservant la vie, et si, par sa grâce toute-puissante, il lui conserve encore les bonnes dispositions dans lesquelles je l'ai trouvé, je ne suis pas sans espoir de voir plus tard les desseins du ciel se manifester sur lui, en le rendant l'ami et le soutien des missionnaires qui iront évangéliser sa tribu. Son influence ne sera pas moindre chez celle des Satloltouh, ses voisins, parce que sa mère appartient à cette tribu. Devenu homme maintenant, il a été très-heureux de me revoir, et il s'est mis entièrement à ma disposition comme interprète auprès des siens et des Satloltouh, dont il entend et parle également la langue.

Comme autrefois à Langley, je devais là me voir entouré d'une vaste multitude de sauvages, composée des tribus suivantes : Selokossin, Stleyamin, Tlohos, Wiwiake, Wiwiakan, Hahamétis, Snonooze, Komooks, Sishath, Tayoutham, Tsaham, Ousatokival, Tewalstick, Yougita, Tsatloltook.

Toutes ces tribus n'ont qu'une connaissance très-faible des vérités de notre sainte religion, mais toutes ont appris plus ou moins quelques prières et quelques cantiques, de la même manière que les Shcomish dont j'ai parlé plus haut, car elles n'avaient jamais vu les prêtres auparavant. Elles savent aussi faire le signe de la croix, qu'elles ont

traduit dans leurs langues ; et le fait que je vais rapporter fait voir que ce signe de notre rédemption, dont ces pauvres sauvages sont encore loin de connaître la nature, ou plutôt l'origine, et encore moins d'apprécier la valeur, est cependant déjà devenu parmi eux un signe de paix et d'amitié, un étendard de protection et de ralliement. Un mois avant mon arrivée chez les Nânâimook, les Yougltas apprirent par un faux rapport, que je m'y étais déjà rendu, et brûlant du désir de voir enfin un homme dont la renommée leur avait dit tant de choses, ils se mirent aussitôt en route, au nombre de trente canots, pour arriver à force de voiles et d'avirons, le plus vite que possible chez les Nânâimook. Une grande épreuve leur était réservée, et ils ne s'étaient pas attendus à être reçus au bout du fusil par leurs voisins, dans le temps qu'ils croyaient l'homme de la prière au milieu d'eux ; et comme leur mission était toute pacifique, ils avaient cru inutile, et avec raison, de se pourvoir de leurs armes, qui les accompagnent toujours dans tous les autres voyages. Mais leur renommée est si bien établie, qu'au seul nom de Youglta on est effrayé et l'épouvante s'empare de tous. Aussi, lors qu'encore à une grande distance du village ils furent reconnus par la coupe de leurs voiles et la grandeur de leurs canots, le cri : trente canots Yougltas ! passa de bouche en bouche et se répandit avec la rapidité de l'éclair, en jetant la terreur dans le camp des Nânâimook. La flotille youglta s'avance lentement, tandis que dans le village tout est désordre et confusion, et que chacun s'empresse de prendre ses armes ; on s'attend à une attaque vigoureuse, qu'il s'agit de repousser avec non moins de force et de vigueur. Les Yougltas confiants, parfaitement ignorants des préparatifs qui se font contre eux, sont les uns déjà descendus sur la plage, et les autres encore dans leurs canots, lorsqu'ils voient les Nânaïmook sortir de leur camp les armes à la main, et manifestant leur intention par les gestes et les cris communs à tous les sauvages en pareille cir-

constance. Jugez de leur étonnement : le désir de voir l'homme de la prière, l'homme de la paix, l'homme qui, avec la parole du Grand Chef là-haut, *fait bons et droits* les *skwalowon* (cœurs) des sauvages, les a conduits sur ce rivage, où à la vérité ils laissèrent plus d'une fois des traces de leur cruauté, mais sur lequel, depuis quelques années, ils ont fumé le calumet de paix, pour preuve qu'ils avaient *rejeté le mal de leurs cœurs.* Et voilà que des armes sont dirigées contre eux, et qu'on les attaque dans un moment où ils ne sont nullement en état de se défendre ! La main et la parole sont également impuissantes à témoigner de leurs intentions amicales et pacifiques ; à quel autre expédient vont-ils donc avoir recours dans cette circonstance si critique ? Une pensée, prompte comme l'éclair, se présente à leur esprit ; la croix est leur dernière ressource, et la croix va les sauver, comme elle a sauvé le monde. Le chef, faisant signe de la main, dit alors aux siens : " Faisons tous, hommes, femmes et enfants, fai-" sons le signe de la croix, c'est le seul moyen " qui nous reste pour convaincre les Nanaïmook " de nos intentions." A peine ces paroles sont-elles terminées que tous se lèvent, et ils sont au moins au nombre de 600, et font ensemble le signe de la croix ! Le signe est compris, les armes tombent des mains, et les Nanaïmook se pressent vers le rivage, et les poignées de mains qui s'échangent font bientôt oublier aux pauvres Yougltas les moments d'anxiété et de trouble auxquels ils ont été si cruellement en proie.

Trompés dans leur attente et mortifiés de ne m'avoir pas rencontré, ils ne firent qu'un court séjour et s'en retournèrent dans leurs foyers, bien disposés cependant à revenir aussitôt qu'ils apprendraient l'arrivée du Grand-Prêtre.

Un de mes premiers soins fut donc d'expédier un courrier vers eux pour leur annoncer que je venais enfin d'arriver chez les Nanaïmook, que je regrettais beaucoup l'accident qui avait eu lieu, que mon cœur était bon pour eux, et qu'il

tremblerait de joie, s'ils se rendaient immédiatement auprès de moi, en aussi grand nombre qu'il leur serait possible de venir.

Deux jours ne s'étaient point encore écoulés, lorsqu'on aperçut quelques voiles dans le lointain; bientôt on en compta quarante-deux; c'étaient mes braves Yougltas, qui n'allaient pas cette fois faire un voyage sans dessein, ni être reçus en ennemis, mais comme des frères venant partager le bonheur commun de voir et d'entendre celui dont la parole fait le cœur bon et rend les sauvages amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. Ils arrivent; le village entier se transporte au-devant d'eux pour leur souhaiter la bienvenue, et leur témoigner par cette démonstration, combien l'on est heureux de les revoir.

Mais cette fois, ce qui n'a rien qui doive surprendre d'ailleurs, ils sont en bien plus grand nombre; quarante-deux canots, portant chacun 20 ou 25 personnes, hommes, femmes et enfants, en ont amené 840 au moins, car leurs canots sont très-grands, surtout ceux qu'on appelle canots de guerre, et j'en ai vu qui pouvaient porter jusqu'à 60 hommes.

Après que tous furent débarqués les chefs commencèrent à organiser la procession qui devait défiler devant moi; car, comme le terrain, au bord de la mer, était peu spacieux et très-raboteux, il fut décidé, afin de me causer moins de trouble, que le *patlatch-lemain* se ferait de cette manière. O que n'étiez-vous là pour être témoin de la scène qui se passait alors sous mes yeux! Vous auriez vu les chefs et les grands hommes parcourant l'espace sur lequel se formait cette longue haie d'hommes, de femmes et d'enfants, criant et parlant à droite et à gauche de manière à vous étourdir; vous auriez entendu les chefs Nanaïmook donnant aussi leurs directions afin que tout fut disposé d'une manière convenable et digne de la circonstance, car jamais réception n'avait été aussi solennelle. Enfin l'ordre s'établit peu à peu, puis succède un si-

lence grave et majestueux, qui n'est interrompu que par le chef qui, d'une voix forte et sonore, dit aux siens: "Il convient que nous fassions voir "au Grand-Prêtre des français que nous savons "quelque chose de sa prière, et avant que nos "mains touchent la sienne levons-les pour faire "le signe de la croix." Alors commença un signe de croix qui, pour l'étrangeté, la dureté des paroles et le temps qu'on mit à le faire, surpassa tout ce que j'avais entendu jusque-là, et qui, par conséquent, resterait toujours très-loin de ce que votre imagination pourrait supposer.

Et si vous êtes désireux de prendre quelque exercice de l'épiglotte et de la langue, je vais vous le donner, ainsi que deux autres dans des langues différentes.

† Yougita.—Kimen tsop kimen stihkam, kémen honok, kimen hiy otlihilh, kyahalh. Thalshki.

† Sehomish.—Eté temans, eté tesnas, eté temens, eté te skwalawons. Tihaunété.

† Satloltook.—Nishate te mans, nishate manesh, nishate mahonas, nishate skwalgens. Ekolate.

Je ne saurais vous rendre compte de l'impression que l'on éprouve en voyant et en entendant ces signes de croix; c'est quelque chose d'indéfinissable, mais de grand et de sublime en même temps, et l'harmonie de ces milliers de voix se mariant sur trois octaves différentes, par sa beauté mêlée d'une certaine mélancolie, vous fait une impression dont vous ne pouvez pas vous défendre.

Si les Yougltas et leurs voisins les Satloltook étaient heureux de me voir, je ne l'étais pas moins moi-même de pouvoir enfin me rencontrer avec cette tribu trop célèbre par les guerres injustes qu'elle faisait aux autres, par les déprédations qu'elle commettait et les cruautés qu'elle exerçait avec un barbare plaisir sur un ennemi surpris à l'improviste et hors d'état de se défendre contre ses attaques, toujours aussi furieuses que bien combinées. Oui, j'éprouvais un véritable bonheur en me voyant au milieu de

ces hommes au regard farouche et au caractère indompté, de ces sauvages qui ne réalisent que trop ce que l'on aime à se figurer dans les anciens pays. Il m'avait tardé si longtemps de leur dire : " Il y a une autre loi que celle de la force brutale, et cette loi, c'est celle du Dieu que vous ne connaissez pas encore ; une loi de paix, d'union et d'amour, et c'est elle que je viens annoncer ; si, en même temps qu'elle entre dans vos oreilles, elle va jusqu'à vos cœurs, ils deviendront bons, et le chef là-haut sera content de vous et il vous fera charité. "

Je me faisais donc un devoir de consacrer à les instruire autant de temps que je pouvais, sans toutefois négliger les autres, me servant avec avantage de notre échelle catholique, dont je donnai une copie au chef avant son départ. Comme ma parole devait passer par trois interprêtes différents, l'instruction durait nécessairement un temps considérable ; et de plus, chaque tribu voulait faire son signe de croix, réciter ses prières et chanter ses cantiques séparément et l'une après l'autre ; ce qui d'ailleurs, est toujours le cas, même lorsqu'une tribu parle le dialecte d'une langue parlée par une autre tribu.

Quelque bonnes que me parussent les dispositions des tribus que je voyais pour la première fois, je ne crus pas cependant devoir baptiser aucun de leurs enfants, remettant à le faire dans une seconde visite, qui aura lieu probablement l'an prochain, si alors je vois que ces sauvages ont profité des instructions reçues, et si j'ai l'espoir que des missionnaires me viendront en nombre suffisant pour qu'ils soient visités régulièrement.

Sur la demande que je fis au chef s'il aimerait que les prêtres allassent visiter sa tribu, il répondit : " Il y a maintenant dix-sept hivers que j'ai entendu parler des hommes de la Prière, et depuis ce temps mon cœur s'est ennuyé et mes yeux se sont fatigués à regarder du côté d'où je les attendais sans cesse. Pourquoi donc les prêtres ne sont-ils pas venus chez nous ! On dit par-

" tout que les Yougltas sont méchants ; et c'est " vrai, car ils n'ont point encore entendu la " parole qui a fait les autres sauvages bons ; mais " les Yougltas n'ont-ils pas des oreilles et un cœur " comme les autres ? oui, que les hommes de la " Prière viennent dans notre tribu, nous aurons " soin d'eux, nous écouterons leur parole, et alors " il ne fera plus nuit dans nos cœurs."

Pour contenter des désirs si légitimes je répondis à ce chef que je tenais compte de ces paroles ; je lui dis en même temps que lorsque j'aurais des prêtres en nombre suffisant, j'en enverrais annoncer aux Yougltas la *bonne parole*, et que, s'ils se montraient obéissants et disposés à rejeter le mal, les prêtres resteraient parmi eux afin de leur apprendre toute la prière.

Telles sont les dispositions des Yougltas, et ce sont aussi celles des autres tribus qui vinrent me voir à Nanaïmook ; mais hélas ! le champ s'agrandit, les besoins se multiplient et le nombre des ouvriers ne s'augmente pas ! *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis ;* les infidèles, enfants de Dieu comme nous, sont affamés du pain de sa parole, et il n'y a personne qui le leur distribue ! O vous, nos amis, associés de la Propagation de la Foi, en même temps que vous nous aidez par vos aumônes, redoublez vos prières et vos supplications auprès du père de famille afin qu'il envoie des ouvriers pour travailler à sa vigne ! Ah ! cette vigne n'a encore produit que des fruits sauvages, parce qu'une main charitable n'est point encore allée en arracher les ronces et les épines, qui l'entourent de tout côté et empêchent d'arriver jusqu'à elle les rayons bienfaisants et vivifiants du Soleil de justice. Oui, priez que la faible lueur qui commence à se lever sur tant de tribus sauvages, que le ciel m'a confiées, puisse bientôt se changer en cette lumière vive qui est destinée à parcourir toute la surface de la terre, à dissiper les ténèbres épaisses et l'ombre de la mort, dans lesquelles sont encore assises tant de nations infidèles.

Cependant, quoique, touché au plus sensible de mon cœur à la vue des profondes misères et de l'état non moins profond de dégradation dans lesquels ces sauvages sont tombés, je désire, en secondant suivant mes moyens les desseins de la Divine Providence, ouvrir devant eux les voies du salut éternel, je ne me fais point illusion, je ne me déguise point les immenses difficultés que j'aurai à surmonter; une longue expérience m'a fait connaître les obstacles qui s'opposent, comme autant de barrières presque infranchissables, à la conversion de nos sauvages; je vois ces habitudes et ces vices si profondément enracinés qu'il faudra détruire; ces médecines et ces superstitions qu'ils ont comme sucés avec le lait. Quel temps, quel travail et quelle patience ne faudra-t-il pas pour les arracher de leur esprit? Ah! je vous avoue que plus je considère la tâche qui est devant moi, et plus elle m'effraie et m'épouvante; et il ne faut rien moins, pour soutenir mon courage, que la pensée que celui qui m'a envoyé est un maître plein de bonté et de miséricorde, qui voudra bien se contenter et tenir compte des faibles efforts que je ferai, aidé par des coopérateurs zelés et fidèles, pour mettre en usage tous les moyens possibles afin d'avancer son œuvre, ayant sous les yeux ces paroles du grand apôtre: *Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus autem incrementum dedit.*—Trop heureux si je puis seulement aplanir le champ et y jeter les premières semences, laissant volontiers à d'autres la consolation d'en cueillir les fruits! Veuille le Seigneur bénir et faire fructifier cette première semence de sa divine parole! elle est déjà jetée çà et là à une grande distance et presque jusqu'à la moitié de l'Île de Vancouver; et quoique je ne puisse dire que Dieu y soit déjà adoré et servi en esprit et en vérité, son Saint Nom y est au moins connu, et retentit dans les chants et les prières qui lui sont tous les jours adressés par des milliers de ses enfants. Ils croient, au moins implicitement, les vérités qu'il lui a plu de révé-

ler, à la croyance et à la profession desquelles il attache le salut du monde. Je m'arrête ici pour reprendre et terminer bientôt cette narration et ces détails déjà poussés si loin au-delà des limites que je m'étais proposées.

N'ayant vu les Yougltas que pendant 6 jours, il ne m'a pas été possible de recueillir beaucoup de connaissances sur leurs mœurs, leurs usages et leurs superstitions; mais la chose que j'ai voulu savoir avant tout, c'est qu'ils ont, comme toutes les autres tribus, une notion du déluge universel. Cependant l'histoire qu'ils en racontent est entièrement différente de toutes celles que j'ai entendues jusqu'ici. Sans assigner aucune cause à cette inondation, leurs ancêtres leur ont appris qu'elle couvrit toute la terre et que tout le monde y périt, c'est-à-dire, les sauvages, à l'exception de ceux qui eurent le temps de s'embarquer dans trois canots, qu'ils attachèrent avec de fortes cordes à un énorme rocher. Chose étonnante ! ce rocher avait la propriété de flotter sur l'eau, et conséquemment il s'éleva à mesure que celle-ci montait, et de cette manière les canots ne furent pas submergés et tous ceux qui s'y trouvaient échappèrent à la destruction générale. Maintenant, un mot sur le vieux chef Nanaïmook, car c'est un homme qui s'est acquis de la célébrité par son zèle pour la prière, et qui, pour cela, est appelé *Shawash léplet* (le prêtre sauvage). Mais comme il n'est pas très-fort en théologie, il est exposé, dans l'ardeur de son zèle, à faire quelques petites fautes dans l'exercice de son ministère, comme de marier sans trop se troubler quant à la liberté des parties ; car, sachant qu'un sauvage avait déjà une femme, il l'avait cependant marié avec une autre ! On me dit encore qu'il faisait venir les sauvages devant lui pour se confesser et qu'il les soumettait à des pénitences un peu rigoureuses, et qu'ils devaient recevoir de sa main sur le champ. Vous devinez déjà ce que c'était; et oui, rien moins que quelques douzaines de coups de fouet très-bien administrés, laissant

sur le dos de ces malheureuses victimes certaines marques bien capables de leur donner la contrition de leurs péchés et de les faire tenir sur leur garde pour l'avenir ! ! !

C'est-là un fait, et ce fait vous fait voir jusqu'à quelle extravagance l'ambition peut pousser même un sauvage.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une pareille conduite mérita à ce *leplet* une censure très-sévère de son Evêque, qui immédiatement et sans miséricorde le suspendit de ses fonctions, en le livrant à la risée de tous ceux de sa tribu.

Enfin je réunis mes sauvages encore une fois, je leur donne mes derniers avis et leur fais mes dernières recommandations; je distribue une douzaine d'échelles catholiques entre les chefs, puis je mets fin à ma mission par le mariage d'un Canadien avec une femme de ce pays-là et le baptême de cinq enfants de blancs, auxquels il faut ajouter celui de 125 enfants sauvages, formant un total de 130 baptêmes administrés pendant ma mission. *Deo gratias.* Et le 2 juin je rentrais chez moi.

J'ai l'honneur, etc., etc.,

† MODESTE,
Ev. de l'Ile Vancouver.





Les notes suivantes ont été publiées sur le *Courrier du Canada*, au mois de mai dernier; comme elles fournissent l'étymologie et la signification des noms sauvages que conservent plusieurs localités dans le Canada, nous croyons devoir les reproduire dans ce recueil, où ont déjà été consignés de précieux renseignements sur les mœurs, les coutumes et les langues des premiers habitants de ce pays.

Séminaire de Nicolet, le 22 mai 1857.

Les mots suivants qui sont les noms de quelques tribus, localités, etc., appartiennent aux différents dialectes de la langue algonquine, parlés depuis le Labrador, jusqu'aux sources de la Saskatchewan, aux pieds des Montagnes de Roches. . . . .

Abénakis.—Orientaux.—(Sauteux.)—De *Wâban*, *il est aurore*, et *ykki*, *terre*. Les Sauteux les nomment encore aujourd'hui, Wâbanakki, et Wâbanakkiak au pluriel.

Assiniboines ou Assinipoils.—Sioux des roches.—(Sauteux.)—De *Assini*, *roche* et *pwân*, *Sioux*. *Pwân* veut dire, *qui ne peut*: c'est un terme de mépris par lequel les Sauteux désignent les Sioux leurs ennemis.

Attikamègues. — Poissons-blancs. — (Cris.) —De *Attikamêk*, *un poisson blanc*.

Maléchites.—Pieds-difformes.—(Cris.)—De *Mayi*, laid, ou difforme, et *Shit*, pied. En changeant *y* en *l*, on a *Malishit*.

Mashkoutens.—Hommes de la petite prairie.—(Sauteux.)—Mashkoutens est la forme diminutive du mot *Mashkoute*, *c'est prairie*. M. J. G. Shea fait une erreur en traduisant ce mot par *nation du feu*, dans son ouvrage sur la découverte du Mississipi. Il faudrait dire *Ishkoutens*, pour *nation du feu*.

Mashkégons.—Hommes des marécages.—(Cris.) De *Mashkek*, *c'est marécage.* Ce nom leur vient du pays marécageux qu'ils habitent.

Sioux.—Petits Iroquois.—(Cris.)—De *Nattowe*, *Iroquois;* et *Siou* ou *Siw* forme diminutive. *Nattowe siw*, Petit Iroquois. C'est de la dernière syllabe de ce mot que nos voyageurs Canadiens ont formé le mot *Sioux*.

Cris.—(Sauteux.)—De *Kinistinok;* ce sont les mêmes que les Kristineaux ou Kilistineaux.

Abitibbi.—Eau mitoyenne.—(Cris.)—De Abittaw dont la racine est *Abitt*, *milieu* et *nipiy*, eau, qui fait *ipi* en composition. *Abittipiw*, c'est eau du milieu. Le nom de ce lac vient de sa position à la hauteur des terres entre la Baie d'Hudson et le St-Laurent.

Athabaska ou Rabaska.—Il y a des joncs ou du foin çà et là.—(Cris.)—De *App* ou *appi*, qui fait au temps indéfini *Ayapp;* et *Ashaw:* il y ou joncs, Ayapaskaw, ou *Arabaskaw*.

Babiche.—Fil.—(Sauteux.)—De Assâpâpish, c'est ainsi qu'ils nomment le fil parce qu'ils ont trouvé que c'était semblable à leur babiche ou *fil de cuir*.

Cacouna.—Demeures du porc-épi.—(Cris.)—De *Kâkoua* ou *Kagwa*, *porc-épi* et *nâk chez*. Kakounâk, chez le porc-épi; *nâk* est une particule qui se met à la fin du mot et qui a le sens de *chez* ou *demeure de*. C'est ainsi que pour traduire le mot *Paradis*, on s'est servi de *Manito-nâk*, *chez Dieu* ou demeure de Dieu.

Chicoutimi.—Jusqu'où c'est profond.—(Cris.)—De *Ishko*, *jusques-là* et *timew*, c'est profond.

Chawinigan.—Aiguille.—(Cris.)—De *Shabo*, à travers, et *nigan*, terminaison qui désigne l'instrument, *Chabonigan*, *traversoir* ou *aiguille*.

Chicago.—A la bête-puante.—(Cris.)—De *chikâk*, *bête-puante*, qui fait *Shikâkôk* au cas locatif.

Chawanons.—Hommes du Sud.—(Cris.)—De Shawanahau, *il vente sud.* On désigne par ce nom les habitants de la rive Sud du Fleuve. C'est aussi l'origine du *Shawnees* des Américains.

Eskonmins.—Jusqu'où il y a graines.—(Cris.)—De *Ishko*, jusque-là et *min*, graine.

Etchemin.—Graine laxative et framboise.—(Cris.) —De *Yéko*, laxatif et *min*, graine. Ce mot pourrait aussi signifier framboise, que les Sauteux nomment iyékomin, de *iyéko sable* et *min graine ;* et en changeant *k* en *tji* on aurait *iyétjamin, graine qui vient sur le sable.*

Eskimaux.—Mangeurs de viande crue.—(Sauteux.) —De *Ashki, cru*, et *mow, manger*. Ashkimow, il mange *cru.*

Iyamachiche.—Il y a boue au large, ou au fond. —(Cris.)—De *Iyâm, au large ;* et *ajisk*, boue : ou bien de *Atâm, au fond*, en changeant *t* en *y* on a *Ayâm ajisk.*

Iyamaska.—Il y a jone au large ou au fond.— (Cris.)—De *Iyâm, au large ;* et *askâw*, il *y a jones* ou bien de *Atâm* au fond.

Kamouraska.—Il y a jone au bord de l'eau.— (Cris.)—De *Akâm, au bord de l'eau*, et *Ayaskaw* que les Cris d'Athabaska prononcent, *araskaw ;* c'est le temps indéfini du verbe *askaw*, qui se forme en changeant *a* en *aya*, *Akâmaraskaw, il y a jones au bord de l'eau.*

Kénébec.—Couleuvre.—(Cris.)—De *Kinébik, couleuvre* ou *serpent.*

Kinogami.—Eau en long.—(Cris.)—De *Kino, long; et gami, liquide. Kinogami*, lac en long : probablement nommé ainsi à cause de sa forme.

Kinogamichish.—Petit lac en long.—(Cris.)—C'est le diminutif du mot précédent, qui se forme en ajoutant la terminaison *Shish.*

Mingan.—Loup.—(Cris.)—De *Mahingan*, Loup.

Maskinongé. — Brochet difforme.—(Sauteux.)— De *Mashk, difforme* ou *infirme ;* et *kinongé, brochet ; Maskinongé*, brochet difforme ou qui n'est pas comme les autres.

Missisquoi.—Grande femme.—(Cris.)—De *Miski, grand* et *Ishkwew*, femme, *Mishi-ishkwew*, grande femme.

Moccassin.—Soulier.—(Sauteux.)—De *Makkisin, soulier.*

Michigan.—Grand lac.—(Sauteux.)—De ***Mishi***, *grand ;* et de la terminaison *gan* qui en fait un nom correspondant à *le grand*. Ou bien c'est une abréviation de *Mishesakahigan*, *grand-lac*.
Milwaki.—Belle-terre.—(Sauteux.)—De *mino* que les Mashkégons prononcent *milo*, *beau ;* et *akki*, *terre*, *Milo-akki*, *belle terre.*
Mississipi.—Grande rivière.—(Sauteux.)—De *Mishi*, *grand ;* et *Sipi*, rivière. *Mishi-sipi*, grande rivière.
Manitoba.—Détroit de l'Esprit.—(Sauteux.)—De *Manito*, *Esprit ;* et *wapauk*, *détroit.*
Makina.—Tortue.—(Sauteux.)—De *Mikinâk*, *tortue.*
Michimakina.—Grande tortue.—(Sauteux.)—De *Mishi*, grand, etc. Quelques tribus prononcent aussi *Mishilmikinâk ;* de là le *Michelmakina* de nos voyageurs Canadiens.
Madawaska.—Rivière qui se décharge à travers les joncs.—(Sauteux.)—De *Mataw*, *décharge* ou *embouchure d'une rivière ;* et *Aska*, *il y a joncs ou foin*. *Mâtawaskâw*, *joncs à l'embouchure.*
Manikwagan.—Pot à boire.—(Cris.)—De *Minikwâgan*. *Buvoir* ou *pot à boire.*
Mistassini.—Grosse roche.—(Cris.)—De *Mistahe*, *gros*, lorsqu'il est joint à un nom, et *beaucoup*, s'il est joint à un verbe; et *assini*, *roche.*
Maskouche.—Petit ours.—(Cris.)—De *Mashkwa*, *ours*, dont le diminutif est *Maskoush*, petit ours.
Maskoubina.—Graine d'ours.—(Cris.)—De *Mashkwa*, *ours ;* et *mina* pluriel de *min*, graine.
Népissing.—Petite eau.—(Sauteux.)—De *Nipi*, *eau*, dont la forme diminutive fait au cas locatif *nipishing*. Ce lac a été ainsi nommé à cause de sa proximité du lac Huron, en comparaison duquel il est fort petit.
Oragan.—Cassot ou plat d'écorce.—(Sauteux.)—De *Onâgan*, qui fait aussi *Oragon*, *plat* ou *assiette.*
Otawa.—Oreille.—(Sauteux.)— . . . .

Illinois.—Hommes.—(Santeux.)—De *Inini*, qui fait au pluriel *ininiwok*, *les hommes*, et changeant *n* en *l* on a *iliniwok*.

Ouiadjiwan.—Courant croche.—(Cris.)—De *Wiaw*, *croche*, et *djiwan*, courant.

Pimbina.—Graines aqueuses.—(Cris.)—De *Nipi*, *eau*, et *mina* pluriel de *min* graines : *Nipimina*, graines aqueuses.

Peyakwagami.—Lac plat.—(Cris.)—De *Peyakwa*, temps indéfini de *Pakwaw*, *plat ;* et *gami liquide*. *Payakwagami*, *Lac Plat*. (*)

Pichoux.—Loup cervier.—(Cris.)—De *Pishiw* ou *Pishiou*, *loup cervier* ou *lynx*.

Québec.—C'est bouché.—(Cris.)—De *Kepak*, temps indéfini du verbe *kipaw*, c'est bouché. Les sauvages du golfe disent encore *Kepek*, c'est bouché. Cet endroit a été ainsi nommé, parce qu'en effet le fleuve paraît bouché par le Cap Diamant si on le remonte, et par l'île d'Orleans si on le descend.

Saguenay.—Eau qui sort.—(Cris).—De *Saki* sortir, et *nipi* eau : *Sakinip*, eau qui sort.

Saskatchouen.—Courant rapide.—(Cris.)—De *Kishiska*, *rapide ;* et *djiwan*, *courant*. C'est le *Saskatchawan* des Anglais. Les Cris la nomment *Kishiskadjiwan*, *courant rapide*.

Stadakoné.—L'aile. — (Cris.) — De *Itatakwan*. *L'aile*.

Sagamo.—Grand chef.—(Cris.)—De *Tshi*, *grand* pour *kitshi*, et *Okimaw*, *chef*. *Tshiokimaw* ou *Kitshiokimaw*, Grand chef.

Satigan.—Cache—.(Cris.)—De *Astadjigan*, *cache*.

Sagamité.—Eau chaude. — (Cris.) — De *Kisha*, *chaud* ou *tiède*, et *gami*, *liquide*. *Kishagamitew*, *c'est eau chaude*. Se dit aussi pour *bouillon* et *bouillie*.

Temiscouata.—C'est profond partout.—(Cris.)—De *Timew*, *c'est profond*, et ishkwatam à la *fois* ou *partout*. Timewishkwatam, c'est profond partout.

(*) C'est le nom sauvage du lac Saint-Jean.

Temiskaming.—Eau profonde.—(Sauteux.)—De *Timew, c'est profond ; gami, liquide*, qui fait *gaming* au cas locatif. *Timegaming, dans l'eau profonde.*

Tomahawk.—Assommoir.—(Cris.)—De *Otamahwa, assommer.*

Rimouski.—Demeure du chien.—(Sauteux.)—De *Animoush, chien ;* et *ki* ou *gi* demeure. En changeant *n* en *r* on aura *Arimouski, maison du chien.*

Canada.—Sans dessein.—(Cris.)—De Pikonata, ou P'konata. Ce mot n'a pas de correspondant en français. Les Métis le traduisent toujours par l'expression *sans dessein.* Demandez à un Cris : Que veux-tu? S'il ne sait que vous répondre il vous dira, *P'konata ;* c'est-à-dire je viens *sans dessein.* Demandez-lui encore : Comment t'appelles-tu? ou bien : Comment nommes-tu cette place? si son nom n'est pas de son goût, ou s'il ne connaît pas de nom particulier pour désigner l'endroit dont vous lui parlez, il vous répondra encore *P'konata, sans dessein.* Il n'est donc pas improbable que les premiers explorateurs du pays, ne pouvant se faire comprendre que difficilement par signes, aient pris pour le nom de la contrée ce mot qu'ils entendaient répéter souvent aux Sauvages, si ceux d'alors en faisaient un aussi fréquent usage que les Cris d'aujourd'hui.

Winipeg.—Eau sale.—(Cris.)—De *Win, sale* ; et *nipi, eau.*

Kankakee,—Corbeau.—(Cris.)—De *Kâkâki*, Corbeau.

Lawiyas.—Viande malpropre.—(Cris.)—De Wiyas, *viande.* On se sert quelquefois de cette expression pour dire *viande malpropre ;* cela vient de ce que la propreté n'est pas la qualité par excellence des sauvages ; et que leur *Wiyas* ou viande n'est pas toujours ragoûtante.

Tadoussâk.—Mamelons.—(Cris.)—De *Totoushak*, pluriel de *Totoush, mamelle*, et figurément mamelon.

Louis Laflèche, Ptre.